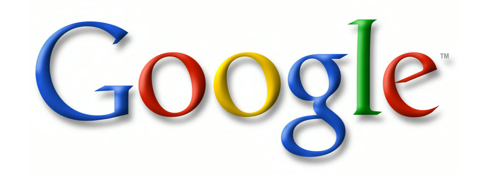
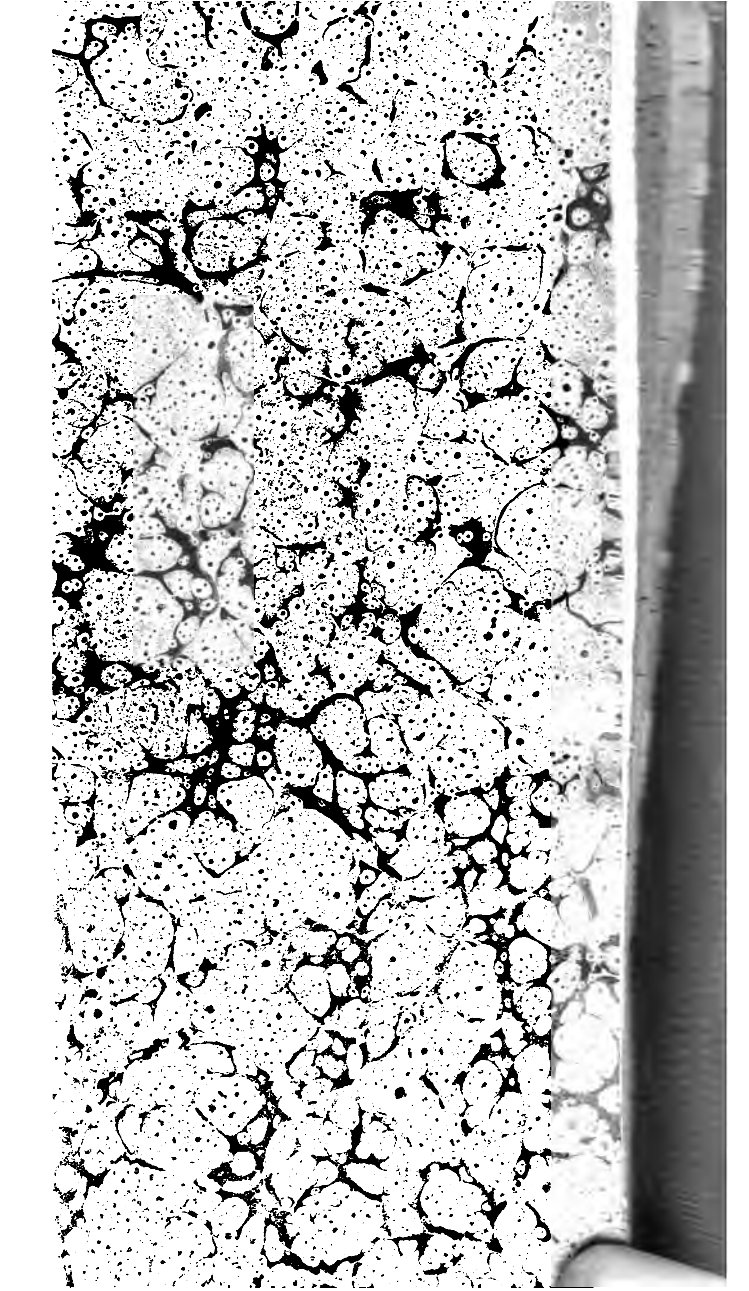



VERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



Saint Séverin

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Saint Paulin, évêque de Nole (353-431). 1 volume in-12. *Deuxième édition*. Paris, Lecoffre, 1905. . . . 2 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Les Divinités de la Victoire en Grèce et en Italie, d'après les textes et les monuments figurés (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*). 1 vol., Paris, Thorin, 1894.

Les Catacombes de Rome. 2 vol. (coll. *Science et Religion*). 4e éd., Paris, Bloud, 1905.

La Charité aux premiers siècles du christianisme. 1 vol. (*Science et Religion*). 3e éd., Paris, Bloud, 1907.

La religion romaine. 1 vol. (*Science et Religion*). 2e éd., Paris, Bloud, 1907.

Gentilshommes ruraux de la France, par Henri BAUDRILLART, membre de l'Institut, publié par André Baudrillart. Paris, Firmin-Didot, 1893.

61038. — Imprimerie LAHURE, 9, rue de Fleurus, à Paris.

" LES SAINTS "

Saint Séverin

Apôtre du Norique

(453-482)

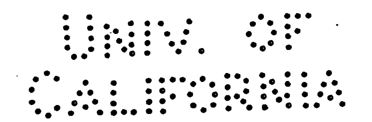
par

ANDRE BAUDRILLART
AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
J. GABALDA & Cie
RUE BONAPARTE, 90

1908



SAINT SÉVERIN

INTRODUCTION

SOURCES DE L'HISTOIRE DE SAINT SÉVERIN EUGIPPIUS

Très populaire en Autriche et même en Allemagne[1], saint Séverin, improprement appelé l'*apôtre du Norique* (cette contrée était chrétienne avant qu'il n'y vînt), est relativement peu connu en France. Et pourtant, quelle belle leçon d'énergie nous offre l'étude de sa vie! L'histoire ne présente peut-être pas un second exemple aussi frappant de ce que peut la volonté d'un seul homme, dénué de toutes ressources, sans relations, presque sans nom, soutenu par la foi et la charité, sur un peuple amolli, indifférent, léger,

1. Assez populaire pour que sa biographie antique prenne place dans l'enseignement. L'illustre Mommsen n'a pas jugé indigne de lui d'en établir une excellente petite édition à l'usage des classes. V. Bibl.

réduit à un demi-esclavage, hors d'état de résiste à ses persécuteurs ou de réagir contre lui-même

Sans doute, l'importance de cette figure n' pas entièrement échappé à nos historiens modernes. Mais à l'exception d'un seul, ils s'y arrêtent peu. Ozanam ne lui consacre que cinq pages pénétrantes, mais non exemptes d'erreurs[1] Montalembert moins encore dans son *Histoire des moines d'Occident*. Amédée Thierry au contraire, qui, avec moins de génie historique, partageait avec son illustre frère l'art de faire jaillir la vie des textes morts, a incorporé, en plusieurs fois, presque toute la biographie de saint Séverin dans ses *Récits de l'Histoire romaine au Ve siècle*. Et, il faut le dire, il l'a fait avec un rare bonheur. Jamais peut-être chroniqueur ne l'inspira mieux que le pieux auteur de la *Vie* de saint Séverin. Sans exagérer, le talent du conteur est ici prestigieux et inégalable. Mais, d'autre part, devons-nous admirer sans réserves? Fidèle à ce principe, d'ailleurs fécond, que l'histoire est une *résurrection*, Amédée Thierry, on est forcé de le reconnaître, donne un trop libre cours à son imagina-

1. Ozanam. *Études Germaniques*, t. II, p. 38-43. Ozanam a eu en outre le mérite de publier le premier le texte de l'*hymne* à saint Séverin que nous traduisons pour la première fois en français dans notre appendice. *Documents inédits*. Paris, 1850, p. 241, cf. p. 105.

tion. A comparer les textes dont il s'inspire et les pages qu'il en tire, son procédé de composition apparaît en plein. Quelques lignes sèches, moins que cela, quelques mots relatent un fait : aussitôt notre auteur, par un effort manifestement voulu, et non sans charme pour lui comme pour le lecteur, se *représente* comment la scène a dû se passer; il en perçoit tous les détails, il la *revit*; le paysage, les lieux, la physionomie des personnages, leurs traits, prennent forme et se précisent; soyez assurés qu'il *voit* leurs costumes, leurs gestes, qu'il les *entend* parler. Et ce tableau magique, il le transporte tout vif sur la toile[1]! Il

1. Eugippius écrit : Reversus *ad hospitium* quod ab ecclesiae fuerat *custode susceptus*. Voici ce que deviennent ces mots si peu suggestifs sous la plume d'Am. Thierry : « Son accoutrement dénotait une profonde misère et ne lui valut d'abord que méfiance et dureté (?). La petite ville d'Astura, où il se proposait de séjourner, fut sur le point de lui fermer ses portes... l'étranger n'y trouva pas un toit pour s'abriter. Toutes les portes se fermèrent devant le mendiant et le vagabond. Il courait risque de mourir de faim et de froid, si le *portier de l'église*, presque aussi pauvre que lui, ne l'*eût reçu* dans un coin de l'enclos qu'il occupait près du temple. »

Ailleurs, il s'agit d'une bande de pillards surpris par un détachement de soldats romains. L'auteur ancien écrit : « *Secundo milliario, super rivum qui vocatur Diguntia latrones inveniunt, quibus in fugam conversis*, etc. », et l'auteur contemporain : « A deux milles de la ville coulait une petite rivière appelée Dicuntia, dont le cours sinueux baignait une vaste prairie avant de se perdre dans le Danube. On

a réalisé une délicieuse œuvre d'art! On dit qu'ainsi composait Gustave Doré.

Mais ici, il ne s'agit pas de rivaliser de style et de couleur avec l'excellent écrivain. Saint Séverin, si original, si édifiant, a bien droit aux honneurs d'une biographie à part et, à notre sens, une vie de saint, si remplie soit-elle d'aventures, ne doit être ni un roman historique, ni de l'histoire romanesque.

En outre, comme il convenait à son dessein, Amédée Thierry s'est contenté, en somme, d'introduire, en y ajoutant mille traits brillants, le texte du biographe ancien dans son récit. Or, il n'est pas impossible de serrer de plus près ce texte, non seulement pour raconter avec plus de détails la vie du saint, mais aussi pour en tirer d'assez nombreux renseignements, intéressants soit pour notre sujet particulier, soit à un point de vue plus général. Grouper les faits épars, les classer, tirer d'un mot, d'une allusion, les indi-

eût dit ce lieu fait exprès pour une halte.... Mamertinus s'y dirigea en toute hâte et surprit effectivement les voleurs au milieu d'une véritable orgie (!), les uns mangeant et s'enivrant, les autres déjà ivres et dormant sur l'herbe. Leurs armes dispersées gisaient çà et là sur la prairie, etc. » Et voilà, certes, deux tableaux achevés. Mais les textes ne disent pas un mot de tout cela, et même, en usant du même procédé, on en pourrait tirer d'autres tableaux non moins pittoresques et fort différents.

cations qu'ils sous-entendent et les circonstances qu'ils impliquent, est le travail minutieux du biographe plus que de l'historien qui fait mouvoir toute une foule de personnages et doit puiser à un grand nombre de sources. Puis, une fois reconstituée de notre mieux la société d'une province alors si tragiquement éprouvée et comme perdue, bien que Rome fût proche, au bout du monde; une fois établies, dans un ordre autant que possible chronologique, les actions de l'homme extraordinaire dont nous racontons la vie, notre tâche sera-t-elle finie? N'irons-nous pas chercher dans son cœur, dans son âme, dans son caractère, dans sa foi et dans ses vertus, le secret de son incroyable influence, de ses mystérieux pouvoirs, de son indomptable et victorieuse énergie? Quand un homme eut en partage une âme si haute et si pure, une volonté si forte que nul ne pouvait l'approcher sans goûter la beauté de l'une et ressentir l'ascendant de l'autre, passerons-nous à côté de cette âme sans tenter de la pénétrer? Avec l'homme d'action qui intéresse plus particulièrement l'histoire, il importe de faire connaître, ou plutôt d'essayer de faire connaître l'homme intérieur et spirituel.

*
* *

Le seul document que nous possédions, mais

il est de premier ordre, sur la vie de saint Séverin, est la biographie terminée à Naples en 511 par le prêtre Eugippius, vingt-sept ans après la mort du saint. Elle avait été commencée, comme l'auteur nous le dit lui-même, sous le règne de Théodoric et le Consulat d'Importunus, c'est-à-dire en 509.

Les écrivains ecclésiastiques de l'âge suivant font d'assez fréquentes allusions à saint Séverin, mais à l'exception d'un seul qui nous procure un détail intéressant, ils ne nous apprennent rien que nous ne connaissions par le biographe. Leur source unique est Eugippius. Il en est de même de l'hymne à saint Séverin. Leur témoignage toutefois n'est pas indifférent, car il nous permet d'apprécier l'autorité dont jouissait Eugippius. De plus ils nous renseignent sur la vénération dont la mémoire de Séverin ne cessa d'être l'objet, sur son culte qui s'établit aussitôt après sa mort, sur ses reliques et les miracles que l'on attribuait à son tombeau. Ils nous font connaître aussi ce qu'il advint des monastères fondés par saint Séverin et ramenés plus tard en Italie, où ils n'en formèrent plus qu'un.

Eugippius était un moine formé par saint Séverin lui-même. Il vécut sous sa direction pendant plusieurs années et beaucoup plus longtemps en

la compagnie d'anciens disciples directs de Séverin, enfin il était un des plus considérés parmi ceux-ci, puisqu'il devint abbé du monastère transporté du Norique en Italie. Il a donc composé son livre d'après ses propres souvenirs et ceux de ses plus anciens compagnons : *Ex notissima nobis quotidiana majorum relatione composui*[1]. Auteur d'un *Trésor* fort estimé d'extraits de saint Augustin, et d'une *Règle*[2] pour les moines de son abbaye, inspirée par la tradition fidèlement gardée des préceptes de saint Séverin, Eugippius est un auteur grave et qui mérite confiance. Cassiodore, le savant écrivain, ministre de Théodoric, qui le connut personnellement (c'est pour une nièce de Cassiodore, Proba, qu'il avait composé ses extraits de saint Augustin) nous dit qu'il n'était pas *particulièrement versé dans les lettres profanes, mais tout plein de la divine Écriture*[3].

1. Eugip. *Ad Pasch.*, 2, 7. Nous renverrons à Eugippius d'après l'édition de Mommsen, facile à se procurer. Pour la Vie, le premier chiffre marquera le chapitre et le deuxième le paragraphe. Pour l'épître à Paschasius et la lettre de celui-ci à Eugippius, le premier chiffre indiquera le paragraphe, le second la ligne du paragraphe.

2. Isid. *De viris ill.*, c. 31.

3. Cassiod. *Div. lect.*, c. 23... *viri non usque adeo saecularibus litteris eruditi, sed scripturarum divinarum lectione plenissimi*. Beaucoup d'autres témoignages anciens attestent

Sans doute l'admiration qu'il professait pour son maître a pu le porter à mettre particulièrement en lumière les succès de celui-ci, à dissimuler inconsciemment ses échecs, peut-être à effacer à son profit le rôle de quelques-uns de ses auxiliaires, c'est une tendance commune à beaucoup de biographes, mais tous les faits historiques qu'il nous est possible de contrôler, ce qu'il nous dit d'Odoacre, du transfert de la population romaine du Norique en Italie, de la translation des reliques de saint Séverin, est marqué au coin de la vérité. Nous pouvons donc le suivre sans crainte. Si quelques passages restent obscurs pour nous, cela tient vraisemblablement à notre propre ignorance plutôt qu'à celle de l'auteur ou à sa négligence.

Eugippius, comme tous les écrivains ecclésiastiques de l'époque, attribue volontiers au miracle

l'estime qu'il inspirait. Lettre de Fulgence, évêque de Ruspe, en Afrique : *domino beatissimo et plurimum venerabili ac toto caritati affectu desiderabili sancto fratri et compresbytero Eugyppio.* Migne. P. L., t. 65, p. 344. — Fulgentius Ferrandus, diacre de Carthage, adresse deux lettres : *domino beatissimo et debita caritate peculiariter honorando sancto fratri* (2e lettre, *patri*) *Eugippio presbytero. Floril. Casin*, t. 1, p. 194-195. — Dionysius Exiguus dédie à Eugippius une traduction latine du traité de S. Grégoire de Nysse sur *La Condition humaine.* — Johannes Diaconus, *Transl. S. Severini : quas* (Sev. virtutes) *jam ab olim per totum orbem libellus solertissimi dispersit Eugippii.*

des faits qui peuvent s'expliquer sans intervention surnaturelle. En ces temps de naïve croyance et de facile crédulité, la légende s'établissait pour ainsi dire au jour le jour, du vivant même des saints personnages ou au lendemain de leur mort. La pieuse admiration des disciples prenait plaisir à l'accueillir de la voix populaire, et eux-mêmes se laissaient aisément entraîner à la former. Venaient ensuite les biographes dont le dessein était moins d'instruire que d'édifier. Or, chaque genre a, suivant les temps, sa rhétorique. Celle de nos vieux hagiographes consiste, en partie, à supprimer la série des actes intermédiaires, pour arriver de suite au résultat, d'où l'apparence miraculeuse d'une foule de faits qui s'expliquent d'eux-mêmes si, par un procédé contraire, on rétablit la série des actes supprimés. Elle consiste aussi à substituer une inspiration directe venue d'en haut aux efforts de la pensée, de la réflexion et de l'information, soutenus par la grâce qui, effectivement ne pouvait manquer d'être donnée surabondante à ces héros de la foi et des mœurs.

Si l'on prenait Eugippius au pied de la lettre, la vie de saint Séverin offrirait plus de miracles que n'en firent le Christ et les Apôtres, elle ne serait à vrai dire que miracles continuels. C'est

pourquoi nous croyons qu'il ne faut pas s'en fier au langage toujours mystique des hagiographes et prêter à des hommes de jugement sûr et de sens pratique, tel que paraît avoir été Eugippius, une crédulité invraisemblable et parfois puérile. Sans tomber dans l'excès d'un rationalisme qui nierait *a priori* tout miracle rapporté dans ces conditions, on peut, je crois, admettre, et même il paraît en certains cas nécessaire d'admettre que les écrivains de cette sorte n'ont eu d'autre intention que de mettre à la portée de leurs lecteurs populaires, et sous une forme frappante pour l'imagination, les exemples qu'ils leur proposent.

D'autre part, le merveilleux se mêle parfois si intimement à la trame du récit qu'il n'est guère possible de l'en extraire sans mettre en pièces tout le tissu. Or, comme aucun de ces miracles n'engage la foi, le plus sage n'est-il pas, lorsque les faits s'expliquent naturellement, de les débarrasser de l'appareil qui est la marque du temps où ils furent relatés, et, dans le cas contraire, de les rapporter simplement tels qu'ils nous sont livrés? Et enfin irons-nous de parti pris déflorer, par une critique souvent bien inutile, le charme de ces vieux récits?

Voici en quelles circonstances Eugippius fut amené à écrire la vie de son maître. Il lui tomba,

dit-il[1], entre les mains, une lettre d'un certain laïque, de famille noble, où était racontée la vie du moine Bassus. Remarquant avec quelle ferveur cette lettre était lue et copiée par plusieurs, le désir le prit que tant de merveilles opérées par saint Séverin ne demeurassent pas dans l'oubli. Il s'ouvrit de cette préoccupation à quelques religieux, si bien que le bruit en parvint jusqu'à l'auteur de la lettre. Celui-ci écrivit à Eugippius pour le prier de lui adresser des notes d'où il pût tirer une *Vie* de saint Séverin. Eugippius, recueillant ses souvenirs et ceux de ses compagnons, se mit à l'œuvre. Mais un scrupule le tourmentait. N'était-il pas dangereux d'abandonner à un laïque bel-esprit une tâche de cette nature? Il ne manquerait pas d'y appliquer les faux brillants d'une rhétorique profane, si bien que les simples n'y comprendraient rien. Cette crainte n'était pas sans fondement, car il existe plus d'une de ces vies de saints anciennes, qui par le tour et la recherche rappellent trop les panégyriques profanes et où l'on sent que l'auteur a plus cherché à paraître qu'à instruire ou édifier. Or, Eugippius n'entendait pas seulement glorifier son

1. Toute la genèse de l'œuvre historique est contenue dans la lettre à Paschasius qui constitue une véritable et très curieuse préface.

maître, mais prolonger sa bienfaisante influence par l'exemple de ses vertus. La vie des saints, pensait-il, doit être une prédication. Elle ne doit pas être contée pour charmer les délicats, mais bien plutôt pour toucher les ignorants. C'est là une conception sinon complète, du moins aussi juste qu'intéressante. Il connaissait un certain Paschasius, diacre de l'église de Rome, écrivain exercé, dont il subsiste quelques ouvrages. Le nom de Paschasius a gardé une certaine notoriété à cause de la lutte sans merci que cet ecclésiastique mena contre le pape Symmaque, obstination qui, suivant une légende rapportée par Grégoire le Grand, valut à son âme un stage au Purgatoire[1]. Sans plus s'inquiéter du « laïque noble », Eugippius envoya donc ses notes à Paschasius, en le priant, avec les éloges les plus hyperboliques, suivant la fâcheuse habitude des épistoliers d'alors, de consentir à se faire l'architecte de ces matériaux. Paschasius, en un style plus simple, lui répondit qu'il n'y avait pas lieu de reprendre ce qu'il avait si bien achevé lui-même. En cela il ne voyait peut-être pas tout à fait juste. Mais il ajoutait cette fine observation : « Personne n'est plus apte que les disciples à

1. *Greg. mag. Dial.*, l. IV, c. XL.

exposer les mérites du maître, et, en outre, tout autre est le récit de ce que l'on a vu de ses propres yeux ou de ce que l'on a seulement ouï dire[1]. » En écrivant cette réflexion, Paschasius faisait preuve d'un jugement sain, remarquable en un temps de profonde décadence littéraire, et d'une louable modestie. Mais, par malheur, cette réserve, bonne en elle-même, nous est ici, en un sens, préjudiciable. En effet, Eugippius n'envoyait à son correspondant que des notes, *indicia*, comme il dit. Elles supposent connus des faits qui sans doute étaient alors de notoriété publique, mais que nous ignorons, des dates que tout le monde savait, mais qui nous échappent absolument. Il est vraisemblable en outre que Paschasius, s'il eût rédigé cette vie, aurait à l'occasion réclamé d'Eugippius des éclaircissements qui lui eussent fourni le fil chronologique de son récit. Or, quoique avec beaucoup d'attention on parvienne à discerner quelque ordre dans ces notes, ce fil, il faut l'avouer, n'existe pas. Tout au moins est-il beaucoup trop lâche. Si nous n'avions heureusement quelques points fixes, et qui ne sont pas dus à Eugippius, comme l'avènement d'Odoacre au pouvoir, nous ne connaî-

1. Pasch. *Ad Eugip.*, 3, 3 sq.

trions pas d'autres dates, et encore, approximatives, que celle des débuts de l'action du saint, celle de sa mort, et celle de son transfert en Italie. Pour tout le reste il faudrait nous contenter d'indications vagues telles que « vers le même temps, » « en même temps », « un peu après ces événements ». En quelle mesure ce grave inconvénient est-il compensé par l'avantage que signale justement Paschasius? Les traits que nous rapporte Eugippius tirent une valeur toute particulière de l'autorité qui s'attache au témoin intelligent qui a vu et entendu ce qu'il raconte, du moins en grande partie. De plus, n'étant pas entraîné à lier son récit à l'histoire générale dont le moine des bords du Danube n'eût été peut-être informé que médiocrement, il se limite volontairement aux mœurs, aux sentiments, aux épreuves d'une société dont lui-même partagea le sort. Il s'y confine un peu trop étroitement à notre gré, mais du moins il ne parle que de ce qu'il sait bien. Ajoutons que, grâce à son intimité avec Séverin, qui fut l'âme et la volonté de ce monde restreint, il dut le connaître parfaitement.

Certes, Eugippius ne vise pas à l'effet. Mais telle est la sincérité d'accent de ces souvenirs que la vie s'en dégage spontanément, comme de

ces carnets de route écrits au jour le jour par le soldat ou le voyageur, et qui, sans nulle préoccupation littéraire, mieux qu'un récit apprêté, donnent au lecteur l'impression de la chose vécue. Un historien de profession eût voulu tracer pour la postérité la triste image d'un coin perdu de l'Empire romain au cours des années qui suivirent la mort d'Attila, il n'eût certes pas réussi mieux que le moine sans prétention dont on nous dit qu'il n'était pas « grand clerc en lettres profanes ». Quant à Séverin lui-même il nous le montre en toutes ses attitudes, croqué d'une plume naïve et familière dont la sincérité éclate aux yeux.

Tout cela, Paschasius l'a bien vu, et doit atténuer nos regrets. Que de détails néanmoins nous serions avides de connaître! Comment se conciliait, avec le peu d'autorités civiles qui restaient dans la province, l'extraordinaire influence de saint Séverin? Comment évêques et prêtres pouvaient-ils admettre cette autorité sans titre, plus forte que la leur? Comment était organisé ce véritable ministère de la charité qui frappait villes et fidèles de contributions fixes et presque obligatoires? Autant de problèmes dont nous ne pourrons qu'entrevoir la solution. Du moins la physionomie du saint apparaît-elle en pleine

lumière dans l'opuscule d'Eugippius. Si les regrets de l'historien sont légitimes, l'hagiographe a-t-il le droit d'exiger davantage?

Nous n'ajouterons qu'un mot : ce biographe laïque que redoutait Eugippius, nous avons été amené à l'être. Averti par le souci du sage et pieux écrivain, nous éviterons le reproche de mêler une rhétorique futile à un sujet grave. Nous n'oublierons pas toutefois qu'aujourd'hui la vie des saints n'a pas exclusivement pour objet l'édification du peuple, comme on l'entendait autrefois. De l'histoire même, aussi vraie que possible, et comme par surcroît, doit se dégager l'édification. C'est à l'histoire, simple et sincère, qu'il appartient de remettre en lumière ou de maintenir les titres de l'église catholique à la reconnaissance humaine. Or, nous aimons à le répéter, c'est de sa foi ardente, de ses vertus toutes chrétiennes, surtout de son inassouvible charité, que saint Séverin tira un ascendant que n'eussent pas suffi à lui assurer ni la fermeté de sa volonté, ni sa profonde expérience du monde barbare, ni la finesse de son jugement, ni la pénétration de son esprit. La suite de notre récit en fera la preuve.

CHAPITRE PREMIER

La province du Norique. — Description sommaire. — La conquête romaine. — Les forteresses et les villes. — État de la province avant les invasions (fin du IVe siècle). — État de la province après les invasions et en particulier après la mort d'Attila. — Les Barbares. — Les Romains et la population romanisée (453).

La province du Norique, où se développa surtout l'activité de saint Séverin, était située sur la rive droite du Danube, entre la Rhétie (Bavière) au nord-ouest, et la Pannonie supérieure (Hongrie) au sud. Elle était séparée de la première par le fleuve Œnus (Inn) et de la seconde par des montagnes dont la principale était le mont Cœtius (Wienerwald), puis par une ligne conventionnelle qui suivait la haute vallée du Dravus (Drau ou Drave). Le Danube lui servait de frontière au nord-est depuis un point situé un peu au-dessus de Vindobonum (Vienne) jusqu'au confluent de l'Inn où s'élevait, sur la rive gauche de cette rivière, la forteresse de Batavis (Passau) et qui sépare actuellement l'Autriche de la Bavière.

Le Norique était divisé en *Ripense* (Riverain)

sur les bords du Danube, et *Mediterraneum* (Méditerranéen). Le premier était un pays de plaines ou de collines, le second montagneux, couvert par les Alpes styriennes et noriques.

L'importance de cette province, au point de vue stratégique, était considérable parce qu'elle constituait le passage naturel de l'Europe orientale à la Haute-Italie. Les routes de Vérone et d'Aquilée conduisaient tout droit à Rome. Les invasions de Radagaise et d'Attila ne prirent pas un autre chemin.

C'est pourquoi, de bonne heure, les Romains avaient cherché à se rendre maîtres de cette région. Ce fut à grand'peine que, sous le règne d'Auguste, Tibère et Drusus vinrent à bout des rudes populations qui l'habitaient, et plus d'un soulèvement leur montra combien il importait d'assurer leur conquête. Reprenant la vieille tactique qui lui avait si bien réussi au début de son histoire, Rome contraignit une grande partie des habitants à aller s'établir ailleurs, en n'y laissant subsister que le nombre strictement nécessaire à la culture des terres. Deux places fortes furent établies l'une et l'autre en dehors du Norique, mais à peu de distance : Augusta Vindelicorum (Augsbourg), dans la Rhétie, et ce fut la capitale des nouvelles provinces, et Carnuntum (Deutsch-

Altenburg) en Pannonie, proche de la frontière du Norique. Cette ville eut pour tâche de tenir en bride les deux provinces.

Toutes voisines de la barbarie germanique et slave, longtemps leurs populations demeurèrent grossières et violentes. Dans ces provinces, on ne voyait pas de villes, mais, comme le dit Duruy « des camps, des forteresses, et dans les peuplades indigènes, l'habitude des armes, rendue nécessaire par le voisinage de l'ennemi ». Peu à peu, cependant, la civilisation se répandit. Le pays se repeupla de Daces, de Romains, qui finirent par se fondre. Des colonies de vétérans, à la fois agricoles et militaires, comme on avait l'habitude d'en créer aux frontières, furent envoyées d'Italie par divers empereurs, en particulier par Claude, puis par Commode. Le régime municipal favorisa le développement des ressources du pays en même temps que les villes se multiplièrent et prirent de l'importance. A partir de Marc-Aurèle, la province, gouvernée jusque-là par un procurateur, le fut par un légat impérial. Toujours le Norique demeura territoire militaire. Des forts (*castella*) s'échelonnaient le long du fleuve. Autour de la plupart se groupèrent des habitations, et de nouvelles villes ou bourgades se créèrent. Dans le seul Norique, la *Notitia di-*

gnitatum n'énumère pas moins de douze garnisons riveraines. A peu près au centre était Lauriacum, à l'embouchure de l'Anisus (Enns) et du Danube, siège d'un nombreux persônnel militaire et d'une flotille de guerre. Puis, en amont, on rencontrait Leutia, Mariniana, Joviacum Boiodurum (Innstadt) en face de Passau, mais sur la rive droite de l'Inn. En aval Locus Felix, Arlape, Canabiaca, Augusta, Faviana, Comagene, Astura. Au delà de l'Inn était Batavis (Passau) et Quintianæ; à l'extrémité opposée du Norique, Vindobonum (Vienne) et Carnuntum. Dans l'intérieur du Norique riverain, la ville la plus importante était Juvao (Salzbourg) sur la Salza, affluent de l'Inn, et un peu plus haut sur la rivière, le bourg de Cucullis (Kuchel). Nous nous bornerons pour le Norique méditerranéen à nommer Tiburnia (S. Peter in Holz), métropole religieuse de toute la province. Le lecteur excusera cette sèche nomenclature. Elle était nécessaire, car nous retrouverons la plupart de ces noms au cours de notre récit.

Ajoutons qu'à la fin du IVe siècle le Norique riverain et la Pannonie supérieure étaient sous le commandement d'un duc.

En somme, avant que ne commence la période des invasions, surtout avant que Radagaise ne

l'eût dévasté une première fois, le pays, et principalement la plaine qui borde le Danube, était riche, peuplé, bien cultivé. Les mœurs romaines s'y étaient profondément implantées. Sa population, demeurée belliqueuse, fournissait aux cohortes prétoriennes un assez grand nombre de volontaires, et c'était un lien de plus avec la métropole. Grâce au Danube d'une part, à la vallée de l'Inn d'autre part, et aux routes qui reliaient le Norique à l'Italie, le commerce semble avoir été florissant, les relations faciles et fréquentes entre les provinces limitrophes ainsi qu'avec Rome. Le christianisme s'y était introduit et la population était catholique.

La grande mêlée de peuples connue sous le nom d'invasions des Barbares devait, ici comme dans tout l'Empire, porter un coup fatal à cette prospérité.

Si d'un bond nous passons à l'époque où commence le ministère de Séverin, c'est-à-dire aux temps qui suivirent la mort d'Attila, survenue en 453, la malheureuse province de Norique, ainsi que ses voisines, offre le plus lamentable spectacle. Pour tout dire d'un mot, elle n'est plus qu'un affreux champ de bataille et de désolation.

Le roi des Huns avait prétendu laisser son empire tout entier à son fils Hellack, son préféré,

le seul être qui semble avoir fait battre d'un sentiment humain le cœur dur du fléau de Dieu. Mais sa volonté ne fut point respectée. Comme les généraux d'Alexandre, le « peuple de ses fils » voulut se partager l'héritage du conquérant. Mais les fiers Germains que le roi des Huns avait incorporés à ses peuples et à ses armées n'entendirent pas que l'on disposât d'eux comme d'un vil bétail. Sous la conduite du roi des Gépides, Ardaric, la révolte éclata. La grande mêlée du Métad contraignit les Huns à se renfermer dans les plaines de la Theiss, qui devinrent la Hongrie. Les peuples germains, que l'amour de la liberté avait rassemblés en Pannonie, se cherchèrent chacun un établissement avantageux. On vit les Gépides envahir la grande plaine des Carpathes, les Ostrogoths s'établir de Sirmium à Vienne, les Hérules occuper en face d'eux la rive gauche du Danube, tandis que les Suèves, remontant plus haut le fleuve, se répandaient dans les Alpes noriques et juliennes et menaçaient ainsi l'Italie. Enfin les Ruges occupaient la rive gauche du Danube, précisément en face du Norique, et leur royaume prit le nom de Rugiland.

C'est aux Ruges par conséquent que la population du Norique eut le plus souvent affaire. Sans cesse ils passaient le fleuve, enlevaient les

villes par surprise, les mettaient à sac, et, ne respectant pas plus le Romain que l'indigène, emmenaient en esclavage les habitants et les contraignaient à mettre à leur service les ressources d'une civilisation plus avancée. Mais il s'en faut de beaucoup que leur tyrannie s'exerçât seule sur ces malheureuses populations : Goths de Pannonie, Hérules, Alamans et Thuringes qui habitaient au nord de la province, multipliaient les coups de main; non contents de piller leurs faibles victimes et de les maltraiter, ils se livraient entre eux de furieux combats. Les Ruges tyrannisaient les Romains du Norique, mais les Goths de Pannonie, beaucoup plus puissants, étaient la terreur des Ruges. Enfin, pour mettre le comble au désordre, des bandes armées, recrutées du plus étrange ramassis de Barbares, d'aventuriers grecs, de Romains dévoyés, épaves de toutes les ruines et de toutes les invasions, anciens soldats d'Attila, esclaves fugitifs et fils de rois barbares dont les tribus avaient été massacrées au cours de la dernière lutte, battaient le pays sous le nom de Scamares, jetant partout la terreur. Assez nombreux pour transformer le brigandage en une sorte de guerre, ils s'avançaient jusque sous les murs des villes, le plus souvent toutefois sans y entrer, et faisaient main basse sur les

hommes et les bestiaux. Mais si par exemple les habitants étaient sortis pour la moisson, ils ne manquaient pas l'occasion : une brusque irruption livrait à leur merci vieillards, femmes et enfants, ils massacraient les uns, violentaient les autres, et emportaient tout ce qui était à leur convenance. Comme aucun peuple barbare ne s'était établi en Norique, cette province était pour eux comme un champ libre où ils exerçaient de préférence leurs déprédations. D'ailleurs, voleurs sans parti pris, ils ne dédaignaient pas de s'attaquer aux Barbares eux-mêmes quand ceux-ci n'étaient point en force, et, soudards toujours prêts aux coups de main fructueux, non contents de travailler pour leur compte, ils n'hésitaient pas à mettre pour un temps leur brutalité au service de chefs qui pour quelque motif préféraient ne pas paraître en personne sur la scène.

Autre sujet de persécution! Des Barbares, les uns étaient demeurés païens, comme les Hérules, qui, semble-t-il, pratiquaient encore les sacrifices humains; les autres, et en particulier les Ruges, étaient ariens, ainsi que la plupart des Goths, convertis au christianisme par le grand évêque Ulphilas, malheureusement acquis à l'hérésie, et dont l'erreur fut, comme on le sait, l'origine de tant de maux. En ce qui concerne le Norique, elle

entraîna des persécutions, car une prétention des ariens était, quand ils en avaient le pouvoir, de contraindre les catholiques à subir un second baptême hérétique.

Dans ce chaos, qu'était devenue l'administration romaine? Des magistrats impériaux énumérés par la *Notitia dignitatum*, il n'en subsiste pas un. Sans doute les villes continuent à s'administrer tant bien que mal municipalement, mais on ne relève pas trace d'une entente en vue de la défense commune. Quelques garnisons romaines existaient encore, mais faibles, presque toujours impuissantes, sans solde régulière, sans relations suivies avec la métropole, comme oubliées. Quand Odoacre, en 488, ordonna aux Romains de quitter cette province en déclarant que le Norique ne faisait plus partie de l'Empire, il proclamait une vérité de fait, vieille de plus de trente ans.

Ainsi abandonnés, on conçoit comment les habitants du Norique et de la Pannonie, incapables de se défendre eux-mêmes, avaient été réduits à conclure des sortes de pactes avec des Barbares qu'ils chargeaient de les protéger contre d'autres Barbares. Ils ne faisaient en cela que suivre l'exemple plus que séculaire de l'Empire. Il est vraisemblable que Favianes et d'autres

bourgs furent mis ainsi en possession des Ruges. Protection d'ailleurs souvent illusoire et toujours achetée au prix de la plus humiliante sujétion. Illusoire, car l'imprudent qui allait recueillir ses fruits à quelques milles de la ville risquait d'être enlevé ou tué; illusoire, car trop souvent les Alamans d'un côté, les Goths de l'autre, et les Scamares partout, se riaient de l'opposition des Ruges, leurs rivaux et parfois leurs complices. Il est certain qu'ils ne purent empêcher les habitants de Quintana d'être chassés de leur ville, réfugiés à Batavis, d'être contraints de se replier encore avec les habitants de Batavis eux-mêmes, et ainsi de suite jusqu'à Lauriacum qui dut elle-même être abandonnée pour les cités un peu plus tranquilles du Norique oriental. Protection tyrannique! Même quand ils n'avaient pas d'intentions hostiles, les Barbares pesaient lourdement sur le pays. Leurs rois ne voyageaient qu'accompagnés d'un nombreux équipage : quand ils passaient par une ville, ce n'était pas assez de subvenir à leurs besoins immédiats, on devait satisfaire à tous leurs caprices. Puis c'étaient des réquisitions de toutes sortes. Il fallait fournir leurs hommes même de vêtements. Pour protecteurs qu'ils se prétendissent et fussent parfois des Romains, les Ruges étaient loin d'être de

petits saints. Ils avaient fort mauvaise réputation : « Un Ruge croit avoir perdu sa journée, a écrit un auteur ancien qui les connaissait bien, s'il n'a commis quelque mauvais coup[1]. » Cependant saint Séverin réussit à les mater un peu, et même il sut en tirer quelquefois une aide efficace. Mais sitôt qu'il eût disparu, leur naturel reprit le dessus. Ils ne respectèrent même pas ses biens.

Le contraste des caractères entre les deux peuples n'étaient ni moins marqué ni moins dangereux que l'opposition des intérêts et des croyances. Véritables enfants, versatiles, capricieux, cruels, pleins d'orgueil, dominateurs et fantasques, les Barbares s'irritaient pour un rien et poussaient la fureur jusqu'aux dernières extrémités. Impressionnables à l'excès, ils tremblaient aussi soudainement qu'ils avaient menacé. On les voyait passer sans transition de l'injure aux prières. Astucieux avec cela, et dissimulés, sachant cacher sous des dehors doucereux, les plus noirs desseins. Non qu'ils fussent toujours de mauvaise foi quand ils prenaient un engagement, mais incapables de résister à une tentation, immanquablement la convoitise était la plus forte. C'était une joie pour eux et un triomphe que

1. *Ennod.* Vita Anton., p. 382.

de courber le front des Romains sous le poids de leur changeante volonté, et, comme il arrive, les femmes plus que les hommes humiliaient avec rage le vaincu. Mais parfois aussi une terreur panique se répandait parmi eux, on les voyait précipitamment se ruer hors d'une ville, abandonnant tout leur butin, même ils se battaient entre eux avec acharnement, croyant avoir affaire à l'ennemi. Sensibles et nerveux comme ils l'étaient, il n'était pas impossible d'avoir prise sur eux. Attila lui-même n'avait-il pas subi l'ascendant d'un saint Léon au passage du Mincio, d'un saint Aignan sous les murs d'Orléans, d'un saint Loup devant Troyes? Ils n'étaient pas inaccessibles à la grandeur morale, à la supériorité de l'intelligence et du caractère. Le petit peuple était naïf et confiant volontiers. Peut-être, ou plutôt certainement, une crainte superstitieuse se mêlait à ces sentiments. Qu'un homme vénérable osât leur tenir un langage ferme, qu'il les menaçât des châtiments célestes, sans toutefois éveiller leur susceptibilité par une nuance de mépris, on voyait ces arrogants se faire humbles et petits, les plus fiers baissaient le front, acquiesçaient à tout et se retiraient humblement en sollicitant avec une naïveté presque touchante la grâce d'une bénédiction. Ils recherchaient les

conseils et l'amitié des hommes supérieurs, et qui donc eût pu les aimer alors, sinon des saints qui voyaient en eux avant tout des hommes, des frères un peu rudes, sans doute, mais qui avaient eux aussi une âme à sauver? N'est-il pas symbolique, ce trait commun à tant de légendes, qui nous montre les saints, amis, protecteurs et maîtres des ours et des loups? Mais de telles impressions étaient fugitives. Il fallait avec persévérance les entretenir et ne jamais faire fond sur leur durée.

Aux maux causés par les Barbares s'en ajoutaient d'autres qui en étaient l'inévitable conséquence. Comment cultiver régulièrement la terre quand il y avait danger à s'aventurer hors des villes ? Et, lorsque à grand risque on avait labouré et ensemencé, le fruit de tant de travail était trop souvent perdu, saccagé, enlevé. La famine était à l'état chronique. L'irrégularité des transactions ne permettait qu'imparfaitement d'y porter un faible remède par des importations étrangères. La voie la moins compromise était encore le Danube et ses affluents. Mais la rigueur du climat qui, pendant de longs mois d'hiver, immobilisait les cours d'eau sous une épaisse couche de glace, s'opposait à la navigation. A des périodes d'absolue pénurie succédaient de courts répits d'abondance;

comme il arrive en pareilles circonstances, la crainte de manquer et la spéculation entravaient la libre circulation des grains. Des accapareurs entassaient le blé dans leurs greniers et voyaient d'un œil sec les souffrances du peuple. Enfin, des fléaux naturels — souvent ils accompagnent les grandes crises causées par la folie ou le malheur des hommes — s'abattaient sur l'infortunée province. Des nuées de sauterelles anéantissaient ce qui avait échappé à la cupidité des Barbares. Des inondations dévastaient la partie basse du pays. Des tremblements de terre ajoutaient la terreur à la destruction.

En présence de telles calamités, comment le découragement ne se serait-il pas emparé de cette malheureuse population? Et le découragement entraînait avec lui le cortège de ses compagnons habituels, le désordre, la folle insouciance, le goût de la jouissance immédiate, l'horreur du sacrifice. Non pas même pour résister, mais pour supporter sans défaillance, toute la force d'âme que ces hommes pouvaient tirer de leur nom de Romains et de chrétiens n'eût pas été de trop. Mais où était la puissance romaine? Autant les Barbares étaient rudes et énergiques, autant les Romains et romanisants étaient alors mous et incapables d'effort. Ce nom jadis si redouté, et qui,

à lui seul, constituait une sauvegarde, ne paraissait qu'un titre de plus à la persécution et à l'esclavage. On en avait perdu jusqu'à la fierté. On est confondu de constater l'insouciance, l'optimisme même, qu'entretenait une si extraordinaire incurie. En vain des avertissements sûrs prévenaient-ils les habitants d'un bourg de l'approche des Barbares. Ils se refusaient à croire aux dangers tout proches qu'on leur annonçait. Peu s'en fallait qu'ils ne fissent un mauvais parti aux prophètes de malheur. L'irruption des hordes seule leur dessillait les yeux. Mais trop tard. La barbarie avait achevé son œuvre avant qu'ils n'eussent eu le temps de se mettre en défense. L'incendie, le pillage, le massacre, la pendaison étaient leurs châtiments.

Aveugles sur leurs propres fautes, quelques-uns s'en prenaient à Dieu qui ne les avait pas sauvés malgré eux. Comme en d'autres parties de l'empire, des païens, superficiellement convertis, accusaient d'impuissance la nouvelle religion, et, tout en observant extérieurement les pratiques du catholicisme, revenaient en secret à celles du paganisme. Sans être, à ce qu'il semble, mauvais dans son ensemble, le clergé était impuissant. Il participait de la mollesse générale, et l'action des meilleurs était empêchée par l'égoïsme, la

lâcheté, la corruption des autres. Un jour, le bruit se répandit que toute une fraction de la population d'une ville chrétienne se rassemblait furtivement pour accomplir des sacrifices humains ! Et la rumeur fut reconnue fondée. Dans leur aberration, ces mêmes hommes qui ne renonçaient pas à fréquenter l'église, au sortir de l'office ou du sermon, couraient se livrer à d'abominables rites !

Certes, l'événement démontra qu'il y avait encore de bons éléments, tant dans le peuple que dans le clergé. Mais, pour stimuler les bonnes volontés, les grouper, introduire un peu d'ordre dans l'anarchie, organiser les secours contre la famine et la misère, résister aux Barbares ou négocier avec eux, tirer parti de leurs divisions, surtout pour ranimer dans ces âmes moribondes un peu de flamme généreuse, il fallait un chef capable d'inspirer la crainte par sa fermeté, la confiance par la sûreté de son jugement, l'ardeur par la promptitude de sa décision, l'amour par sa bonté.

CHAPITRE II

Arrivée de Séverin en Norique (454). — Il s'établit d'abord à Astura. — Insuccès de sa première prédication. — Il se rend à Comagène et sauve cette ville d'une incursion des Barbares. — Mystère qui entoure la personnalité de saint Séverin. — Sa réponse au prêtre Primenius qui l'interrogeait sur ses origines. — Saint Séverin a-t-il eu un frère? — Saint Séverin fut-il prêtre?

En l'an 454 après Jésus-Christ, arriva dans Astura, petite ville située aux bords du Danube, sur les confins de la Pannonie et du Norique, un homme que nul ne connaissait. Il n'était porteur d'aucune lettre de recommandation qui pût lui ouvrir une porte hospitalière. Il se rendit chez le portier de l'église, vieillard au cœur simple et droit, qui ne lui refusa pas une place à son humble foyer. Il vécut là quelque temps sans que rien attirât sur lui l'attention. Sa piété, sa fidélité à la discipline catholique, la pureté de ses mœurs, son zèle charitable [1], lui gagnèrent seule-

1. *Eug.*, I, 1... *morabatur, vivens juxta evangelicam apostolicamque doctrinam, omni pietate et caritate præditus, in*

ment l'affection de son hôte qui conçut pour lui la plus grande vénération. Or, voici qu'un jour cet homme obscur sort de son modeste logement, parcourt les rues de la ville, appelle à l'église prêtres, clercs et laïques ; à cet appel inattendu, la foule s'y rend en effet. Alors, avec l'accent de la plus complète humilité[1], mais de la plus ardente conviction, l'inconnu avertit ses auditeurs qu'un péril imminent les menace ; les Barbares sont tout proches, ils vont tenter l'assaut de la ville : que l'on ferme les portes, que l'on se mette en défense, mais surtout et avant tout que l'on prie, que l'on se livre aux œuvres de pénitence et de miséricorde. Dieu, à ce prix, détournera peut-être le coup qui se prépare. Mais, c'est en vain. Un peuple incrédule, tout à ses affaires et à ses plaisirs, méprise ses paroles. Les prêtres pas plus que les laïques ne veulent ajouter foi aux propos de cet étranger qui semble se mêler de prophétiser. Il

confessione catholicæ fidei venerabile propositum sanctis operibus adimplebat.

1. *Eug.*, I, 2... *coepit tota mentis humilitate praedicere*, etc. Il semblerait, d'après le texte d'Eugippius cité dans la note précédente (*venerabile propositum adimplebat*), qu'il eût déjà commencé sa prédication, mais sans trouver d'écho, la suite le montre assez. Il fallut l'exemple d'Astura pour donner crédit à sa parole. Il est visible que cette population avait en horreur les jeûnes et les actes de pénitence que Séverin réussit plus tard à lui imposer.

les exhorte, les presse, on refuse de l'écouter davantage. Alors, l'homme de Dieu, enflammé d'une sainte colère et d'une juste indignation, sort du saint lieu, retourne à la maison de son hôte, lui prédit le jour et l'heure du désastre : « Pour moi, ajoute-t-il, je quitte cette ville opiniâtre et vouée à une destruction prochaine ! »

Tout près d'Astura s'élevait, également au bord du Danube, le bourg fortifié de Comagène. De même qu'Astura, Comagène en des temps meilleurs avait possédé une garnison romaine. Mais elle s'en était retirée. Les habitants, incapables de se défendre eux-mêmes avaient dû recourir à cet expédient dont l'Empire lui-même n'avait que trop souvent fourni l'exemple ; ils avaient traité avec des Barbares, et ceux-ci s'y étaient établis. Tyrans autant que protecteurs ils s'étaient rendus insupportables[1]. Ils exerçaient une garde sévère sur les portes de la ville ; il était également difficile d'entrer et de sortir. Le fugitif d'Astura s'y présenta. Contrairement à leur habitude, les Barbares, bien qu'ils ne le connussent pas, ne

1. C'est ainsi que nous expliquons l'apparente contradiction où tombe Eugippius (II *in fine*) qui, à la fin de l'épisode, nous montre la joie de la population de Comagène de se voir débarrassée de gardiens pourtant agréés ou sollicités par elle, sans plus faire aucune allusion à l'ennemi du dehors.

l'interrogèrent ni ne l'arrêtèrent. Aussitôt il se rendit à l'église du lieu, où le peuple se trouvait alors assemblé. Une aveugle insouciance, du moins à ce moment, n'obscurcissait pas les esprits à Comagène comme à Astura. Bien au contraire, informés des mouvements des Barbares, ils en étaient à désespérer de leur salut.

Ici encore la voix de l'inconnu s'élève dans l'assemblée : la prière, le jeûne, les aumônes, voilà les armes du chrétien, et à l'appui, il rappelle les exemples de l'antiquité sacrée, où contre toute espérance, Dieu avait délivré son peuple du péril. La foule émue, surprise, ne savait qu'en penser. Quelle garantie avaient-ils de l'autorité de cet homme? Devaient-ils se fier à la parole d'un inconnu, s'en remettre à sa direction sans enquête, ni renseignements?

Tandis qu'ils restaient ainsi en suspens[1], une autre scène avait pour théâtre l'entrée de la ville. Un vieillard se présentait aux portes et demandait à entrer. Les Barbares de garde l'interrogent : « Qui était-il, d'où venait-il, que voulait-il? » Alors le vieillard, encore tout bouleversé, leur raconte l'irruption de l'ennemi, la mise à sac de sa ville : « Et, ajoutait-il, tout cela est arrivé au jour et à

1. *Eug.*, I, 5, *cumque salutem omnium in ipso discriminis articulo promittenti credere dubitarent....*

l'heure qu'avait annoncés l'homme de Dieu! » A ces mots, la curiosité des gardes s'éveille. Tout anxieux, ils lui demandent : « Eh! quoi? Serait-ce celui-là même qui, lorsque nous avons perdu tout espoir, nous promet les secours de la Divinité? » Et comme il ne pouvait répondre, on le laisse passer. Il court à l'église, et reconnaissant son hôte dans la personne du prédicateur improvisé, il se jette à ses pieds, le proclame son sauveur, aux mérites duquel il doit la grâce de n'avoir pas été massacré avec tous ses concitoyens. A cette vue les assistants s'émeuvent. Ils supplient l'homme de Dieu de leur pardonner leur méfiance, ils se déclarent prêts à suivre en tous points ses conseils : sans plus tarder on décide un jeûne de trois jours et pendant trois jours, la foule des fidèles, rassemblée dans l'église, avec des pleurs et des gémissements fait pénitence de ses erreurs passées. Le troisième jour, au soir, comme le sacrifice s'achevait, un tremblement de terre ébranle la cité. Épouvantés, les Barbares qui occupaient la ville contraignent les Romains de leur faire ouvrir les portes[1] et se précipitent

1. Faut-il conclure de cette circonstance que les Barbares étaient sous les ordres de chefs romains ou désignés par les habitants du bourg? Cette explication nous paraît la seule de ce détail singulier à première vue. *Eug.*, II, 1.

au dehors. Leur propre tumulte achève de les troubler. Trompés par l'obscurité, convaincus que l'ennemi est devant eux, ils se jettent les uns sur les autres et se percent mutuellement de leurs glaives. Les autres Barbares ne parurent pas et le peuple de Comagène, ravi d'être ainsi débarrassé de ses encombrants protecteurs se répandit en actions de grâces. C'est ainsi, ajoute le chroniqueur, que sauvé par le secours d'en haut, il apprit à se servir des armes spirituelles[1].

Et comme ils interrogeaient le vieillard d'Astura et cherchaient à apprendre de lui qui était cet homme, il leur répondit seulement qu'il s'appelait Séverin et venait des pays d'Orient.

*
* *

Tels furent les débuts de saint Séverin dans la vie publique et dans la prédication. Sur ses origines, personne n'en sut jamais plus que n'avait pu dire le portier de l'église d'Astura. Rien cependant ne piquait davantage la curiosité. C'était un sujet fréquent d'entretien parmi les nombreux clercs ou laïques, étrangers ou indigènes, qui l'approchaient ou vivaient avec lui familièrement[2]. Ils se demandaient entre eux qui pouvait

1. *Eug.*, II, 2.

2. *Ad Pasch.* 7. *Nam cum multi sacerdotes et spiritales viri nec non et laïci nobiles atque religiosi, vel indigenae, vel de*

être cet homme dont les vertus brillaient d'un éclat si extraordinaire. A la pureté de son langage, on reconnaissait un Romain[1] de race. L'aisance de ses manières, l'autorité qui émanait de toute sa personne, l'expérience qu'il semblait avoir de toutes choses, même de celles de la guerre, trahissaient une naissance élevée, une éducation soignée, l'habitude du commandement. Dans la conversation, il lui arrivait de nommer quelques villes d'Orient comme si elles lui étaient familières, il faisait allusion à d'immenses voyages aux périls desquels il n'aurait échappé que par miracle. On en concluait qu'il avait dû naître en Italie, à Rome ou dans les environs, que sans doute il avait rempli quelques charges, puis que le désir d'une vie parfaite l'avait poussé, comme tant de chrétiens illustres, à chercher la solitude en Orient, d'où une impulsion divine l'avait fait revenir pour porter remède aux maux qui accablaient les contrées du Danube[2]. Chose singulière !

longinquis ad eum regionibus confluentes saepius haesitaverint inter se quaerentes, cujus nationis esset....

1. Encore quelques manuscrits portent-ils *africanum*. Mais la version que nous donnons est adoptée par les meilleurs éditeurs et beaucoup plus satisfaisante.

2. Nous ajoutons quelques traits au texte plus sobre des « notes » d'Eugippius, mais rien qui ne ressorte avec évidence soit de ce texte, soit du caractère même de Séverin.

Tel était le respect mêlé de crainte qu'il inspirait, que personne n'osait lui poser une question, en apparence bien naturelle.

Une fois cependant on crut avoir trouvé l'occasion de satisfaire cette curiosité[1]. Après qu'Odoacre eût détrôné Romulus Augustule et fait périr le patrice Oreste, père du jeune empereur, des Italiens fugitifs arrivèrent dans le Norique. L'un d'eux, prêtre de noble famille, homme considérable par la gravité de son caractère autant que par la situation qu'il avait occupée à Rome (il avait été le maître d'Oreste qui l'appelait son père), reçut l'hospitalité de Séverin et vécut avec lui dans la plus étroite intimité. Ce prêtre s'appelait Primenius. Nul ne semblait plus qualifié que lui pour obtenir l'aveu tant désiré. On le pria d'interroger le saint. Il y consentit, et l'abordant, sans autre préambule, lui demanda : « Saint homme, de quelle province Dieu a-t-il daigné envoyer une telle lumière à ces régions ? » Séverin se prit à rire et dit : « Si tu me prends pour un esclave fugitif, prépare donc la somme dont tu pourras me racheter si l'on vient me réclamer[2]. » Puis, sur un ton plus grave : « Qu'importe pour un serviteur de Dieu d'où il vient et

1. Eug. *Ad Pasch.*, 8-9.
2. Allusion à une loi qui permettait à celui qui décou-

de quelle famille il sort? D'autant qu'en gardant le silence sur ce sujet il lui est plus facile d'éviter l'orgueil. Ainsi, suivant le précepte du Christ, sa gauche ignore ce que fait sa droite et il méritera d'être inscrit parmi les justes au nombre des citoyens de la patrie céleste. Si tu penses que, quoique indigne, j'aspire sincèrement à celle-ci, en quoi peut-il te servir de connaître ma patrie terrestre? Sache seulement que le même Dieu qui t'a fait la grâce d'être prêtre, m'a ordonné de venir au secours de ces peuples infortunés. » Primenius se contenta de cette réponse, et personne depuis n'interrogea Séverin sur ce sujet[1].

vrait un esclave fugitif de le garder moyennant indemnité payée au légitime propriétaire.

1. Eug. *Ad Pasch.*, §§ 7 et suiv. — Le petit martyrologe romain (VIe siècle), le martyrologe d'Adon (IXe s.) et d'autres font allusion à un saint Séverin et à son frère Victorinus, évêque de Naples, également honoré comme un saint, célébrés au 6 janvier. Mais on ne connaît pas d'évêque de Naples de ce nom. Le *Martyr. Germanic.* aggrave la confusion en faisant de ce Séverin l'apôtre du Norique et en donnant à Victorinus la qualité de martyr. (V. *Acta Sanct.*, jan., p. 457, 498, 499.) Double erreur. Ce n'est pas à Naples, mais à Septempeda (S. Severino), dans le Picenum, que se rapporte la fête mentionnée. Un Séverin fut évêque de Septempeda. Son frère, Victorinus, n'a pas le titre de martyr, mais de confesseur. Victorinus martyr fut un des compagnons des ss. Nérée et Achille. On a supposé que cette erreur provient d'un passage de la Vie même de saint Séverin par Eugippius (XLVI, 2) où il est fait mention de l'évêque de Naples Victor qui

Avant d'exposer l'œuvre de celui qu'on a appelé l'apôtre du Norique, nous devons nous poser une question : saint Séverin fut-il prêtre ? Bollandus lui donne ce titre, mais il nous a été impossible de découvrir sur quelle autorité il s'appuie. Ni Eugippius, ni les Martyrologes, ni aucun écrivain ecclésiastique ne mentionnent cette qualité. Or, il serait bien surprenant qu'Eugippius tout au moins, ordinairement exact à l'indiquer chez des personnages de bien moindre importance eût négligé de le faire quand il s'agit du saint même dont il raconte l'histoire.

Nous voyons, il est vrai, saint Séverin prendre la parole dans les églises, et en principe l'évêque et les prêtres seuls avaient droit de le faire, mais des temps si troublés devaient souffrir des infrac-

transféra le corps du saint à Lucullanum (Mommsen, *Eug. Vita Sev.*, p. x). Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux qu'il n'y ait confusion avec les Actes des ss. Séverin et Victorinus de Septempeda (*Act. Sanct.*, loc. cit.). Tout ce que nous savons de saint Séverin, à un détail près, tout ce que les écrivains anciens nous en disent, provient d'une source unique, comme nous l'avons dit, d'Eugippius, qui écrivit la biographie du saint après un séjour de plusieurs années dans la Haute Italie puis à Naples. Comment aurait-il pu n'y pas mentionner l'existence d'un frère de son maître et père spirituel, surtout si ce frère devint lui-même un saint, évêque de Naples, et comment en ce cas le voile qui couvrait la personnalité de Séverin n'eût-il pas été soulevé? Quelle qu'en soit la source, l'erreur est hors de toute contestation.

tions à la règle et nous savons d'ailleurs que presque dès les origines de la vie monastique les évêques firent souvent appel aux moines pour seconder le clergé dans l'instruction du peuple.

On voulut le faire évêque. Mais ceci encore n'implique pas qu'il fût déjà prêtre, car lorsque, soit par l'acclamation populaire, malgré les instructions formelles et réitérées des papes, soit par le choix d'autres évêques, des moines étaient appelés à l'épiscopat, ils recevaient tout à la fois le sacerdoce simple et sa plénitude. D'autre part dans la réponse à Primenius qu'Eugippius prête à Séverin et que nous avons rapportée, on peut remarquer qu'il ne dit pas : « Le même Dieu qui *nous* a fait la grâce d'être prêtres m'a ordonné de venir au secours de ces peuples malheureux », mais : « Le même Dieu qui t'a fait la grâce d'être prêtre ». Indice léger, assurément. Il semble toutefois que Séverin marque aussi une distinction entre leurs deux vocations.

En une autre circonstance, après que Séverin eût prié dans une église, c'est un prêtre qui conclut l'oraison, ce qui ne s'explique guère si Séverin eût été prêtre lui-même[1].

Une autre fois, ayant reçu des reliques, il les

1. *Eug.*, XVI, 2.

fait placer dans la basilique de son monastère par le ministère de prêtres[1]. Dans une autre circonstance il a encore recours à leur ministère pour consacrer la basilique d'un autre monastère élevé par lui[2].

Le sage Tillemont conclut avec une prudence peut-être exagérée : « Il y a apparence qu'il n'avait d'autre qualité que celle de fidèle et de serviteur de Dieu, c'est-à-dire de moine. » Nous croyons pouvoir être plus affirmatif, et dire : « Saint Séverin ne fut pas prêtre ».

1. *Eug.*, IX, 3. *Sanctorum Gervasii et Protasi martyrum reliquias... in basilicam quam in monasterio construxerat, collocavit* « officio sacerdotum ».

2. Tillemont fait état du fait précédent, le second paraît lui avoir échappé : *Eug.*, XXIII, 2. *Quas* (sancti Johannis reliquias) *Dei servus debita veneratione suscipiens, basilicam Sancti Johannis, sicut prædixerat ultima benedictione collata sacravit* officio sacerdotum.

CHAPITRE III

Suite de la prédication de Séverin. — Sa popularité s'étend. — Il est appelé par les habitants de Favianes en proie à la famine. — Sa double activité : il prêche et organise les ressources. — Déprédations des Scamares. — Séverin envoie une expédition contre eux et se fait livrer les prisonniers. — Sa conduite à leur égard. — Retraite de Séverin. — Fondation du monastère de Favianes. — Règle des moines. — Autres monastères. — Boitro. — Quelques compagnons et amis de Séverin (454-455).

Le bruit de la catastrophe qui avait châtié le frivole endurcissement des habitants d'Astura, du salut de Comagène plus docile et mieux avisée, se répandit rapidement. Dans les petites villes qui bordaient le Danube, il n'était plus question que de « l'homme de Dieu ». Dès lors, sa réputation, peut-être déjà sa légende, était fondée[1]. Tout ce peuple, en proie à l'anarchie et livré aux

1. C'est bien à partir de ce moment que commence la réputation du saint. On a vu qu'à Comagène, si proche d'Astura, il était encore complètement inconnu quand il y vint.

pires misères, était prêt à se jeter dans les bras du premier qui lui apporterait à la fois le réconfort et le conseil. Et voici que ce guide, ce chef avait paru. Dès lors Séverin ne s'appartint plus.

Pendant que ces événements se produisaient, la ville de Favianes, située un peu plus haut sur le cours du Danube, et qui paraît avoir eu alors une certaine importance, car elle avait conservé une petite garnison romaine, souffrait cruellement de la famine[1]. On était au cœur de l'hiver. Les cours d'eau, enserrés sous une épaisse couche de glace, ne permettaient plus aux approvisionnements de parvenir à destination. En cette détresse, les habitants apprirent ce qui venait de se passer non loin d'eux. Aussitôt, ils n'eurent plus qu'une pensée : faire venir celui qui semblait suscité pour leur salut, et s'abandonner à sa direction. Séverin se rendit à leur appel.

Aussitôt, suivant une méthode qui devait lui devenir habituelle, il commence par prêcher la pénitence. C'est à la Providence que le peuple doit se confier. C'est aussi dans un retour à l'esprit de devoir et de piété qu'il puisera l'énergie nécessaire pour lutter contre les divers fléaux qui l'étreignent. « Seuls, les fruits de la pénitence,

1. *Eug.*, III.

disait-il, pourront vous délivrer des tortures de la faim[1]. » Le peuple comprit, et généralement obéit à ses conseils. Cependant Séverin ne se contentait pas de prier et de présider aux exercices de pénitence. Son activité, l'esprit d'organisation qu'il devait manifester avec tant de force, se donnèrent carrière. Il se rendit compte des ressources de la ville. Il ne souffrit pas que l'égoïsme ou l'intérêt dissimulassent ce qui, dans une commune détresse, devait être d'un commun usage. Il apprit ainsi qu'une riche veuve, nommée Procula, cachait une grande quantité de froment. Avec l'autorité qu'il tenait de la confiance populaire et qui équivalait à un mandat, il la fit comparaître publiquement : « Pourquoi, lui dit-il avec véhémence, pourquoi te fais-tu l'esclave de ta cupidité, qui n'est, comme le dit l'Apôtre, qu'un asservissement aux idoles[2]? Voici que le moment approche où Dieu prendra en pitié ses serviteurs, et toi tu n'auras plus que faire de ce bien injustement caché. A moins, ajouta-t-il avec dérision, que tu ne montres aux poissons, en jetant ton blé au Danube, cette humanité dont tu as refusé d'user envers les hommes. C'est pourquoi, songe, dans ton intérêt plus encore que dans

1. *Eug.*, III, 1-2.
2. *Ad Eph.*, 5, 5.

celui des pauvres, à faire usage de ces ressources que tu prétends garder pour toi, tandis que le Christ a faim[1] ! » Et la veuve, épouvantée, de partager aussitôt sa réserve avec les pauvres.

Bientôt, comme le saint l'avait annoncé, un dégel survint, et l'on vit apparaître, venant de la Rhétie, des navires chargés de denrées qui ramenèrent l'abondance à Favianes.

Alors, un unanime concert de louanges s'éleva en l'honneur de Séverin. « Déjà, s'écriaient-ils, ils se voyaient sur le point de périr et s'abandonnaient au désespoir, lorsque, grâce aux prières du saint homme, Dieu avait miraculeusement rompu les glaces qui empêchaient les barques attendues de parvenir jusqu'à eux[2]. »

Le péril de la faim était conjuré, mais non celui des Barbares. Ils rendaient la situation intenable aux habitants de Favianes. Quiconque s'aventurait hors des murs risquait d'être enlevé. Nulle sécurité pour le bétail. Tout était la proie des pillards.

C'est ici que le génie de Séverin, si varié et si fécond en ressources, se révèle à nous pour la première fois sous un aspect imprévu. Contraint par la nécessité, l'homme de la prière et de la

1. *Eug.*, III, 2.
2. *Eug.*, III, 3.

pénitence se fait homme de guerre, mais en lui l'un ne se sépare pas de l'autre. Une faible garnison, avons-nous dit, se maintenait à Favianes. Mais que pouvait une poignée d'hommes contre une nuée d'ennemis? Il fallait donc saisir une occasion et frapper juste. Le chef de la garnison était un tribun nommé Mamertinus. C'était un homme de cœur et de foi, mais que le découragement, ou plutôt le sentiment de son impuissance, avait gagné comme les autres. Il devint évêque plus tard, et peut-être faut-il voir en lui le premier évêque de Vienne[1]. Un jour que les rapines des Barbares avaient, plus encore que d'ordinaire, exaspéré les habitants (non contents de s'emparer des bestiaux, ils avaient en outre enlevé des hommes), une délégation se rendit auprès de Séverin. En pleurant, ils lui racontèrent les nouvelles tribulations dont ils venaient d'être victimes; en même temps, ils l'instruisaient en détail du coup de main dont ils se plaignaient. Séverin convoqua Mamertinus et se fit rendre compte des forces dont le tribun disposait. C'était bien peu de chose. On n'avait pas même assez d'armes pour en fournir les soldats. Mamertinus avouait qu'avec un si petit nombre d'hommes, il n'osait rien tenter :

1. A moins qu'il n'y ait confusion avec Mamertus, vers le même temps évêque de Vienne en Gaule.

« Mais, s'écria-t-il dans un élan de foi, si tu nous l'ordonnes, nous combattrons. A défaut d'armes, nous aurons tes prières et elles suffiront à nous assurer la victoire[1] ! » Alors, avec cet esprit prophétique qui se manifestait en toutes circonstances, le saint lui répondit : « Si tes soldats manquent d'armes, les ennemis leur en fourniront. Qu'importe le nombre, qu'importe le courage humain, là où Dieu lui-même combat? Pars donc, au nom de Dieu, pars vite, marche avec confiance. Dieu marchera devant vous et le faible apparaîtra plein de force[2]. Dieu combattra pour vous et vous n'aurez qu'à le laisser agir. Va donc, et souviens-toi seulement de m'amener sains et saufs tous les Barbares que tu auras pris[3]. » Après ces paroles enflammées, il le congédia plein de confiance, non sans doute sans avoir avec lui combiné l'attaque.

La petite troupe se mit en campagne et fit tant de diligence qu'à environ deux milles, au bord d'une rivière appelée Tiguntia, ils rejoignirent les Barbares. C'était, suivant toute apparence, de ces brigands nomades appelés Scamares, car le chroniqueur ne leur donne d'autre nom que celui de

1. *Eug.*, IV, 2.
2. *Exod.*, 14, 14.
3. *Eug.*, IV, 3, 4.

latrones. Surpris par la soudaineté de l'attaque, ils prirent la fuite, abandonnant leurs armes, comme l'avait prédit saint Séverin. Cette fuite, toutefois, ne fut pas si rapide, qu'un certain nombre d'entre eux ne tombât aux mains des Romains. Respectueux des ordres du saint, ils ne leur firent aucun mal, les enchaînèrent et les amenèrent à Favianes. On les présente à Séverin. Il les fait délivrer de leurs liens, les traite avec bonté, ordonne qu'on leur serve à boire et à manger. Lorsqu'ils furent ainsi rassurés et en état d'entendre les paroles de leur juge : « Allez, leur dit-il sévèrement, et avertissez vos complices qu'ils n'aient plus l'audace de s'aventurer dans ces parages, car la vengeance céleste ne se ferait pas attendre. Dieu combattra pour ses serviteurs et telle est la protection qu'il exerce sur eux, que les traits de leurs ennemis ne les blesseront pas, mais deviendront des armes entre leurs mains ». Et il les congédia. Alors, se tournant vers les habitants de Favianes, témoins de cette scène, il leur promit que leur ville serait désormais à l'abri des déprédations des brigands, mais à cette condition que, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, ils resteraient fidèles observateurs du devoir et de la piété. Puis il rendit grâces à Dieu.

Nous avons tenu à rapporter ces deux traits,

parce qu'ils nous montrent Séverin dès à présent maître de sa méthode, pourrions-nous dire, tant vis-à-vis des Romains que des Barbares, méthode faite de bonté, de souplesse et d'autorité[1].

*
* *

Les événements de Favianes avaient consacré l'autorité de Séverin. Il s'agissait maintenant d'en organiser l'exercice. Dieu, il n'en pouvait plus douter, avait fait de lui le dépositaire d'une force dont il devait user selon les plans de la divine Providence. Pour mûrir ses projets, il se retira dans une solitude, au lieu appelé *ad Vineas*, à peu de distance de la ville. Cet instant est décisif dans la vie de Séverin[2].

1. Cet épisode jette une complète lumière sur l'impuissance de l'armée à faire respecter les indigènes. On remarquera qu'il n'est pas ici question de forces barbares régulières mais de simples brigands. Or, sans la confiance qu'inspiraient l'autorité et les prières de Séverin, les soldats romains ne se fussent pas hasardés à les poursuivre. Eugippius nous apprend (XX, 1) qu'il y avait quelques troupes dans un assez grand nombre de villes. Cependant c'est ici le seul cas où nous les voyions agir.

2. Amédée Thierry interprète cette retraite comme une reprise temporaire de Séverin par l'amour de la solitude. Nous ne pouvons partager cette manière de voir. Le moment eût été singulièrement choisi pour rentrer dans l'ombre, puisque le succès venait pour la première fois de couronner ses efforts. Rien n'eût été plus contraire aux intérêts dont il était persuadé que Dieu lui avait donné

Il comprit d'abord qu'il ne pourrait suffire à la tâche s'il continuait à agir seul. Son but était double. Il était nécessaire d'une part de rénover le peuple dont il avait la charge, de le tirer de son insouciance, de son amour des plaisirs, de la mollesse surtout qui le rendait incapable de toute action virile. Il fallait suppléer à l'insuffisance du clergé, étendre son action sur ce dernier et amener les meilleurs sujets à collaborer à son œuvre. En un mot, il s'agissait de convertir à nouveau la province de Norique, et de transformer ces chrétiens tièdes ou infidèles en de véritables serviteurs du Christ. Tous les maux dont ils souffraient, pensait le saint, étaient le châtiment de leurs vices et de leur lâche abandon. La pénitence d'abord, puis la fidélité, étaient le véritable, l'unique remède. L'amélioration de leur condition matérielle viendrait ensuite, tout naturellement, et comme par surcroît. Il comptait beaucoup sur l'esprit de sacrifice, sur la charité sous toutes ses formes pour opérer ce double relèvement. La prédication, puis un contact de tous les instants, étaient les moyens qu'il emploierait pour obtenir ce relèvement et le maintenir.

D'autre part, il n'était pas moins indispensable

la charge. De plus, dès qu'il en est sorti, nous le voyons fonder des monastères.

de prendre quelque empire sur les Barbares. La violence, les caprices de ceux-ci, leurs volontés impérieuses et soudaines, n'étaient pas des obstacles moins redoutables que la mollesse de leurs victimes à l'établissement de quelque ordre dans le désordre, de quelque règle dans le chaos. Et il était plus déconcertant. La soudaineté de leurs résolutions, la brusquerie de leurs démarches, ne pouvaient être combattues qu'à la condition d'être toujours au courant de leurs faits et gestes. Ici encore des auxiliaires, des agents d'information, des missionnaires diplomatiques, étaient indispensables. C'est donc toute une milice active, partout présente, dévouée au chef, soumise à ses ordres, surtout en plein accord avec lui de foi et d'ardeur, qu'il s'agissait de créer. Or, quelle milice pouvait réunir ces conditions, si ce n'est ce que dans le langage du temps on avait coutume d'appeler la « milice de Dieu », c'est-à-dire les moines? En eux il trouverait l'abnégation, l'obéissance prompte et joyeuse, le courage toujours prêt, dont il avait besoin pour accomplir sa mission. Il les avait vus à l'œuvre en Orient, et il n'ignorait pas les grandes choses qui par eux s'accomplissaient déjà en Occident.

*
* *

Quand Séverin eut quitté la solitude pour mettre

à exécution ses projets, il n'est pas douteux qu'ils ne fussent nettement arrêtés dans son esprit. En effet, sans plus tarder, il se mit en quête d'auxiliaires. La confiance qu'il inspirait dut lui rendre la tâche facile, car il en eut bientôt réuni un assez grand nombre. Il leur construisit un monastère[1] à peu de distance de Favianes, cette ville à laquelle l'attachaient des liens déjà si chers, et dont la situation et la force semblaient favorables à un pareil établissement.

Il ne paraît pas que Séverin ait rattaché ses

1. Cette fondation doit être de 455. En effet, Séverin arrive à Astura après la mort d'Attila, qui eut lieu en 453, et probablement après le règlement de sa succession plutôt qu'au milieu de la mêlée qui suit immédiatement cette mort, c'est-à-dire en 454. Sa vie retirée à Astura ne dut pas durer fort longtemps, puisque Séverin venait en Norique pour une œuvre déterminée. Or, quand il partit pour Comagène on était en hiver, car la panique des Ruges que nous avons racontée se produisit à la tombée de la nuit, quand venait de finir le « sacrifice », et la coutume était alors de dire la messe les jours de jeûne à trois heures de l'après-midi. On se souvient que précisément on avait décidé un jeûne de trois jours. La nuit tombait donc de bonne heure. Ensuite nous voyons Séverin appelé à Favianes quand les glaces encombrent le fleuve. La débâcle qui suit est donnée comme prématurée (*Eug.*, III, 3). Puis vient l'épisode des Scamares. On pouvait donc être au printemps quand Séverin se retira *ad Vineas*. La fondation du monastère suivit bientôt, car elle eut lieu certainement dès les premiers temps de la prédication de Séverin. L'été de 455 nous paraît une date très vraisemblable.

moines à quelque règle connue. En effet, ce fut seulement bien des années après sa mort qu'Eugippius, le biographe, devenu abbé à son tour, après le transfert des moines en Italie, composa pour eux une règle officielle, qu'il leur laissa, nous dit un auteur ancien, comme l'expression de ses dernières volontés[1].

Homme d'action, homme pratique, allant droit au but, Séverin les instruisait par les exemples plus que par les paroles, et c'est en les faisant agir eux-mêmes qu'il les formait[2]. Pour la science, il se contentait de les exhorter à vivre dans le commerce des anciens Pères où ils trouveraient tout le nécessaire. Pour la piété et les mœurs, il leur recommandait de prendre garde qu'après avoir quitté leurs parents et le siècle, ils ne regardassent pas en arrière, de peur de donner accès à quelque regret et qu'il ne leur advînt le même sort qu'à la femme de Loth. Il leur rappelait que la crainte de Dieu peut seule dompter l'ardeur des passions et que le feu de la sensualité ne peut être éteint que par les larmes, qui sont

1. *Isid.*, De Vir. ill., c. 34. *Scripsit et regulam monachis consistentibus in monasterio S. Severini, quam eisdem moriens quasi testamentario jure reliquit.* L'hymne à saint Séverin fait aussi allusion à cette règle (v. 22).

2. *Eug.*, IV, 6... *plurimos sancto cœpit informare proposito, factis magis quam verbis instituens animas auditorum.*

une grâce de Dieu[1]. Pour la discipline, enfin, il avait coutume de préconiser l'abstinence et le jeûne, et disait qu'une âme qui habite dans un corps trop bien nourri est bientôt perdue[2]. Mais surtout il les dirigeait personnellement, sachant ce qui convenait à chacun d'eux, poussant celui-ci vers l'oraison[3], employant cet autre aux missions actives, les connaissant et les aimant tous de toute la pénétration de son jugement et de toute la chaleur de son cœur[4].

*
* *

Les ressources de saint Séverin devaient être dès lors relativement considérables. Les cellules qui abritaient les moines n'entraînaient à vrai dire pas de grandes dépenses, mais il y avait joint une basilique, et nous savons qu'elle contenait un grand nombre d'autels consacrés à divers saints dont il avait pu se procurer des reliques. Comme la plupart des chrétiens de cette époque encore rapprochée de celle des persécutions, il les avait en grande vénération. Les reliques des saints Gervais et Protais lui étaient parvenues d'une façon presque mi-

1. *Eug.*, IX, 4-5.
2. *Eug.*, IV, 9.
3. *Eug.*, XXV.
4. *Eug.*, XLIII. Tout le discours qu'il leur adresse avant de mourir. V. plus loin, chap. VIII.

raculeuse[1]. Le rachat des captifs, comme nous le verrons plus loin, était une de ses charités ordinaires. Or, un jour qu'il avait racheté toute une famille enlevée par les Barbares, il ordonna au père de passer le Danube et de rechercher sur les marchés des Barbares un homme qu'il ne connaissait pas de vue, mais dont, selon Eugippius, grâce au don prophétique qu'il possédait, il put lui donner le signalement complet : stature, couleur des cheveux, traits du visage et habillement, rien n'y manquait.

Il ajouta en outre de quel côté devaient porter ses recherches. Quand il l'aurait trouvé, quelques paroles que lui eût dites cet inconnu, il devait venir les lui rapporter. L'homme partit, mais sans grande confiance. Grande fut sa surprise de trouver sans peine l'inconnu que le saint lui avait décrit. Comme il le considérait, muet d'étonnement, celui-ci lui adressa le premier la parole : « Crois-tu, lui dit-il, que je puisse trouver, à n'importe quel prix, quelqu'un qui consente à me conduire vers cet homme de Dieu dont la renommée s'est répandue partout? Voici longtemps que je supplie en vain les saints martyrs dont je porte les reliques de me libérer enfin d'une charge que j'ai reçue, quoique

1. *Eug.*, IX.

indigne, non par une téméraire présomption, mais par une religieuse obligation[1]. » Apparemment celui qui parlait ainsi était un moine, comme les derniers mots le font présumer. Alors l'envoyé se fit connaître, conduisit l'inconnu vers Séverin, et c'est ainsi que les reliques des saints Gervais et Protais enrichirent la basilique du monastère, où elles furent déposées en grande pompe par le clergé de Favianes[2].

Le monastère de cette ville devait rester le principal, mais non pas le seul. Tour à tour Séverin en fonda plusieurs autres, composés seulement de quelques cellules. C'étaient autant de postes d'où son action rayonnait en tous sens. Lui-même y résidait volontiers lorsqu'une affaire le retenait dans la région ou si les habitants d'une ville voisine lui faisaient appel, comme il arrivait souvent. Nous ignorons d'ailleurs où ils étaient situés, à l'exception d'un seul, celui de Boitro, au confluent

1. *Eug.*, IX, 2. *Quod* (ministerium) *huc usque non temeraria præsumptione sed religiosa necessitate sustinui.*

2. Ce trait nous paraît un indice que Séverin avait conservé des relations secrètes avec cet Orient où il avait vécu et d'où venait l'inconnu, porteur de reliques destinées au saint. En effet, cet homme arrive par la rive gauche du Danube, puisque Séverin fait passer le fleuve à son envoyé. Sans doute, Séverin était informé de la date probable de sa venue et n'ignorait pas qui il était, mais il n'éprouva pas le besoin de faire des confidences à celui qu'il envoyait à sa rencontre.

de l'Inn et du Danube, en face de Passau qui était sur l'autre rive. Cette position, à la limite de la Rhétie et du Norique, était des plus importantes au point de vue stratégique, et nous montre avec quelle judicieuse intelligence Séverin choisissait l'emplacement de ses monastères. En effet l'embouchure de l'Inn marquait aussi la limite des terres assignées aux Ruges; au delà étaient les Thuringes, et de l'autre côté de l'Inn les Alamans, plus puissants que les Ruges et qui n'épargnaient guère plus leur territoire que celui des Romains. Aussi les citoyens de Passau avaient-ils souvent recours aux bons offices du saint qui avait su prendre de l'influence sur l'esprit de Gibuld, roi des Alamans.

A Boitro également il y avait une basilique. Elle était consacrée à saint Jean-Baptiste, mais resta longtemps privée de reliques. Les moines en désiraient avec ardeur[1]. Un jour qu'ils se faisaient plus pressants auprès du saint pour en obtenir, il leur fit cette réponse mélancolique : « Toutes les œuvres humaines sont périssables. Mais celle-ci entre toutes doit être de peu de durée. Cependant ne prenez aucun souci de chercher les reliques que vous réclamez. Je vois que saint Jean-Baptiste

1. *Eug.*, XXII, 1.

nous accorde de lui-même ses faveurs. » Puis il retourna à Favianes.

Or, quelques jours plus tard, après la lecture de l'Évangile, il se leva soudain et donna l'ordre qu'on lui préparât une barque sans tarder. Et comme les moines s'étonnaient : « Dieu soit béni, s'écria-t-il, voici qu'il est temps de nous occuper des reliques de nos saints martyrs! » Il passe le Danube avec quelques compagnons, et, comme ils débarquaient sur l'autre rive, ils y trouvent un homme qui s'y tenait immobile. A leur vue, il les supplie de le conduire vers le serviteur de Dieu dont la renommée lui avait inspiré un vif désir de le voir. Séverin se fait connaître, et l'inconnu avec les marques de la plus grande vénération lui offre des reliques de saint Jean-Baptiste qu'il conservait depuis longtemps. Séverin les reçut avec joie, se rendit à Boitro, et, comme il l'avait annoncé, put consacrer, par le ministère des prêtres, la basilique de saint Jean, grâce à cette faveur qui leur était venue d'elle-même[1]!

*
* *

Si le principal objet de Séverin dans ses monastères était la formation de ses moines, il y rece-

1. *Eug.*, XXIII, 1-2.

vait aussi temporairement des laïques et des prêtres qui se proposaient d'y faire des sortes de retraites. C'est là que venaient le trouver, par dévotion ou par nécessité, tous ceux que son renom de sainteté, de sagesse et de charité incitait à solliciter de lui des secours temporels ou spirituels, là aussi que se réfugiaient, comme en un asile aussi inviolable aux yeux des Romains qu'à ceux des Barbares, les hommes que la politique chassait loin de leurs foyers. Ils étaient sûrs de trouver auprès de lui asile et protection. Nul n'osa jamais toucher à celui qu'il avait pris sous sa garde.

Outre une foule d'hôtes de passage, nous connaissons assez bien quelques-uns de ses disciples préférés et de ses agents les plus dévoués. Ils sont de toutes provenances. Parmi ses moines, on voit des Barbares convertis; entre les Romains et les indigènes, ce ne sont pas les figures les moins touchantes; puis ce sont des prêtres, des laïques, des soldats, des indigènes du Norique, des Romains, des étrangers venus de fort loin. Quelque diverse que soit leur origine, tous portent l'empreinte de Séverin. Leurs vertus, leurs manières d'agir sont tout à l'exemple de cet homme qui pendant trente ans et plus fut l'âme de toute une province. Nous pourrions évoquer ici leurs images, si vivantes à nos yeux : Amantius le diacre, chargé

des missions les plus périlleuses ; le prêtre Lucillus, d'abord cher à Valens, évêque de Boitro, qui assuma après Amantius la tâche difficile et dangereuse de rechercher les captifs, et qui enfin, vieux et décrépit de corps, bien avant la mort de saint Séverin, mais toujours jeune d'esprit et de cœur, devait cependant lui succéder comme abbé de Favianes, et vivre encore assez longtemps pour présider au transfert du saint corps en Italie; c'est le laïque Maximus, originaire du Norique, homme d'un haut mérite, hôte fréquent de Favianes, le plus admirable agent de charité qu'ait formé Séverin, qui dans les temps les plus difficiles s'acquitta heureusement d'une mission délicate, si intimement mêlé à l'œuvre du saint que de son vivant la légende s'empara de lui ; c'est Moderatus, humble chantre de la basilique de Favianes, qui dut son salut temporel à sa foi inébranlable dans la parole du saint; c'est le prêtre Paulinus, du haut Norique, l'un des plus exacts disciples de Séverin, qui devenu évêque s'approprie la méthode du maître et, dans une terrible incursion des Alamans, usa comme lui-même des armes spirituelles ; voici le sous-diacre Marcus, et Maternus, simple portier de l'église de Quintana, à qui leurs vertus modestes vaudront l'honneur d'être initiés aux plus secrètes manifestations du mysticisme de Séverin; puis

Marcianus, futur abbé des moines de Séverin en Italie et qui partageait avec son frère Renatus le danger des missions lointaines; et encore Ursus, le barbare converti; et le moine Valens, messager fidèle; et la belle figure de Constantius, évêque de Lauriacum, oncle et maître après Séverin de l'enfant prédestiné qui devint saint Antoine de Lérins. Il nous serait facile d'en nommer encore d'autres, mais nous les retrouverons tous au cours de notre récit. Nous trouverons aussi, en petit nombre, les tièdes, les indécis, les rebelles. Qu'il nous suffise, en terminant cette énumération un peu sèche, d'observer que saint Séverin, comme tous les grands conducteurs d'hommes, avait le don de voir jusqu'au fond des âmes et l'art de tirer parti de tous les mérites et de toutes les capacités.

CHAPITRE IV

Saint Séverin : l'homme intérieur. — Son amour de la solitude. — Comment il le concilia avec la vie active. — Pourquoi il ne fut ni prêtre, ni évêque. — Ses austérités. — Son humilité. — Sa bonté. — Foi qu'inspirent ses mérites. — Saint Séverin médecin des corps et des âmes. — Puissance merveilleuse qu'on lui attribuait. — Sévérité envers ses moines. — Singulière résurrection d'un mort.

L'activité de saint Séverin, nous l'avons dit, est prodigieuse. Il est partout, il voit tout, pourvoit à tout. Il connaît tout le monde, Romains et Barbares, dirige les premiers, conseille ou intimide les seconds. On ne peut imaginer une vie publique plus hérissée de difficultés et de périls, plus dévorante. En outre il est abbé de plusieurs monastères, veille en personne au recrutement et à la formation des moines. Enfin il doit se tenir au courant de tout ce qui se passe, non seulement dans la province, mais dans toutes les provinces limitrophes. Eh bien ! Toute cette activité extérieure était en contradiction formelle avec ses

goûts et l'obéissance à sa vocation est une violence continuelle faite à ses inclinations. En effet, il avait l'amour de la solitude, et s'il n'eût dépendu que de lui, il aurait mené au désert la vie érémitique et contemplative, par laquelle, du reste, il avait débuté[1].

Il sut toutefois concilier dans une certaine mesure le penchant de son âme et la vocation contraire dont il sentait l'impérieux et incessant appel. Fondateur de monastères, il séjournait souvent dans l'un ou dans l'autre, surtout à Favianes, placée à peu près au centre de sa sphère d'action, et où il devait avoir une sorte de noviciat, mais d'aucun il ne fit sa résidence fixe. Aussi souvent que les affaires le lui permettaient, il vivait seul, à un mille environ de Favianes, dans une petite habitation du village de Burgus[2]. Il n'était jamais si heureux que lorsqu'il pouvait s'y livrer sans contrainte à l'oraison. Mais il ne pouvait guère jouir longtemps de cette solitude. En effet, outre que le monde qu'il fuyait le recher-

1. Les traits abondent qui prouvent cette disposition de Séverin sur laquelle son biographe insiste à plusieurs reprises. *Eug.*, IV, 6. *Cellula parva contentus... quamvis eum quies cellulæ delectaret....*

2. *Eug.*, IV, 7. *Ad secretum habitaculum... sæpius secedebat ut hominum declinata frequentia... oratione continua Deo propius inhæreret.*

chait chaque jour davantage, il avait scrupule à se contenter lui-même lorsque tant de souffrances réclamaient son secours. Puis il devait à ses moines l'exemple et la direction.

Deux fois par jour il se rendait au monastère et assistait aux matines ainsi qu'à l'office célébré à la tombée du jour. Quant aux autres prières, il les disait seul, dans son oratoire privé. Jamais il ne s'engagea davantage. Lorsque ses vertus et ses services l'eurent désigné pour l'épiscopat, il se refusa absolument à accepter cet honneur et cette charge. Il lui suffisait, répondit-il, d'avoir sacrifié au soulagement de la province la solitude à laquelle il aspirait[1].

On peut admettre aussi que l'humilité ne fut pas étrangère à cette attitude, mais indépendamment de ces motifs, une entière liberté d'allures lui était nécessaire pour l'accomplissement de sa tâche ; il lui fallait pouvoir aller et venir sans rendre de comptes à personne, employer qui il voulait, agir à sa guise et suivant son inspiration sur le territoire de plusieurs diocèses, recevoir de toutes parts des avis, des confidences, aussi bien en ce qui concernait les Romains que les Bar-

1. *Eug.*, IX, 4. *Episcopatus quoque honorem ut susciperet postulatus præfinita responsione conclusit, sufficere sibi dicens, quod solitudine desiderata privatus*, etc.

bares. Il est certain qu'il eut des intelligences partout et en garda prudemment le secret. Pas un mouvement des Barbares ne lui échappait. La contrainte d'une situation officielle, cela est incontestable, lui eût été une entrave gênante ; mais surtout une hiérarchie, où il eût rencontré des égaux ou des supérieurs, aurait été inconciliable avec l'autorité toute personnelle qu'il s'assura en gardant son indépendance.

Séverin avait adopté une manière de vivre dont l'austérité se peut à peine concevoir. Pour lit, un cilice posé sur le pavé de son oratoire ; en toute saison, et la nuit comme le jour, il portait la même tunique ; jamais, sauf à de certains jours de fête, il ne rompait le jeûne avant le coucher du soleil ; pendant le temps du carême, il ne mangeait qu'une fois par semaine. Les hivers en Norique sont d'une rigueur horrible, la glace qui couvre le Danube y est si épaisse que les chariots traversent le fleuve sans danger. En toute saison cependant Séverin marchait pieds nus, et quand on s'étonnait de cette incroyable endurance : « Ne m'attribuez aucunement, disait-il, le mérite de ce que vous voyez. Ne songez qu'à en tirer un exemple pour votre propre salut. Loin de nous toute pensée d'orgueil. Si nous faisons quelque chose de bien, c'est parce que Dieu nous a choi-

sis. Dieu, dit l'apôtre, nous a choisis avant même que le monde existât pour que nous fussions saints et purs sous son regard[1]. Priez pour moi afin que les dons que j'ai reçus de mon Sauveu ne tournent pas à ma confusion, mais à ma justification[2] ».

Il disait ces paroles et d'autres semblables en versant des larmes, donnant aux hommes, ajoute son biographe, une admirable leçon d'humilité, fondement de toute vertu, et grâce à laquelle il brillait d'une si lumineuse clarté que les hérétiques ne pouvaient se défendre de lui témoigner leur admiration par tous les égards en leur pouvoir[3]. Tant d'austérité ne lui enlevait rien de son enjouement; toujours il montrait un visage riant et serein. Seuls les fautes et les malheurs d'autrui lui arrachaient des larmes, et il remédiait aux unes et aux autres autant qu'il le pouvait.

Son austérité, en effet n'avait d'égale que sa bonté. Bonté pour les âmes, bonté pour toutes les misères physiques. Un jour qu'il avait été cruellement insulté par un mauvais prêtre, il versa des larmes amères, non sur l'injure qu'il avait subie,

1. *Eph.*, I, 4.
2. *Eug.*, IV, 11.
3. *Eug.*, IV, 12.

mais sur la faute commise et sur le prêtre de qui était venu le scandale.

La foi qu'il inspirait était si passionnée que de toutes parts on venait solliciter de lui des guérisons. Son humilité en souffrait. Il ne pouvait supporter qu'on lui attribuât un pouvoir miraculeux qu'il ne se reconnaissait pas lui-même. Il s'effrayait des prodiges que Dieu accomplissait par son entremise et craignait surtout qu'on ne lui en attribuât le mérite. Mais comment résister aux instances de ceux qui souffraient? Alors il leur recommandait la pénitence, lui-même entrait en prières, versait des larmes abondantes, et souvent la guérison récompensait la foi des uns, l'ardente charité de l'autre.

Un jour, les habitants de Joviacum, qui avaient été précédemment témoins d'un miracle du saint[1], lui amenèrent une femme qui depuis longtemps souffrait d'une maladie de langueur. Elle était mourante et déjà l'on préparait les obsèques; les pleureuses et les joueurs d'instruments faisaient entendre leurs lamentations funèbres. Soudain ses proches eurent l'idée de la conduire à Séverin.

1. *Eug.*, XIII, 1-2. Alors qu'un soir aucun prêtre ne pouvait parvenir à allumer son cierge, dans l'église de cette ville, Séverin, disait-on, s'était mis en prière et le sien s'était allumé de lui-même.

Ils font cesser le bruit, enlèvent la malade, l'emportent et la déposent presque inanimée devant la cellule : « Que prétendez-vous faire ? » leur demanda-t-il. « Nous voulons que par ta prière tu la ramènes à la vie. » Alors il se prit à pleurer et leur dit : « Pourquoi demander de telles choses à un homme faible comme je suis ? Je connais à quel point j'en suis indigne, et plût à Dieu que je pusse seulement trouver grâce devant lui pour mes péchés ». Mais eux : « Nous croyons fermement que si tu pries elle reviendra à la vie ». Vaincu, le saint entre en oraison, et bientôt la malade reprit ses sens. Mais il leur dit : « N'allez pas attribuer à mes mérites ce qui vient de se passer. C'est la ferveur de votre foi qui a tout fait, et l'on voit de semblables choses en tous lieux et chez beaucoup de nations, afin que l'on sache bien qu'il y a un seul Dieu, seul capable d'opérer des prodiges et dans le ciel et sur la terre, qui rappelle quand il le veut les moribonds à la santé et les morts à la vie[1] ».

Le premier soin de Séverin était de renouveler et d'attiser la foi chez ceux qui venaient l'implorer. Avant de soulager le corps, il songeait à ra-

1. *Eug.*, XIV, 3... *hanc enim gratiam fidei vestræ fervor emeruit, et hoc fit in multis locis et gentibus ut cognoscatur quod unus sit Deus, faciens in cælo et in terra prodigia, excitans perditos in salutem et mortuos vitæ restituens.*

nimer l'âme. Il prescrivait au malade des exercices de pénitence et surtout d'incessantes prières. Eugippius raconte un certain nombre de guérisons et l'on ne peut s'empêcher de rapprocher les faits qu'il rapporte de ceux que l'on constate dans notre sanctuaire de Lourdes[1].

Quelques-uns sont fort touchants. Témoin l'histoire de ce lépreux de Milan qui, attiré par la renommée du saint (on voit combien de son vivant même elle s'étendait au loin), ne recula pas devant les fatigues et les périls d'un long pèlerinage, alors surtout hérissé de difficultés. Séverin prescrivit à ses moines un jeûne extraordinaire et le lépreux fut guéri. Alors on lui conseilla de retourner chez lui. Mais il se jeta aux pieds du saint, et le supplia de le garder près de lui, afin qu'après avoir guéri son corps, il rendît aussi la santé à son âme. Ému, Séverin y consentit, et prenant à part quelques-uns de ses compagnons, il s'imposa avec eux une dure abstinence et de continuelles prières, afin que Dieu accordât à ce pauvre homme la grâce dont il avait besoin. Celui-ci recouvra la paix de son âme que, quelques mois plus tard, il rendait à Dieu[2].

1. *Eug.*, VI, XIV, XXVI, XXXIII, XXXIV, XXXVIII, XLV.
2. *Eug.*, XXVI.

Une autre fois, on vit s'arrêter devant le monastère un chariot barbare. Un jeune Ruge d'une dizaine d'années y était étendu. Il était atteint d'un mal qui, d'après la description du chroniqueur, pouvait être une carie des os. Il souffrait si cruellement que tous ses voisins étaient remplis de pitié. On avait fait appel à tous les secours de la médecine, mais sans succès. La mère de cet enfant, une veuve, le déposa devant la porte et commença à faire entendre des lamentations et des prières. Elle exigeait un miracle : « Eh quoi ! s'écria Séverin, faut-il que toujours je sois la victime d'une fausse renommée ! Pourquoi me croyez-vous capable de ce que je suis impuissant à faire ? Il n'est pas en mon pouvoir de réaliser de semblables choses. Je ne puis que vous donner un conseil, avec l'expérience d'un homme qui a déjà éprouvé la miséricorde de Dieu. » Et il prescrivit à la veuve de faire aux pauvres quelque largesse, suivant ses facultés. Alors la pauvre Barbare, se dépouillant rapidement des vêtements qui la couvraient, voulait aussitôt les distribuer aux pauvres. Admirant sa naïve ferveur, Séverin lui ordonna de s'en revêtir et lui fit entendre des paroles d'espoir. Puis il ordonna aux moines un jeûne de quelques jours, se mit en prières, et l'enfant guéri put retourner à pied chez lui. Le

bruit de cette guérison se répandit parmi les Barbares et les remplit d'étonnement. Beaucoup refusaient d'y croire. Mais l'enfant se montrait partout, ceux qui le connaissaient attestaient et sa maladie et son rétablissement, et l'on dut se rendre à l'évidence[1]. De ce jour, la nation des Ruges fut acquise à Séverin. En foule, ils venaient lui rendre hommage et solliciter son secours dans les maladies[2].

Il nous paraît certain d'ailleurs que Séverin faisait appel aux ressources de la médecine. Homme instruit et accoutumé comme il l'était à réfléchir sur toutes choses, il possédait au moins les notions que procure l'habitude de l'observation. Plus expérimenté que les hommes parmi lesquels il vivait, souvent il voyait venir le mal, l'annonçait et indiquait les moyens de le prévenir ou de l'atténuer. Peut-être aussi avait-il appris au désert à connaître l'usage des simples. On sait de quelle puissance est l'exercice de la médecine sur les imaginations barbares. Or, il fallait qu'il maintînt son prestige sur ses dangereux clients par une vigilance incessante. Sa cha-

1. *Eug.*, VI.

2. *Eug.*, VI, 5. *Ex illo igitur tempore... universa Rugorum gens ad Dei famulum frequentans coepit gratulationis obsequium reddere et opem suis postulare langoribus.*

rité se trouvait donc d'accord avec ses intérêts, ou plutôt les intérêts de ceux qu'il avait pour mission de protéger. On a vu d'autre part quelle terreur il ressentait et combien son humilité souffrait lorsqu'on lui demandait un miracle.

Il y avait à Favianes un moine nommé Urso dont le nom indique l'origine barbare[1]. Le tempérament vigoureux de cet homme s'accommodait difficilement, nous pouvons le conjecturer, des exigences d'une vie à la fois sédentaire et monastique. Séverin lui tint un jour ce langage : « Un mal corporel te menace; l'eau et le pain sont les remèdes dont Dieu se contentera pour t'en préserver. » Et il lui imposa un jeûne de quarante jours, que sans irrévérence on peut appeler diète. Ceci est d'ailleurs tout à fait conforme à sa méthode, qui consiste à toujours faire profiter l'âme, objet suprême de ses soins, du soulagement qu'il apporte au corps. Au bout de quarante jours en effet, une inflammation se produisit et des pustules apparurent sur le bras du moine. Tout effrayé, il courut les montrer au saint. Celui-ci le rassura, lui rappelant qu'il lui avait annoncé ce qui arrivait, et il traça le signe de la croix sur le mal, qui disparut.

1. *Eug.*, XXXVIII.

C'est ainsi, nous dit Eugippius, que très souvent il prévoyait les maladies qui menaçaient ses moines et les guérissait. Aux yeux du peuple comme à ceux des Barbares cette prévision et ces cures heureuses étaient autant de miracles.

Mais la santé du corps, comme nous venons de le dire, était pour lui peu de chose au regard de celle de l'âme. Il savait que la maladie est le triomphe des forts et tirait parti de cette sorte d'épreuve pour le plus grand bien de ses disciples. Parmi les moines de Favianes était un certain Bonosus, Barbare qui s'était pris d'admiration pour Séverin, avait abandonné l'arianisme et s'était fait religieux[1]. Il fut atteint d'une maladie des yeux qui le faisait beaucoup souffrir et le menaçait de cécité. Or, Séverin ne tentait rien pour lui. Bonosus en avait le cœur plein d'amertume. « Était-il juste, disait-il, que le maître répandît ses faveurs sur des étrangers et n'essayât pas de le guérir? » Un jour qu'il s'en plaignait, Séverin lui répondit : « Il ne convient pas, mon fils, que tu y voies clair et que tu attaches tant d'importance à la lumière matérielle. Prie plutôt afin que tu perdes la vue des choses extérieures pour progresser dans celle des choses intérieures. » Instruit par ces paroles, Bonosus s'appliqua à la contemplation des mys-

1. *Eug.*, XXXV.

tères divins et fit de merveilleux progrès dans l'oraison. Il persévéra pendant près de quarante ans et mourut à un âge avancé dans le monastère qui avait vu sa conversion[1].

Les guérisons opérées par le saint frappaient si vivement l'imagination populaire qu'il n'était pas de merveille qu'on ne lui attribuât. Son esprit avisé lui faisait trouver avec une surprenante rapidité les moyens de sortir de toutes sortes de difficultés. On ne pouvait admettre qu'il ne disposât d'une puissance surnaturelle toujours prête à le servir en toute occasion. Ses compagnons ne pouvaient-ils, pour quelque motif, venir à bout d'allumer leurs cierges, tandis que lui-même y réussissait, Dieu avait fait descendre le feu du ciel pour l'assister[2]. Le Danube envahissait-il périodiquement de ses eaux le parvis d'une église bâtie sur pilotis, et Séverin, s'improvisant ingénieur comme il savait se faire soldat, indiquait-il les travaux à exécuter pour éviter le fléau à l'avenir, c'était par un simple signe de croix qu'il avait interdit au fleuve de monter désormais plus avant[3]. Ses renseignements lui faisaient-ils con-

1. C'est-à-dire évidemment dans le monastère transféré en Italie.

2. *Eug.*, VI.

3. *Eug.*, XV.

naître l'approche des Barbares, une révélation divine l'avait averti, et si quelqu'un refusait d'écouter ses avertissements, la mésaventure qui ne manquait pas de punir l'imprudent était un châtiment du ciel. Une des basiliques avait pour portier un certain Maurus, homme peu chanceux et à coup sûr téméraire, car il avait été pris une fois déjà par les Barbares et Séverin l'avait racheté[1]. Connaissant l'humeur de son homme, il lui dit un matin : « Prends garde de ne pas sortir aujourd'hui, car il pourrait t'arriver malheur. » Mais cela ne faisait pas l'affaire de Maurus, car il avait des fruits mûrs dans un verger voisin de Favianes, et il ne se souciait pas de les laisser cueillir aux pillards. C'est pourquoi il se laissa facilement persuader, quand un voisin vint lui proposer d'aller faire la cueillette. Tous deux furent surpris par les rôdeurs et transportés de l'autre côté du Danube. A ce moment précis, l'homme de Dieu qui lisait dans sa cellule ferma son livre et s'écria : « Allez chercher Maurus! » Naturellement on ne le trouva point. Alors lui-même passant le fleuve rejoignit les Scamares. Ceux-ci, qui n'avaient pas perdu le souvenir de leur précédente mésaventure, furent si effrayés en le voyant

1. *Eug.*, X.

surgir à l'improviste qu'ils lui remirent les captifs en le suppliant de leur pardonner!

Quand il s'agissait de guérir l'âme, Séverin au besoin n'hésitait pas à châtier rudement pour amender. Il y avait au monastère de Boitro trois moines qui étaient atteints d'un orgueil opiniâtre[1]. Vainement Séverin, *doctor humilis*, comme l'appelle Eugippius, avait tenté de les ramener à une plus juste appréciation de leur capacité. Rien n'y faisait, et ils s'endurcissaient dans leur péché. Désespérant d'en venir à bout par les exhortations ordinaires, le saint pria Dieu avec ferveur qu'il leur infligeât un châtiment, comme fait un bon père qui veut corriger ses enfants. La prière fut vite exaucée; à peine l'avait-il achevée que les trois moines furent tout à coup possédés de l'esprit malin. En proie aux plus vives douleurs, ils se frappaient la poitrine et confessaient leur faute. Quelques moines sans doute se scandalisèrent de la dureté du saint[2], car le biographe a soin de l'en disculper en rappelant des exemples d'une incontestable autorité. Ne se souvenait-on pas que le grand Ambroise de Milan en avait agi de même avec un serviteur de Stilicon[3]? Cet

1. *Eug.*, XXXVI.
2. *Eug.*, XXXVI, 2. *Absit ut cuiquam hoc crudele videatur aut noxium....*
3. Paulinus. *Vita Ambrosii*, c. 43.

impudent s'était permis d'écrire de fausses lettres, et Ambroise indigné, s'était écrié : « Cet homme mérite d'être livré au diable, pour qu'il ne recommence pas de pareils méfaits ! » Et à peine l'évêque avait-il prononcé ces paroles que l'esprit immonde avait commencé à torturer le coupable. Et Sulpice Sévère ne raconte-t-il pas, sur le témoignage de Postumianus[1], le trait encore plus fort de cet homme vertueux qui se désespérait de ne pouvoir être humble ? Il avait supplié Dieu de le livrer au démon et de le rendre semblable à ceux qu'il avait lui-même délivrés. Sa prière avait été exaucée, et pendant cinq mois, il avait fait tout ce qu'ont coutume de faire les énergumènes. Après quoi il avait été guéri, non seulement du démon, mais encore du péché d'orgueil. Bref, après un jeûne de quarante jours, Séverin exorcisa les trois moines, qui recouvrèrent à la fois la santé du corps et celle de l'âme. Naïvement, Eugippius ajoute que cette opportune sévérité resserra beaucoup la discipline parmi les hôtes du monastère.

Il nous rapporte encore une bien singulière histoire[2]. Nous la relaterons, néanmoins, par devoir de biographe, mais comme il arrive parfois au Bienheureux Jacques de Voragine, sous toutes

1. *S. S.* Dial. I, 20, 7.
2. *Eug.*, XVI.

réserves. Elle est d'ailleurs instructive à certains égards. Elle nous montre jusqu'où pouvait aller la croyance des amis du saint en sa puissance mystérieuse; elle nous atteste les préoccupations d'ordre spirituel qui, en dépit de la détresse matérielle, hantaient les âmes tourmentées des éternels problèmes, et, si elle est authentique quant au fait, peut-être aussi nous renseigne-t-elle sur les tendances mystiques de saint Séverin, toujours aux prises avec les exigences de la lutte quotidienne. L'attestation des témoins, le ton du récit, précis comme un procès-verbal, ne permettent pas de contester, tout en laissant le champ libre aux conjectures, qu'il n'y ait au moins un fond de vérité[1]. Sans insister davantage, voici le fait tel que le raconte Eugippius. Il ajoute à la physionomie du saint un trait que nous ne pouvons supprimer.

Il ne s'agit de rien moins que de la résurrec-

1. On pourrait observer que le fait en question rentre dans la catégorie de ces miracles-types que l'on rencontre dans beaucoup de vies de saints du ve au viie siècle. Mais nous répondrons à cette objection que le biographe a pris soin de donner à son récit tous les caractères de l'authenticité en nommant des témoins connus de tout le monastère, et dont deux vivaient encore quand il publia sa Vie de saint Séverin. Les manuscrits ne portent aucune trace d'interpolation et sont unanimes à rapporter ce passage.

tion d'un mort. Un prêtre de l'église de Quintana, Silvinus, homme d'une haute vertu, vint à mourir. Son corps était déposé dans l'église. Toute la nuit, les prêtres et les diacres avaient veillé le corps en chantant des psaumes. Quand le petit jour commença à dissiper les ténèbres, Séverin invita les assistants à se retirer afin de prendre quelques instants de repos. Quand tous furent sortis, il demanda au portier, nommé Maternus, s'il ne restait plus personne dans l'église. Et, comme le portier lui répondait affirmativement : « Il y a encore ici, répliqua-t-il, une femme qui se cache. » Alors, Maternus fit le tour de l'église, et affirma de nouveau qu'il n'y avait plus personne. « Je ne sais qui se cache, dit encore Séverin. » Pour la troisième fois, le portier fit le tour de l'église et, observant avec plus de soin, il aperçut une vierge consacrée qui se tenait dissimulée dans un coin.

Alors, Maternus d'une voix menaçante : « Comment as-tu pu croire que ta présence échapperait à l'homme de Dieu ? » Mais elle : « C'est la piété qui m'a poussée à agir ainsi. Lorsque tout le monde est sorti, une voix intérieure m'a avertie que le serviteur du Christ, au nom de sa divine Majesté, allait ressusciter le mort. » Il la fit sortir et Séverin, avec un prêtre, un diacre un sous-diacre et un portier, resta dans l'église. Le saint com-

mença à prier en versant des larmes. Pendant ce temps, le prêtre continuait à réciter les prières rituelles. Quand il eut achevé, Séverin élevant la voix, interpella le cadavre en ces termes. « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, saint prêtre Silvinus, réponds à tes frères. » Le mort ouvrit les yeux. Les assistants allaient exprimer leur joie, mais Séverin leur fit signe de se taire : « Veux-tu que nous demandions au Seigneur qu'il daigne te rappeler à la vie pour reprendre place parmi ses serviteurs ? » Et le prêtre répondit : « Au nom du Seigneur, je t'en conjure, ne m'oblige pas à rester plus longtemps ici-bas, et ne me prive pas du repos éternel auquel je me croyais enfin parvenu. » Sur ces paroles, il retomba inanimé. Le saint recommanda à ses compagnons de ne pas souffler mot de cette résurrection momentanée, et ce fut seulement après sa mort que les témoins survivants, Marcus sous-diacre et Maternus, portier, racontèrent le fait à Eugippius. Les deux autres témoins, le prêtre et le diacre, étaient morts avant Séverin.

CHAPITRE V

Saint Séverin et les Romains. — Sens de sa mission. — Eléments sur lesquels il s'appuie. — Organisation municipale. — Clergé. — Prépondérance qu'il a prise. — Bonnes relations de saint Séverin avec le clergé, à quelques exceptions près. — Paulin, prêtre, puis évêque, disciple de Séverin. — Incrédulité et châtiment de Passau, de Joviacum. — Scandales de Cucullis, victorieuse intervention du saint. — Un jugement de Dieu. — Fléau des sauterelles. — Organisation de la charité. — Dîmes consenties. — Héroïque charité de Maximus. — Légende de l'ours. — Miracle de l'huile. — Résultats.

Saint Séverin était donc venu d'Orient pour porter secours aux populations du Norique et des provinces limitrophes. Cette mission entraînait des rapports avec les deux couches de peuples qui occupaient le pays ou y pénétraient par des incursions incessantes. Les anciennes d'abord, colons romains, implantés depuis un nombre plus ou moins grand de générations, et anciens indigènes assimilés à la civilisation romaine, c'est-à-dire les vaincus et les opprimés, puis les

oppresseurs, c'est-à-dire les Barbares. Il s'agissait, comme nous l'avons dit, d'une part, de relever les premiers, moralement d'abord, par la ferveur religieuse qui affermirait leur âme, leur donnerait le courage de se défendre, de réagir contre l'inévitable découragement, et ensuite, matériellement, soit en tirant parti de ce qui pouvait subsister d'organisation dans un pays désorganisé, et en suppléant dans la mesure du possible à l'autorité défaillante. Il était nécessaire, d'autre part, d'opposer à la tyrannie capricieuse des Barbares une puissance morale capable de leur en imposer, puisque la force matérielle faisait défaut. Nous devons donc maintenant étudier saint Séverin dans ses relations avec les uns, puis avec les autres.

Et d'abord, quels éléments subsistaient dont le saint pût tirer parti? L'armée, nous avons vu que l'on ne pouvait guère compter sur elle. A peine, çà et là, subsistaient quelques faibles garnisons, capables à la rigueur, si on savait leur donner confiance en elles-mêmes, de protéger une ville contre les coups de mains des brigands scamares, mais totalement impuissantes contre les peuples barbares. A peine pouvaient-elles se sauver elles-mêmes. Une escouade de Passau partie pour aller en Italie chercher la solde qu'on

n'envoyait plus ne put revenir. Après avoir traversé les Alpes sans encombre, elle fut massacrée sur les bords de l'Inn, et l'on ne connut le sort des malheureux soldats qui la composaient qu'en retrouvant leurs cadavres dépouillés[1]. D'ailleurs, quand Odoacre eut annexé le Norique à son jeune royaume, ces débris mêmes de l'armée romaine rentrèrent en Italie[2].

Du pouvoir central, il n'y a pas à parler. Depuis longtemps, il ne donnait plus signe de vie aux provinciaux perdus sur les bords du Danube. Restait l'organisation municipale. On sait quelles charges les fonctions municipales, si recherchées jadis, avaient fini par imposer aux habitants riches des villes de provinces, et comment, dans les derniers temps de l'empire, les citoyens cherchaient, par tous les moyens, à s'évader de ces ruineux honneurs. Il est donc certain que l'organisation, telle que les Romains l'avaient établie, s'était effondrée à la faveur de l'anarchie causée par les invasions. Mais, quelle que soit l'anarchie, une ville ne peut subsister sans une ombre d'autorité locale. Il est donc non moins certain qu'il s'était établi une entente entre les citoyens pour veiller aux services indispensables. Le bon sens suffirait

1. *Eug.*, XX, 1-2.
2. *Ibid.*, 1.

à nous en donner la certitude, mais quelques faits nous permettent d'affirmer que ce n'est pas là une simple hypothèse. Il existait des milices, toutes locales, composées de citoyens qui, à tour de rôle, veillaient sur les remparts, impuissantes, parce qu'elles étaient isolées, mais qu'à un moment donné Séverin saura réunir, avec efficacité, pour une action commune. Puis, il y avait des délégations que nous voyons adressées par les villes, soit au saint, soit à des rois barbares. Ces délégations traitent avec quelques-uns, moitié conquérants, moitié protecteurs, pour défendre les Romains contre d'autres envahisseurs. Elles sollicitent d'autres rois des autorisations pour faire le commerce avec les provinces limitrophes. Cette autorisation dépend de l'instable bonne volonté des divers chefs qui y règnent. C'est ainsi que nous voyons les habitants romains de Passau, en Rhétie, prier Séverin d'intervenir auprès du roi des Ruges pour qu'il leur permette de commercer avec leurs voisins du Norique[1], où il faisait la loi, bien qu'il n'en fût pas officiellement le maître.

Si entravé qu'il soit, le commerce en effet, tant

1. *Eug.*, XXII, 2... *beatum virum supplices adierunt ut pergens ad Febanum, Rugorum principem, mercandi eis licentiam postularet.*

qu'il y a des hommes, ne cesse jamais complètement. Dès qu'une accalmie se produit, il saisit l'occasion. Les transports sur terre étaient difficiles, périlleux, mais non pas impossibles, puisque nous allons voir saint Séverin lui-même en opérer. Les barques continuaient à monter et descendre les cours d'eau.

Donc, il subsistait une vie municipale, quoique faible et insuffisante. Mais au delà, il n'y avait rien. Pas trace, nous ne dirons pas de fédération, mais de relations entre villes en vue d'un accord pour la défense commune.

Une seule organisation demeure intacte, sinon forte, le clergé. Le service religieux est partout en pleine activité. Partout nous voyons les évêques continuer à gouverner leurs diocèses ; des prêtres, des diacres, des sous-diacres, des portiers, des chantres, remplissent chacun leur office. Dépourvu en droit de pouvoirs publics, en Norique comme en beaucoup d'autres lieux, par la seule force des choses, le clergé est devenu une puissance. C'est vers lui qu'on se tourne instinctivement, puisque sa hiérarchie est la seule qui soit demeurée. Il a gardé l'autorité morale et l'autorité matérielle vient à lui. Les églises sont devenues pour le peuple les lieux de réunion habituels. C'est à l'église que se font les communications de toute

nature, que l'on donne avis de l'approche des Barbares, que l'on délibère sur les mesures à prendre. Le rôle des prêtres est prépondérant, et surtout celui des évêques. A Lauriacum, lors d'une attaque des Alamans, c'est l'évêque qui organise la défense. Le fait n'est pas unique dans notre récit, nous le reverrons ailleurs. Nous avons déjà rencontré ce tribun militaire, dont le peuple fit un évêque. Dans une condition si opposée à sa première profession, l'expérience qu'il avait acquise ne lui fut certainement pas inutile. Il synthétise éloquemment le rôle nouveau qui s'impose à l'épiscopat, les devoirs nouveaux que les circonstances exigent des évêques.

Tels sont les éléments sur lesquels Séverin peut compter, avec lesquels parfois il doit compter. Mais de ces deux organisations, l'une municipale, l'autre ecclésiastique, la seconde est incomparablement plus parfaite que la première. Séverin y trouva les cadres tout préparés d'un gouvernement théocratique. Dire qu'il le fonda, ce serait, à notre sens, aller beaucoup trop loin[1]. Séverin ne fonda pas de gouvernement. Mais il sut fonder une entente. Il fut le lien qui réunit des bonnes volontés éparses, il les stimula, il fut le conseil

1. Amédée Thierry s'approprie cette expression. Je crois qu'ici il dépasse la réalité.

qui dirige et souvent le bras qui exécute, il donna une ligne de conduite commune aux cités isolées.

Il fut aussi celui qui portait la parole au nom de la romanité et le seul qui maintint quelque peu la dignité de celle-ci en face d'un conquérant impudent et sans scrupules. S'il a gouverné, ce fut par un consentement universel et tacite, sans plus de titres définis qu'en d'autres temps n'en eut un Périclès pour inspirer pendant quarante années la politique d'Athènes.

Les relations de Séverin avec le clergé furent en général excellentes. Cependant, il est à remarquer que les difficultés qu'il rencontra parfois lui vinrent de ce côté et jamais de la population laïque. Sans cesse nous le voyons en communication avec les évêques et les prêtres du pays. Populaire comme il l'était, il est possible qu'il n'ait pas toujours été étranger au choix des évêques. Il y avait un prêtre de Tiburnium, ville du Norique intérieur, qui jouissait de toute la confiance de Sévérin. Il se nommait Paulin[1]. Parfois il venait, malgré la distance, faire un séjour au monastère de Favianes. Un jour qu'après une de ces visites il prenait congé de Séverin, celui-ci lui dit : « Hâte-toi, vénérable prêtre, car nous avons lieu

1. *Eug.*, XXI.

de croire que les suffrages du peuple feront bientôt de toi un évêque! » En effet, quand Paulin fut de retour à Tiburnium, les citoyens de la ville le contraignirent d'accepter l'épiscopat. Eugippius cite ce trait comme un exemple de cet esprit prophétique dont saint Séverin a donné par ailleurs des preuves indéniables. Est-il téméraire de penser plutôt que le saint avait agi en faveur d'un homme qui était et demeura toujours son fidèle disciple?

Cette élection nous montre en outre une fois de plus que, malgré des interdictions déjà portées, l'acclamation populaire faisait encore des évêques dans la deuxième moitié du ve siècle, infraction qui dans le cas présent peut s'expliquer par les circonstances.

Paulin devenu évêque se montra le digne auxiliaire de Séverin dans son œuvre de régénération par la pénitence, et de vigilance matérielle. Séverin était en correspondance avec lui et l'informait de tout ce qui pouvait intéresser son lointain diocèse. Un fait nous permet de saisir sur le vif cette fidélité de Paulin et aussi que le saint, bien que plus éloigné, était mieux informé que l'évêque[1]. Il avait appris qu'un grand mouvement se

1. *Eug.*, XXV, 1.

préparait chez les Alamans et qu'ils se disposaient à envahir non seulement le Norique des bords du Danube, mais l'intérieur de la province. Sans tarder, il écrivit à Paulin et chargea de sa lettre un laïque du diocèse de Tiburnium, Maximus, l'un de ses meilleurs agents de charité et qui se trouvait alors à Favianes. Par cette lettre, Séverin avertissait l'évêque du mouvement des Barbares et lui recommandait de prescrire un jeûne de trois jours[1]. Paulin écrivit aussitôt à tous les bourgs de son diocèse. Quelques jours après, les Alamans envahissaient le pays comme un torrent. Mais l'on remarqua que les bourgs qui avaient obéi à leur évêque n'avaient rien eu à souffrir, tandis que les autres avaient été ravagés. Et pourquoi s'en étonner? En effet les villes qui acceptaient le jeûne et la pénitence étaient celles aussi qui, docilement, se mettaient en défense. Leurs portes fermées, bien abritées derrière des murailles soigneusement réparées, gardées par des sentinelles vigilantes, elles voyaient battre à leurs pieds la marée dévastatrice, mais elles demeuraient indemnes. Les Barbares, en effet,

1. *Eug.*. XXV, 2. *Jejunio, quod litteræ viri Dei signaverant.* Ce jeûne avait donc été ordonné ou tout au moins conseillé par Séverin. On voit par là de quelle autorité morale il jouissait auprès de certains évêques.

procédaient par coups de main et pratiquaient peu la guerre de siège.

Malheur, au contraire, aux cités qui, par insouciance ou par incrédulité, restaient sourdes aux avertissements de Séverin et de ses émissaires! De ces sceptiques, de ces incrédules, de ces découragés, on en trouvait même parmi le clergé. Puis tous ces jeûnes, toutes ces prières excédaient les tièdes. Passau en fit la cruelle expérience[1]. Lors du séjour que Séverin faisait au monastère de Boitro, voisin de cette ville, au moment où on y réclamait des reliques pour la basilique, les habitants de Passau profitèrent de sa présence pour lui adresser une députation. Il s'agissait pour eux d'obtenir de Fava, roi des Ruges, et par son intercession, le droit de commercer avec le Norique. C'était au moment où les Alamans préparaient la grande invasion qui devait chasser vers le Sud les habitants des villes de Rhétie et d'une partie du Norique. Séverin, qui suivait avec attention leurs mouvements, ne gardait aucune illusion. Il leur exposa donc les périls tout proches, et ajouta : « A quoi bon demander le droit de commercer là où ne pourra même pas apparaître un marchand? » Froissés, les délégués de Passau lui ré-

1. *Eug.*, XXII.

pondirent que leurs concitoyens entendaient n'être pas méprisés et prétendaient jouir des privilèges que d'autres possédaient. Alors un prêtre se leva, et apostrophant le saint : « Va donc, dit-il en ricanant, va donc accomplir cette mission. Ton absence nous débarrassera au moins pour un temps de tous ces jeûnes et de toutes ces veilles[1] ! » Peiné de cette cruelle dérision[2], Séverin se mit à pleurer, et comme quelques-uns lui demandaient le motif de ses larmes : « Je vois, dit-il, les malheurs qui pendant mon absence vont fondre sur cette malheureuse cité. Le sanctuaire du Christ, le lieu même où nous sommes (on était dans le baptistère), regorgera de sang ! » Puis il prit congé et s'embarqua pour Favianes. Peu de jours après, le temps de la moisson arriva. Tous les hommes de la ville allèrent aux champs, ne laissant que quarante hommes à la garde de la cité. Les Barbares étaient toujours aux aguets d'occasions de cette sorte. A peine les hommes de Passau étaient-ils dispersés dans la campagne que le chef Hunumund, avec un petit nombre de pillards, faisait main basse sur la ville, massacrait ses gar-

1. *Eug.*, XIX, 3. *Quidam presbyter hæc diabolico spiritu repletus adjecit : « Perge, quæso, sancte, perge velociter, ut tuo discessu parumper a jejuniis et vigiliis quiescamus. »*

2. *Ibid. Quo dicto, vir Dei lacrimis urguebatur ingentibus quod in ridiculam vanitatem cunctis audientibus sacerdos eruperit.*

diens impuissants et, ne respectant pas même les sanctuaires, envahit le baptistère où avait eu lieu le colloque. Ils y surprirent le même prêtre qui avait tourné Séverin en dérision et avait cherché là un asile, espérant que la sainteté du lieu lui servirait de défense. Ils se jetèrent sur lui et le mirent en pièces[1].

La même fortune arriva à Joviacum, bourg distant de Favianes de plus de vingt milles[2]. Séverin y avait envoyé Moderatus, chantre de sa basilique, pour avertir les habitants qu'ils abandonnassent leur ville sans retard; s'ils méprisaient son avis, ils périraient. Mais ils n'avaient eu vent d'aucun péril. Aussi, les uns hésitaient, les autres refusaient absolument d'écouter le messager. Quand il eut appris le mauvais succès de Moderatus, Séverin dépêcha un autre messager, avec des paroles plus pressantes : « Il n'y a plus un instant à perdre, cette nuit même, vous serez attaqués. » Et il avait recommandé à son envoyé, s'il ne pouvait convaincre les autres, de persuader au moins le prêtre Maximianus, homme dont il admirait la haute spiritualité. Ce prêtre consentit d'abord à seconder le messager dans ses efforts, mais comme ils ne gagnaient rien, lui-même se laissa entraîner à

1. *Eug.*, XXII, 4-5.
2. *Eug.*, XXIV.

l'incrédulité générale. Que signifiait cette crainte, puisque décidément il n'y avait aucun danger? Et il en était si sûr qu'il voulait à toutes forces retenir l'envoyé pour le faire jouir des plaisirs de l'hospitalité. Mais celui-ci connaissait par expérience l'infaillibilité des prévisions de Séverin. Il n'accepta donc point et repartit sur-le-champ. Bien lui en prit, car la nuit même qui suivit son départ, les Hérules, dont nul autre que le saint n'avait deviné les projets, firent soudain irruption, pillèrent la ville, firent un grand nombre de captifs, et parmi ceux qui périrent fut l'infortuné Maximianus. Les Barbares le pendirent. Séverin, qui avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour détourner ce sort cruel, en ressentit une grande douleur.

La vie de cet homme dévoué, quelque sympathie qu'il rencontrât la plupart du temps dans le peuple et le clergé, n'était donc pas, il s'en faut, exempte de luttes. Il lui fallait, au contraire, être sans cesse sur la brèche.

La tyrannie des Barbares et la misère n'étaient pas les seuls fléaux dont souffrît le Norique. L'anarchie traînait après elle son cortège de maux et de désordres. Un parfait accord régnait généralement entre les citoyens et le clergé, et cet accord est comme une touche claire qui atténue la

tonalité sombre du tableau. Mais il se présentait parfois des circonstances particulièrement délicates où une partie du peuple échappait momentanément à l'action du clergé : ici encore l'ascendant du saint était d'un grand secours aux églises locales. Une étrange affaire, qui eut pour théâtre le bourg de Cucullis, nous en offre un exemple[1]. Le saint y était extrêmement aimé ; non seulement il y était toujours bien reçu, mais encore on le priait d'y venir le plus souvent possible. Cependant, la population semble y avoir été plus troublée encore qu'ailleurs. Une partie en était mal affermie dans le christianisme. On y était en outre fort malheureux. Il est à présumer que ces populations, éloignées d'un grand cours d'eau, souffraient plus encore que les riverains du Danube ou de l'Inn de la difficulté des transactions, et les incursions des Barbares n'y étaient ni moins fréquentes ni moins cruelles. Le découragement était extrême à Cucullis, et dans leur désespoir de ne pas obtenir du Dieu des chrétiens le secours qu'ils en attendaient, la foi de quelques-uns chancelait. On voyait des chrétiens retourner aux cultes mal oubliés du paganisme. Or, à un certain moment, des rumeurs sinistres se répandirent en ville. On

1. *Eug.*, XI.

parlait à voix basse de réunions occultes, où, disait-on, se perpétraient d'odieuses pratiques. Soit exemple de certains Barbares, leurs voisins, qui croyaient plaire à leurs dieux en leur offrant des victimes d'autant plus agréables qu'elles étaient plus pures; soit retour à de très vieilles superstitions païennes, de plus en plus rares dans les pays soumis à la domination romaine, mais qui à Rome même n'avaient jamais disparu complètement, ces malheureux égarés poussaient l'aberration jusqu'à sacrifier des victimes humaines. C'est du moins ce que l'on peut inférer, si toutefois les expressions à la fois très fortes et peu explicites du chroniqueur ne font allusion à une parodie sacrilège des mystères chrétiens, telle que ce que l'on a depuis appelé *messe noire*[1]. Quoi qu'il en fût, ce n'était qu'un bruit, mais de plus en plus accrédité. On ignorait d'ailleurs où se passaient ces abominations et quels citoyens s'en rendaient coupables. On ne remarquait point de vides dans les églises. Tous participaient comme par le passé aux cérémonies du culte et aux réunions pieuses. Et toujours la rumeur allait croissant. Ne sachant que faire, le clergé de Cucullis confia au saint ses angoisses. Séverin n'en savait pas plus sur ce sujet

1. *Eug.*, XI, 2. *Pars plebis in quodam loco nefandis sacrificiis inhærebat. Quo sacrilego comperto....*

que les prêtres du lieu, tant le criminel secret était bien gardé. Cependant, il devenait urgent de faire la lumière et de couper court à cet affreux désordre.

Alors eut lieu une scène curieuse. Impuissant à découvrir les coupables par les moyens ordinaires, le saint eut recours à un véritable jugement de Dieu. Ce n'était du reste ni une rareté, ni une nouveauté. Saint Augustin lui-même, dans une circonstance où il ne pouvait tirer au clair la vérité, n'avait-il pas usé de ce moyen [1] ? Séverin conseilla donc aux prêtres de prescrire un jeûne de trois jours. A plusieurs reprises, lui-même réunit le peuple dans l'église et lui adressa de chaleureuses exhortations. Puis il fit distribuer par le clergé des cierges dans toutes les maisons et ordonna que le dernier jour de jeûne chacun apportât son cierge à l'église. A l'heure de la messe, il invita les prêtres et les diacres à prier avec lui de toute leur ferveur pour que Dieu daignât leur révéler les coupables. A mesure que les fidèles entraient dans l'église, on prenait les cierges de leurs mains et on les déposait le long des murs. Quand l'heure fut venue, on entonna un psaume, et aussitôt on vit l'édifice s'illuminer; la plupart

1. *Aug.* ep. LXXVIII.

des cierges s'étaient d'eux-mêmes allumés, mais quelques-uns demeuraient éteints. On interroge ceux à qui ils appartiennent. Atterrés, ils avouent leur crime. Et ici éclate dans toute sa splendeur l'inassouvible bonté du saint! Bien loin de les abandonner à la colère de la foule, il les prend sous sa protection, s'adresse à leur cœur avec toute l'effusion dont il était capable. Ils pleurent, ils s'accusent eux-mêmes, et ce ne fut pas un repentir d'un moment, mais une durable conversion, car depuis, Cucullis ne posséda pas de meilleurs chrétiens que ces brebis perdues et retrouvées[1].

Ce triomphe de la foi et de l'amour resserra encore les liens qui unissaient Séverin aux habitants de Cucullis. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on y avait recours à lui dans les circonstances les plus diverses. Ces circonstances, hélas, n'avaient entre elles qu'une ressemblance. Elles étaient toutes également malheureuses. Cucullis n'était pas une exception; partout on appelait Séverin. Il était le suprême et on peut dire l'unique espoir des cités. Quelque danger qui menaçât les villes, quelque fléau qui éprouvât les campagnes, aussitôt les regards se tournaient vers lui, on le sup-

1. *Eug.*, XI, 5. *Quis credat amplius eos quos sacrilegus error involverat postea claruisse bonis operibus, quam eos quorum cerei fuerant accensi divinitus.*

pliait de venir. Il semblait que sa présence suffît à conjurer le péril, et sa parole était considérée comme un oracle[1].

Un été donc, longtemps après l'affaire que nous venons de raconter, un fléau d'un nouveau genre s'abattit sur l'infortunée Cucullis[2]. C'était un vol de sauterelles qui ravageait les champs et ne laissait aucun espoir de récolter une moisson péniblement préparée. Séverin seul, pensa-t-on, pouvait trouver un remède. Une délégation, composée de prêtres et de laïques, fut donc députée vers lui et lui tint ce langage : « Tes prières seules peuvent nous débarrasser de cette calamité. Nous avons éprouvé jadis, lors du miracle des cierges, combien elles ont de puissance sur le cœur de Dieu. » Il les écouta en silence, et quand ils eurent fini : « N'avez-vous pas lu ce que Dieu lui-même prescrivit à un peuple pécheur par la bouche de son prophète : « Convertissez-vous à moi de tout votre « cœur, avec jeûne et avec larmes[3] » ; et un peu plus loin : « Sanctifiez le jeûne, convoquez l'assem-

1. *Eug.*, XI, 1. *Tam celeberrima sancti Severini flagrabat opinio ut certatim eum ad se castella singula pro suis munitionibus invitarent, credentes quod ejus præsentia nihil eis eveniret adversi. Quod non sine nutu divini muneris agebatur, ut omnes ejus monitis quasi cælestibus terrerentur oraculis exemploque illius bonis operibus armarentur.*

2. *Eug.*, XII.

3. Joël., II, 12.

« blée, réunissez le peuple[1] », et tout ce qui suit. Couronnez donc par des œuvres les doctrines que vous prêchez; ainsi vous sortirez de la crise dont vous souffrez; que personne ne sorte pour aller aux champs, de peur qu'une prévoyance toute humaine n'excite encore davantage la colère divine! » Les députés s'en retournèrent vers leurs frères, et, ainsi que l'avait recommandé le saint, on n'entendit plus que le chant des psaumes, on ne voyait plus dans la ville que riches faisant l'aumône, et ceux qui n'avaient rien à donner offraient leurs larmes et leurs prières.

Or, il y avait un pauvre homme qui ne possédait pour tout bien qu'un petit champ enclavé parmi ceux de ses voisins plus riches. Tandis que tout le monde priait, sa pensée ne pouvait se détourner de sa pauvre récolte qui allait être détruite, dévorée par les sauterelles. Un jour enfin, n'y tenant plus, il sortit de l'église et passa tout le jour à détruire tant qu'il put les voraces bestioles. Enfin il revint à l'église pour l'office du soir. Le lendemain matin, il récidiva et retourna à son champ. O douleur! Tandis que les blés de tous ses voisins, plus confiants en la miséricorde divine, se dressaient intacts et superbes, tout le sien avait été

1. Joël., II, 15.

rasé par les sauterelles ! Il crie, il pleure, et revient en hâte à la ville. On l'entoure, on s'informe, et tous les habitants sortent de la ville pour constater la merveille. Et l'homme de Dieu, qui les accompagnait, saisissant, comme toujours, l'occasion de les instruire, leur disait comme les hommes doivent obéir à Dieu, à qui obéissent même les plus humbles créatures. Mais le pauvre homme s'écriait : « Et comment pourrais-je désormais obéir à Dieu, si je suis réduit à mourir de faim ? » Alors l'homme de Dieu, plein de compassion, et tirant de l'événement un nouvel enseignement : « Cet homme, par son châtiment, vous a procuré une grande leçon d'humilité et d'obéissance. Il est juste qu'en revanche votre libéralité lui procure de quoi vivre cette année. » Ainsi fut fait, et chacun admirait combien il en coûte d'être incrédule, que de bienfaits la Providence divine dispense à ses adorateurs.

*
* *

L'une des causes de l'impuissance des cités était la dispersion de leurs efforts. Séverin, et ce fut un des résultats les plus importants de son action, créa entre elles un lien d'assistance mutuelle, et organisa à Favianes un véritable ministère de la charité.

Rien n'était plus opportun. On a pu voir com-

bien incertaines et inégales étaient les ressources de la province. Les champs étaient cultivés, sans doute, tant bien que mal. Mais, entre le fléau des Barbares et celui des sauterelles, la récolte n'était guère assurée ; les navires ou les chariots transportaient les marchandises d'un point à un autre, mais irrégulièrement ; le commerce dépendait d'un caprice tyrannique. Il en résultait des alternatives de misère et de relative suffisance. Quoi qu'il arrivât, les riches comme toujours se tiraient à peu près d'affaire, mais la masse de la population, profondément atteinte dans ses biens, vivait péniblement. Beaucoup étaient réduits à mendier, et si une calamité fondait sur une ville, toute la ville mourait de faim.

Il était donc urgent, si l'on voulait agir avec quelque efficacité, d'établir une sorte d'organe régulateur en centralisant une partie des ressources, pour les répartir ensuite selon les besoins. Séverin l'avait essayé précédemment pour une seule cité, et l'on a vu qu'il avait réussi à soutenir les habitants jusqu'au moment où le dégel rendit la libre circulation aux navires. Il prétendit appliquer la même méthode à toute la province et conçut un vaste plan d'ensemble. Nous ne le connaissons malheureusement que d'une manière très incomplète.

Tous les citoyens furent invités à verser un dixième de leurs revenus entre ses mains. Ceux qui avaient de l'argent payaient en argent, ceux qui cultivaient la terre pouvaient s'acquitter en blé ou en huile ; on donnait aussi des vêtements. Enfin chacun devait contribuer suivant ses facultés et ses ressources particulières. Tout cela venait se concentrer au monastère de Favianes, d'où on le renvoyait dans toutes les directions, suivant les besoins et les demandes. Les prêtres furent ordinairement chargés de veiller en chaque endroit à l'exacte rentrée de cet impôt, volontaire il est vrai, mais que la haute autorité du saint faisait considérer comme moralement obligatoire. Nous devons remarquer ici, une fois de plus, que, dans l'œuvre de saint Séverin en Norique, rien ne décèle l'établissement d'une autorité matérielle. Tout est libre, consenti ou spontané de la part de ceux qui acceptent et, mieux encore, sollicitent sa direction.

C'est aussi qu'il prêchait d'exemple. Lui qui se contentait de prendre de la nourriture une fois par jour, et en temps de jeûne plus rarement encore, et qui semblait ne point souffrir de cette abstinence, ne pouvait supporter que les autres eussent faim ; lui qui allait pieds nus par les froids les plus rigoureux frémissait de la nudité d'autrui. Tout ce qu'il avait, il le donnait, et il se dépouillait à ce

point que nul ne pouvait voir ce spectacle sans en être touché. Ceux mêmes qui avaient à peine de quoi se soutenir sacrifiaient, avec une grande dévotion, la dixième partie, non de leur superflu, mais de leur nécessaire[1].

Séverin ne se contentait pas de prêcher d'exemple. La levée des dîmes était une de ses constantes préoccupations. Sans cesse il stimulait le zèle des fidèles. Quand il parlait, écrit son biographe, les auditeurs croyaient entendre un ange descendu du ciel pour leur rappeler les préceptes de la charité. Quand il ne parlait pas, il écrivait, tantôt aux prêtres, tantôt à toute la communauté des fidèles[2].

Cette insistance n'était pas inutile. Certes, la bonne volonté était grande, et c'est un beau spectacle que nous a laissé cette province, persévérant, trente années durant, dans sa charitable docilité aux appels de son apôtre. Mais les temps étaient durs, mais les difficultés de toutes sortes presque insurmontables. Aussi le relâchement, la négligence, l'abattement se glissaient parfois jusque chez les mieux intentionnés. Des porteurs arri-

1. *Eug.* XVII, 2. *Cujus largitionem tam piam in pauperes plurimi contemplantes, quamvis ex duro barbarorum imperio famis angustias sustinerent, devotissime frugum suarum decimas pauperibus impenderent.*

2. *Eug.*, XVII, 4. *Pro decimis autem ut diximus dandis.... Norici quoque populos missis exhortabatur epistolis.*

vèrent un jour à Favianes[1], chargés de paquets de vêtements. Comme ils venaient de l'intérieur, Séverin leur demanda si, à leur connaissance, ceux de Tiburnia ne se disposaient pas à envoyer leur contribution. Depuis quelque temps déjà, elle aurait dû être arrivée. Il lui fut répondu qu'ils avaient un peu tardé, mais ne se feraient pas longtemps attendre. Bientôt ils allaient se mettre en route. « Ils ne viendront pas, dit le saint, et tout ce qu'ils ont rassemblé, ils l'offriront aux Barbares », et comme toujours, Séverin était bien renseigné. Les Goths, en effet, peu de temps après, attaquèrent Tiburnia, et, malgré la courageuse résistance de ses défenseurs, s'emparèrent de leur ville. Ils imposèrent à la malheureuse cité leur onéreuse alliance, en gage de laquelle ils se firent offrir tous les présents qu'ils purent, entre autres la grande quantité d'habits que l'on avait négligé d'envoyer au saint en temps utile.

Séverin avait au plus haut point l'art de tirer parti des circonstances pour entraîner les peuples à ses fins. Une année, les habitants de Lauriacum[2] avaient eu une détestable récolte ; aussi, quand vint le printemps, la misère était grande parmi eux. Cependant le saint ne les pressait pas moins

1. *Eug.*, XVII, 4.
2. *Eug.*, XVIII.

de donner, comme ils l'auraient dû faire déjà, le dixième de leur récolte pour la réserve commune. Mais ils différaient toujours. « Sans doute, protestaient-ils, ils ne demandaient qu'à s'acquitter comme les autres. Mais, en vérité, l'année était trop dure. Que le saint homme patientât : déjà les blés jaunissaient, la récolte s'annonçait bonne. Alors ils paieraient d'un seul coup intérêt et capital. » Or, voici que cette moisson, que l'on espérait si belle, fut tout à coup menacée : une rouille subite l'envahit. Nul doute, c'était le châtiment céleste. Pourquoi avaient-ils méprisé les objurgations du saint? En l'offensant, c'est Dieu même qu'ils avaient offensé. Maintenant lui seul pouvait obtenir de Dieu le pardon de leur faute. Ils lui envoyèrent quelques-uns des leurs. Ceux-ci se jetèrent à ses pieds et convinrent de leur tort. Mais lui les consola en disant : « Si vous aviez offert aux pauvres les dîmes que vous leur deviez, non seulement vous vous seriez assuré l'éternelle récompense, mais dès maintenant vous auriez toutes choses en abondance. Mais puisque vous vous punissez de votre faute par un aveu volontaire, je vous le déclare, Dieu vous prendra en pitié et vous n'aurez point à souffrir de cette rouille. Souvenez-vous à l'avenir de ne pas chanceler dans votre foi. » Et, comme il l'avait dit,

la rouille disparut, car une pluie violente vint à tomber, qui la fit évanouir.

*
* *

Séverin suscitait la plus touchante et parfois la plus héroïque émulation. Témoin Maximus, cet hôte de Favianes que nous avons déjà vu, lors d'un envahissement du Norique intérieur, partir du monastère chargé de lettres pour l'évêque Paulin. On était en plein hiver et à l'instant le plus douloureux pour le Norique qu'offre la période de trente années où Séverin y régna par son influence. Je veux dire la grande invasion des Alamans dont nous parlerons plus loin, et qui avait contraint tous les habitants du Norique riverain supérieur à fuir vers le Sud[1]. La contrée qui sépare Cucullis du Danube est toute hérissée de montagnes. En hiver, pendant la période des grandes neiges, les voies de communication sont interrompues. Les routes disparaissent sous un manteau glacé. Mais il n'est pas d'obstacle pour la charité. Maximus connaissait la détresse des riverains du grand fleuve. A la misère habituelle que ramenait périodiquement la saison, s'ajoutait le malheureux sort d'une multitude de captifs.

1. *Eug.*, XXVIII. *Post excidium oppidorum in superiore parte Danuvii*... XXIX... *Per idem tempus*....

Bravant tous les dangers, il résolut de leur porter secours dans la mesure de ses forces. Pour cela, il tira de Cucullis et des villes voisines la plus grande quantité de vêtements qu'il put, et avec la témérité que seule peut inspirer la foi, il se mit en route avec quelques compagnons de bonne volonté. Chacun des voyageurs portait sur ses épaules une lourde charge. A travers mille obstacles, ils parvinrent enfin au sommet des Alpes. La neige tombait à flots pressés. La nuit vint. Incapables d'avancer davantage, les voyageurs se mirent à l'abri sous un grand chêne. Les heures passèrent et quand l'aube apparut, ils s'aperçurent que la neige, retenue au-dessus de leurs têtes par les branches de l'arbre, formait autour d'eux une haute muraille. Ils étaient enserrés comme dans une fosse et se voyaient irrémédiablement perdus. Le désespoir les prit, puis vint l'engourdissement, précurseur de la mort. Maximus, aussi bien que ses compagnons, était plongé dans une torpeur meurtrière, quand tout à coup il crut voir une forme humaine se dresser devant lui. Il reconnut l'image de Séverin, et entendit une voix qui lui disait : « Ne craignez rien, continuez ce que vous avez entrepris. » Se relevant aussitôt, il réveille ses compagnons, leur fait part de ce qu'il vient de voir et d'entendre. A ce

récit, leur courage se ranime. Ils se lèvent, chargent leur fardeaux sur leurs épaules, et soutenus par leur foi plus que par la force de leurs membres, ils tentent de se frayer un chemin à travers la neige. A ce moment une forme monstrueuse se dessine à leurs yeux. C'est un ours gigantesque qui se dirige vers eux. Il descend dans leur prison, puis, au bout de quelques instants, il se remet en marche. Sous la masse de son corps la neige cède, il fait une trouée. Les voyageurs passent et emboîtent le pas derrière lui. Il poursuit, ils le suivent, et pendant l'espace de deux cents milles, ce guide improvisé leur fraie la route et leur montre la direction; enfin, ils aperçoivent des habitations; c'était le monastère! Alors l'animal, ayant accompli sa tâche providentielle, les quitte et disparaît dans le désert immense. Ils frappent. On leur ouvre, et à leur vue, le saint s'écrie : « Béni soit le nom du Seigneur! Qu'ils entrent ceux à qui un ours a montré la route qu'ils devaient suivre[1]! » Stupéfaits, les voyageurs reconnurent que, sans que personne

1. *Eug.* XXIX, 4. « *Sit nomen Domini benedictum! Ingrediantur quibus viam qua venirent ursus aperuit.* » On se souvient qu'il y avait à Favianes un moine du nom d'Urso ou Ursus, robuste barbare converti. Cet Urso ne fut-il pas l'*ours* de la légende? Simple hypothèse. Ces moines de Séverin étaient sans cesse par monts et par vaux.

lui eût conté la merveille, l'homme de Dieu savait par quel secours miraculeux ils étaient parvenus jusqu'à lui. Pour nous, nous ne saurions être surpris. Comment la légende ne se serait-elle pas emparée de si sublimes dévouements? Et qu'est-elle autre chose, sinon l'expression de la justice populaire?

Et d'ailleurs on peut observer qu'ici elle ne fausse nullement l'histoire. Elle orne les événements de circonstances merveilleuses, mais elle n'invente ces événements ni ne les dénature.

Cet épisode charitable n'est pas le seul qui l'ait inspirée. Vers le même temps, il y avait à Lauriacum une immense affluence de peuples, chassés du Nord par les Alamans. Le saint s'y rendit. Admirable constance de la foi! Quel que fût leur dénuement, le saint ne cessait de prêcher à ces hommes la fidélité à leurs engagements charitables. Si peu qu'ils eussent, ils devaient le partager avec ceux qui n'avaient rien[1]. Il ne manquait donc pas entièrement de ressources pour ses distributions, mais elles étaient bien insuffisantes. Un jour il convoqua les pauvres de la ville à venir recevoir dans la basilique une ration

1. *Eug.*, XXVIII, 1. *Assiduis hortatibus præstruebat ne in sua virtute confiderent sed orationibus et jejuniis et elemosynis insistentes armis potius spiritualibus munirentur.*

d'huile[1] Cette denrée était particulièrement rare, car le pays n'en produisait pas, et les dangers de la route interdisaient aux marchands d'en importer. Aussi l'affluence fut considérable. Suivant son usage, qui était d'ailleurs celui de l'Église en pareilles occasions, Séverin commença par prononcer quelques prières, puis il adressa une allocution à son auditoire. Quand il eut achevé, fidèle imitateur de son Maître, qui n'était pas venu au monde pour être servi, mais pour servir[2], il se mit en devoir de verser lui-même l'huile dans les vases que des auxiliaires distribuaient ensuite. Et tandis qu'il versait l'huile, il s'apercevait que celle-ci ne diminuait pas. Il se réjouissait dans le fond de son cœur, mais il se gardait bien d'en rien dire, car sa gauche ignorait ce que faisait sa droite[3]. Cependant le miracle ne pouvait échapper longtemps aux assistants : et en effet, ceux qui se tenaient auprès du saint s'aperçurent bien de ce qui se passait, mais à son exemple, ils gardaient le silence. Or, voici que l'un d'eux, nommé Pientissimus, ne pouvant contenir davantage son émerveillement, s'écria : « Oh! maître ! cette huile est inépuisable et coule comme

1. *Eug.*, XXVIII, 1-5.
2. *Marc.*, X, 45.
3. *Math.*, VI, 3.

d'une source! » Et au même instant le miracle cessa. Alors le saint homme s'écria tristement : « Oh! mon frère, qu'as-tu fait? Voici que par ton indiscrétion tu as enlevé leur bien à beaucoup. Puisse Notre-Seigneur Jésus-Christ te pardonner!» Est-il possible d'exprimer avec plus de grâce cette double vérité que la charité fait des miracles, car elle crée des ressources où l'indifférence est impuissante à en trouver aucune, et aussi qu'elle cesse de plaire à Dieu dès qu'elle cherche à se montrer[1]?

*
* *

Nous aurions à parler encore d'une forme de la charité qui ne cessa d'occuper Séverin, nous voulons dire le rachat des captifs. Mais comme cette

1. Des miracles de ce genre sont fréquents dans les vies de saints. D'après le diacre Johannès (xe siècle), *Translatio S. Sev.*, il se serait renouvelé au xe siècle. Un jour que l'abbé du monastère de Saint-Séverin, à Naples, et ses frères chantaient l'office, la lampe qui les éclairait tomba sur le pavé et se brisa. Ils furent plongés dans l'obscurité. L'abbé ne put s'empêcher de rire et s'écria avec une familiarité toute méridionale : « Où est ton pouvoir, bienheureux Séverin? » et il continua par ces vers :

Talia, sancte, tibi famulanti commoda præstas,
Hoc lumen præbes, cui munia sancta facessunt?

Et enfin : « Jadis tu as fait, tel Élisée, verser sans relâche un vase semblable à celui-ci, une autre fois, pour illuminer l'esprit des incrédules, tu as allumé des cierges

question est intimement jointe à celle des relations entre saint Séverin et les Barbares, nous préférons la réserver pour le chapitre suivant, où les épisodes qui s'y rattachent trouveront naturellement leur place.

Il nous reste donc seulement à nous demander quels résultats obtint saint Séverin par le moyen de cette charité réglée. En fait de charité, il faut toujours considérer ceux qui la font et ceux qui la reçoivent. On a même prétendu que la charité n'est utile qu'à ceux qui la font, et que, en thèse générale, elle est plutôt nuisible à ceux qui en profitent. C'est là une opinion paradoxale. Il suffirait pour la réfuter d'interroger les veuves, les orphelins, les vieillards, les malades et les infirmes pauvres.

En ce qui concerne saint Séverin, les résultats, nous pouvons l'affirmer, furent également avantageux aux uns et aux autres. Les faits que nous avons cités et ceux que nous citerons encore ne nous contrediront pas. Sans doute, la misère ne

éteints, et voici que nous, tes serviteurs, tu nous laisses sans lumière! » Après avoir prononcé ces paroles un peu libres, il donna l'ordre de ramasser les fragments du vase. Or, non seulement la lampe fut trouvée intacte, mais remplie d'huile jusqu'au bord. Convaincus par ce miracle de la puissance du saint, les moines rendirent grâce et décidèrent d'employer cette huile au soulagement des malades.

fut pas supprimée. Elle ne l'est jamais, et là moins qu'ailleurs elle pouvait l'être, puisque des causes exceptionnelles la renouvelaient sans cesse. Mais assurément, Séverin atténua le mal en soulageant une foule de souffrances soit individuelles, soit, qui mieux est, collectives. Eugippius en témoigne, et les faits variés qu'il rapporte confirment qu'il ne s'agit pas ici d'un argument de panégyrique. Il n'est pas de ville, de bourg ou de village qui n'aient reçu des secours par son intermédiaire, et en tous ces lieux presque pas de pauvre qui n'ait reçu sa part des largesses communes[1]. Mais, nous l'avons dit et répété, l'amélioration morale avait aux yeux du saint plus de prix encore que l'amélioration matérielle, et, selon son plan, la seconde ne devait être que la compagne et la servante de la première. Eh bien! le sacrifice de la dîme, si lourd en des temps calamiteux, nous savons qu'il fut consenti par toute une population, nous savons qu'il devint une coutume à laquelle à peine quelque résistance momentanée, plus exactement quelque hésitation, osait çà et là s'opposer, résistance ou hésitation rendues en une

1. *Eug.*, XVII, 1. *Talibus igitur beatus Severinus per Christi gratiam muneribus opulentus captivorum etiam egenorumque tantam curam ingenita sibi pietate susceperat, ut pæne omnes per universa oppida vel castella pauperes ipsius industria pascerentur.*

large mesure excusables par la dureté des temps.

Nous savons aussi que le sacrifice fut accepté non seulement par raison pratique et pour faire face à de pressantes nécessités, mais par amour de Dieu et du prochain. Nous savons enfin que parmi tant d'obscures et régulières bonnes volontés, d'admirables vocations se révélèrent, que le zèle du clergé fut ranimé par l'exemple et les exhortations de Séverin, qu'il y eut parmi les laïques des modèles de persévérance et, à l'occasion, d'héroïsme. Ce sont là des fruits de charité, non pas rares dans l'histoire du christianisme, mais toujours et partout également précieux. Nous pouvons affirmer qu'après avoir semé dans la lutte et dans la douleur, Séverin eut la joie de récolter. N'eût-il obtenu que ce résultat, sa mission n'aurait pas été vaine. Il a en outre appris au monde, une fois de plus, qu'il n'est société si démoralisée et si corrompue qu'un zèle vraiment apostolique ne soit capable de réveiller et de purifier, et c'est une leçon dont la portée dépasse les limites étroites des lieux et des temps.

CHAPITRE VI

Saint Séverin et les Barbares. — La société barbare. — Rois et peuples. — Méthode de saint Séverin avec les uns et les autres. — Confiance qu'il inspire. — Odoacre. — Saint Séverin et les Ruges. — Le roi Flaccithée. — Les Goths. — Féléthée, successeur de Flaccithée, et sa femme Giso. — Haine de Giso à l'égard des Romains et de Séverin. — Son fils Frédéric. — Les Alamans et leur roi Gibuld. — Ruse de Gibuld déjouée par Séverin. — Traité d'alliance avec le roi. — Mission du diacre Amantius en Rhétie. — Captifs mis en liberté. — Les Alamans préparent une invasion du Norique.

Fondation de monastères, prédication, voyages incessants, intervention dans les affaires locales, surveillance des mouvements des Barbares, correspondance avec le clergé et avec les fidèles, organisation et direction économique de la province, soin des pauvres, enfin vie intérieure et religieuse très intense, tant d'occupations auraient suffi, et au delà, à remplir l'existence d'un homme actif. Ce n'était pourtant qu'une partie de la tâche que sa vocation avait imposée à saint Séverin. Il en restait une seconde, qui n'était pas la

moins difficile, ni la moins périlleuse : les relations avec les Barbares.

La méthode dont usait Séverin à leur égard n'était pas en somme absolument différente de celle dont il se servait vis-à-vis des Romains. C'était un mélange de généreuse bonté et d'autorité, celle-ci plus accentuée, bien entendu, avec les premiers qu'avec les seconds. L'aventure des brigands scamares nous a déjà montré un exemple de sa manière d'agir.

Mais l'autorité n'était pas tout. Il fallait une pénétrante finesse pour ne point se laisser tromper par des apparences hypocrites, car l'astuce des Barbares, qui alternait avec la brutalité et lui préparait les voies, laissait rarement entrevoir leurs desseins, distinguer le fond de leurs pensées et leurs sentiments véritables. Mais Séverin les connaissait et n'était jamais leur dupe.

Parmi ces Barbares, plus d'une distinction était à faire. Il y avait les demi-alliés, demi-protecteurs, c'est-à-dire les Ruges, qui, comme nous l'avons dit, habitaient la rive gauche du Danube, non sans empiéter souvent sur la rive droite, et les ennemis déclarés, Alamans de Rhétie, Thuringes au nord des Ruges sur la même rive du fleuve, Hérules au sud, Goths en Pannonie. Naturellement la conduite de Séverin différait suivant

qu'il avait affaire aux uns ou aux autres. Ce fut avec les Ruges surtout qu'il entretint d'incessantes relations, puis d'assez fréquentes avec les Alamans, mais non pas de même sorte. Des premiers, il tirait tout ce qu'il pouvait dans l'intérêt du Norique; quant aux seconds, il faisait son possible pour les contenir.

On doit encore distinguer entre les rois et les chefs barbares et la masse ignorante et naïve de leurs tribus. Les premiers, et en particulier le roi des Ruges, admiraient la piété d'un homme dont les vertus viriles et dont l'austérité formaient un frappant contraste avec la mollesse d'une civilisation qu'ils méprisaient pour ses vices. Ils recherchaient ses conseils, redoutaient sa clairvoyance, craignaient la puissance mystérieuse du prophète et du thaumaturge. Quant aux gens du peuple, ils vénéraient et aimaient tout simplement le saint homme. Comme le dit Ozanam, « comment eussent-ils considéré comme un ennemi celui qui bénissait leurs enfants, guérissait leurs malades, se faisait livrer ceux d'entre eux qu'on amenait prisonniers, leur servait à manger et à boire et les renvoyait libres[1]? » Aussi venait-on de toutes parts pour le voir, le consulter comme un oracle.

1. Ozanam. *Études germaniques*, t. II, p. 41.

On lui amenait des malades. On visitait sa cellule comme un lieu de pèlerinage. Et il n'était pas rare que l'on vît cette merveille : un Barbare, les mains encore teintes du sang des Romains, cédant à l'universelle curiosité, approchait le saint, l'écoutait, se laissait toucher et, la grâce aidant, abandonnait l'arianisme, et revêtait le froc sous lequel de persécuteur il allait devenir le zélé défenseur de ses anciennes victimes. N'avons-nous pas rencontré sur notre chemin un Ursus, un Bonosus qui, par sa patience à accepter un mal plus insupportable pour un Barbare que pour tout autre, fit pendant quarante ans l'édification de ses frères ? Et parmi ceux qui, sans rester au monastère, emportaient gravée dans leur cœur l'image impérissable du saint, que d'exemples de foi candide, de touchante ferveur ! Nous en avons cité quelques-uns, nous pourrions en ajouter plusieurs autres, raconter par exemple l'histoire de ce Téio, qui, venu de fort loin pour chercher la guérison, l'obtint en effet, grâce à la sincérité de ses larmes et à l'ardeur de ses prières[1]. Car non seulement des Ruges, mais des Barbares de toute origine affluaient au monastère de Favianes.

Ce fut le cas d'un homme, alors totalement

1. *Eug.*, XXXIV.

inconnu, et qui, parti de rien, devait devenir tout-puissant, et particulièrement exercer une influence décisive sur les destinées des Romains établis dans le Norique et des moines de Séverin eux-mêmes.

Une troupe de jeunes gens passait par Favianes sous la conduite d'un jeune Barbare de la tribu des Scyres[1]. Il était fils d'Edron, qui avait été roi de cette tribu et l'un des ministres d'Attila. Ses compagnons et lui-même se rendaient en Italie pour prendre du service dans la garde des empereurs. Ces jeunes gens voulurent saluer en passant l'homme de Dieu et lui demander sa bénédiction. Leur chef, l'air farouche, vêtu de peaux de bêtes, était d'une si grande taille que pour franchir la porte, il dut courber la tête. Alors Séverin, jetant sur lui un regard perçant, le considéra quelques instants, et dit : « Va, mon fils, tu es maintenant couvert de peaux de bêtes, mais bientôt tu pourras faire à tes amis de grandes largesses ! » Ce jeune homme était Odoacre, futur destructeur de l'Empire romain et roi d'Italie. Parvenu au faîte des grandeurs et de la puissance, il n'oublia jamais la bénédiction du saint et ses paroles qui semblèrent prophétiques[2].

1. *Eug.*, VII.
2. Tous les historiens qui racontent la chute de l'em-

Pendant les premières années de l'apostolat dc Séverin, les Ruges avaient pour roi un certain Flaccithée. Il était d'un caractère assez timide et pacifique pour un Barbare. Quand la rumeur publique lui eût appris les mérites de Séverin et ses dons extraordinaires, quoique arien, il voulut le connaître. Bientôt il fut sous le charme. Il ne prenait plus une résolution grave sans le consulter, et si sages étaient les avis du saint, si invariablement vérifiées ses prédictions, qu'il

pire romain, relatent ce célèbre épisode. Il est singulier qu'aucun n'ait fait cette remarque qu'Odoacre n'était certainement pas un inconnu pour Séverin, au moins de réputation. Odoacre, en effet, après la défaite de sa tribu et la mort de son père, survenue en 465, s'était mis à la tête d'une bande de ses compatriotes et, pendant quelques années, avait exercé le brigandage dans ces régions. Il était quelque chose en somme comme un chef de Scamares. Comment sa personnalité, déjà si marquée, eût-elle échappé à Séverin à qui rien n'échappait? Il avait donc pu apprécier les dons naturels de cet irrégulier, et quand il le vit, las de cette existence brutale, aller en Italie chercher un genre de vie plus stable et plus normal, il put sans difficulté pressentir qu'il irait loin. En outre, on dénature souvent, pour en forcer le sens, les paroles de Séverin. Eugippius lui fait dire simplement : « *Vade ad Italiam, vade, vilissimis nunc pellibus coopertus, sed multis cito plurima largiturus.* » Après l'événement, il fut aisé de tourner ces paroles en prophétie comme Odoacre semble l'avoir fait lui-même, mais elles n'ont pas la précision qu'on leur a prêtée. Il lui promet une carrière brillante, mais sans faire aucune allusion au rang suprême. *Eug.*, VII.

écoutait ses paroles comme si, nous dit-on, un oracle divin eût parlé par sa bouche[1].

Séverin profitait de cette confiance pour multiplier les conseils de paix et de modération. Grâce à ces cordiales relations, la condition des Romains ne fut pas trop aggravée par les Ruges au cours du règne de Flaccithée. Même ils consentirent à leur servir de défenseurs, et c'est ainsi que des Barbares tenaient garnison à Favianes et en d'autres lieux, d'accord avec les Romains. Nous avons déjà dit les inconvénients et l'inefficacité de leur présence. Mais il fallait savoir se contenter de peu.

Les Ruges avaient d'ailleurs un motif sérieux d'éviter des hostilités trop directes avec leurs voisins du Norique, si faibles fussent-ils. C'est qu'ils en avaient d'autres en Pannonie, beaucoup plus nombreux qu'eux-mêmes, braves, brutaux, arrogants et pleins d'orgueil, comme il convenait à des Barbares qui tant de fois avaient tenu dans leurs mains le sort du peuple romain. Aussi professaient-ils pour le petit peuple des Ruges un profond mépris, et ils le lui faisaient bien voir, car ils le traitaient à peu près comme les Ruges eux-mêmes traitaient les Romains. C'est pourquoi

1. *Eug.*, V. 1.

les débuts du règne de Flaccithée avaient été fort troublés : littéralement, le malheureux vivait dans la terreur des Goths[1]. A la fin, las de ces transes et de ces alertes continuelles, il prit une résolution désespérée, à savoir d'abandonner la place aux Goths et de passer lui-même en Italie avec tout son peuple. Mais comment entreprendre une si grave expédition sans l'autorisation de ses puissants voisins? Un prompt châtiment n'eût pas manqué de suivre de près cette audace. L'Italie n'était-elle pas le but vers lequel, plus ou moins ouvertement, ils tendaient tous? Or, cette autorisation, les Goths la lui refusèrent. La suite devait découvrir les motifs de ce refus. C'est que les Goths n'étaient pas désintéressés dans la question et formaient pour eux-mêmes des projets semblables. Mais Flaccithée ignorait cette circonstance. Aussi fut-il saisi d'une frayeur mortelle lorsqu'il reçut la hautaine interdiction. Il se jeta dans une barque, traversa le fleuve, et vint raconter au moine l'affront gros de menaces qui venait de lui être infligé. « Il n'y a pas de doute, s'écriait-il dans son trouble, ils finiront par me tuer[2]? » Quand il eut fini de parler, le saint lui

1. *Eug.*, V. 1.
2. *Eug.*, V, 1-2. *Ad quem, dum vehementius turbaretur, adveniens deflebat se a Gothorum principibus ad Italiam postu-.*

répondit avec son calme ordinaire : « Si tu partageais ma foi catholique, j'aimerais bien mieux t'entretenir de ton salut éternel. Mais puisque tu m'interroges seulement sur ton salut temporel, le seul qui nous soit commun, écoute attentivement ma réponse : Tu ne seras ni troublé par la haine des Goths, ni écrasé par leur multitude, car bientôt tu seras débarrassé d'eux, et quand ils seront partis, ton règne jouira de toute la prospérité que tu peux souhaiter. Mais à une condition : c'est que tu n'oublies pas les conseils que j'ose te donner, si petit que je sois. Ne te lasses pas de conserver la paix, même avec les plus humbles; ne te fie jamais à tes propres forces. « Maudit soit, dit l'Écriture, maudit soit l'homme « qui se confie à l'homme, qui de la chair fait son « bras, et dont le cœur se retire de l'Éternel[1]. » Apprends donc à te méfier des embûches, mais non pas à en dresser toi-même. Agis ainsi et tu mourras paisiblement dans ton lit. » Tout rassuré par ces paroles, Flaccithée rentra chez lui.

Une nouvelle désagréable l'y attendait[2]. Des bandes de Scamares, qui opéraient alors dans le

lasse transitum, a quibus se non dubitabat, quia hoc ei denegatum fuerat, occidendum.

1. *Jérém.*, 17, 5.
2. *Eug.*, V, 3.

Norique, avaient enlevé des Ruges habitant cette province et les emmenaient en captivité. Le coup était d'une audace surprenante et qui ne semblait pas naturelle. Flaccithée perplexe ne savait qu'en penser, ni quel parti prendre. Cette indécision prouve combien redoutables étaient ces « grandes compagnies », formées d'un ramassis d'aventuriers de toutes races. Peut-être aussi soupçonnait-il quelque provocation sournoise à envahir le territoire de ses voisins, d'où les Goths eussent pris prétexte contre lui. Flaccithée, qui tout à l'heure encore admirait la perspicacité du serviteur de Dieu, ne trouva rien de mieux que de le consulter de nouveau. Il envoya donc vers lui un de ses serviteurs, et voici la réponse qu'il rapporta : « Si tu entreprends de poursuivre les brigands, tu es un homme perdu. Garde-toi bien de traverser le fleuve. Trois embuscades sont dressées contre toi en trois lieux différents. Tu ne saurais y échapper. Tout ce que je te dis là te sera bientôt confirmé par un sûr messager qui te mettra au courant de tout. » Comme Flaccithée achevait d'entendre cette réponse, on lui annonça en effet que deux hommes demandaient à lui parler. On les introduit, c'étaient deux des captifs qui avaient réussi à s'échapper et venaient en hâte informer le roi des intentions des Scamares, dont

ils avaient surpris les dispositions. Leur récit s'accordait de tous points avec ce qu'avait annoncé Séverin. Déjoués dans leur projet, les Scamares, qui sans doute n'avaient plus les mêmes motifs pour inquiéter le roi des Ruges, le laissèrent désormais en repos. Une grande partie des Goths descendit sur l'Italie.

Flaccithée vécut encore quelques années sans éprouver aucun revers et eut une fin paisible.

*
* *

Quand il mourut, son fils Féléthée, que l'on appelle aussi Feva, lui succéda[1]. C'était un homme d'un caractère assez doux, porté à la clémence et disposé à suivre en toutes choses les exemples qu'il avait reçus de son père. Il n'avait pas moins d'affection pour Séverin, et, à peine arrivé au pouvoir, il commença à le consulter[2].

Malheureusement, le pacifique Féléthée avait épousé une femme terrible, farouche, autoritaire et emportée, qui n'avait de cesse qu'elle ne l'eût entraîné à des mesures rigoureuses, arbitraires et cruelles[3]. Trop débonnaire, ou tremblant devant

1. *Eug.*, VIII, 1.
2. *Eug.*, VIII, 1. *Paternam secutus industriam sanctum virum cœpit pro regni sui frequentare primordiis.*
3. *Eug.*, VIII, 1. *Hunc conjux feralis et noxia, nomine Giso, semper a clementiæ remediis retrâhebat.*

elle, Féletbée n'osait lui tenir tête. Elle se nommait Giso. Arienne forcenée, elle eût voulu contraindre tous les catholiques à se faire rebaptiser selon son rite. Ici pourtant, Féletbée ne se laissa pas convaincre : par considération pour le saint, et contrairement à ses habitudes, il se refusa absolument à consommer cet acte de tyrannie.

Giso se rattrapa en redoublant de violences contre les malheureux habitants du Norique. Une de ses satisfactions les plus raffinées était d'enlever des Romains de condition libre, de les faire transporter au delà du Danube, et là, de les asservir aux travaux les plus vils et les plus répugnants [1].

Bien entendu, elle détestait Séverin. Mais elle ne pouvait guère l'atteindre personnellement, son époux n'eût point permis qu'elle portât la main sur lui, et le peuple des Ruges lui-même était trop attaché au saint pour tolérer qu'il souffrît des caprices de la reine. Ne continuait-il pas, en dépit des mauvais traitements que Giso infligeait aux siens, de combler les Ruges de ses bienfaits ? Jamais, précisément, les guérisons n'avaient été plus fréquentes, et les pauvres Barbares assié-

1. *Eug.*, VIII, 2.... *vilissimi scilicet ministerii servitute damnandos....*

geaient la cellule de Séverin pour lui demander le soulagement de leurs maux.

Ce n'était pas seulement parmi les gens du peuple que le saint gagnait, par ce moyen, des admirateurs et des amis. La guérison miraculeuse du fils d'un chef Ruge vint fort à propos lui susciter un puissant protecteur à la cour de Féletbée. Les habitants de Comagène avaient supplié Séverin de venir passer quelques jours parmi eux. Or, un des principaux officiers du roi des Ruges avait un fils qui souffrait depuis longtemps d'une maladie de langueur et l'on n'avait plus aucun espoir de le sauver[1]. Ayant appris que l'homme de Dieu se trouvait alors à Comagène, en face de sa résidence, un espoir soudain s'empara de lui : il traversa le fleuve et vint se jeter en pleurant aux pieds de Séverin, en s'écriant : « Je crois, homme de Dieu, je crois que par tes prières, tu peux obtenir la guérison de mon fils ! » Le saint consentit et se mit en oraison. Au bout de quelques instants, le jeune homme, que l'on avait apporté plus mort que vif et presque entièrement privé de sentiment, revint à lui et, à la grande joie de son père, se leva et marcha. Puis, il revint chez lui en parfaite santé.

1. *Eug.*, XXXIII.

Entouré de tant de reconnaissance, couvert de tant de protections, le saint était donc invulnérable, et Giso devait se contenter d'exhaler sa rage en propos insultants. Elle ne s'en faisait point faute. Un jour qu'elle avait fait enlever et transporter dans le Rugiland, pour en faire ses esclaves, quelques Romains d'un bourg voisin de Favianes, Séverin, outré, lui envoya un messager qui l'invita, de sa part, à rendre aux Romains leur liberté. Mais elle entra dans une violente colère, et s'abandonnant, dit le chroniqueur, à tous les transports d'une rage de femme : « Va, répondit-elle au messager, va dire à l'homme de Dieu qu'il débite ses prières dans sa cellule et qu'il s'y livre tant qu'il voudra à ses folies[1]. Mais qu'il ne s'avise pas de se mêler de nos affaires et ne prétende pas nous empêcher de disposer de nos esclaves suivant notre caprice ! »

Mais Séverin n'était pas homme à se laisser émouvoir par des paroles. Il savait qu'une heure viendrait où l'altière princesse paierait tant de provocations et de cruautés. Aussi, quand on lui rapporta les propos de la reine, se contenta-t-il de répondre : « Je mets ma confiance dans le Christ. Il faudra qu'elle accorde par nécessité ce

1, *Eug.*, VIII, 2. *Ora, inquit, tibi, serve Dei in tua cellula delitescens.*

qu'elle n'a pas voulu concéder par bienveillance. » L'événement ne tarda pas à montrer qu'il voyait juste. Impérieuse en toutes ses volontés et jalouse de sa supériorité, elle avait acquis ou fait enlever des Barbares habiles dans l'art de travailler les métaux précieux[1]. Pour s'assurer à la fois le monopole de leur travail et leur rapidité à exécuter ses ordres, elle n'avait rien trouvé de mieux que de les tenir enfermés dans une étroite prison. Or, le jeune fils de Giso, qui s'appelait Frédéric, du nom de l'un de ses oncles, frère de son père, eut la curiosité d'aller les regarder travailler. Il entra innocemment dans le lieu où ils étaient enfermés. C'était un otage inattendu que le Ciel envoyait aux malheureux séquestrés. Il ne fut pas plutôt entré qu'ils s'emparèrent de sa personne, et posant la pointe de leurs instruments sur la poitrine de l'enfant, ils déclarèrent que si quelque personne que ce fût pénétrait dans la prison sans avoir souscrit par serment aux conditions qu'ils formuleraient, ils immoleraient aussitôt leur proie et se tueraient eux-mêmes ensuite. Ils n'y perdraient rien, affirmaient-ils, car la vie était de nul prix à leurs yeux, s'ils devaient renoncer à l'espoir de sortir jamais de leurs ergastules. Grand

1. *Eug.*, VIII, 3.... *aurifices barbaros pro fabricandis regalibus ornamentis....*

émoi, comme l'on pense. Giso, si dure aux autres, avait pour ses enfants des entrailles de lionne. Au comble de l'angoisse, elle éclate en lamentations, déchire ses vêtements, et consciente, enfin, de sa conduite coupable à l'égard du saint, elle s'écriait : « O serviteur de Dieu, ô Séverin, c'est donc ainsi que ton Dieu venge tes injures ! C'est toi qui, par tes prières, as obtenu ce châtiment, parce que je t'ai méprisé. Et maintenant, voici que tu me frappes au cœur ! » Puis, elle s'accusait elle-même et, se frappant la poitrine, avouait que tous les torts étaient de son côté. Mais l'heure n'était pas à un vain désespoir. En hâte, elle fait atteler ses chevaux et renvoie au saint tous les captifs romains qu'elle avait enlevés. Puis, allant elle-même trouver les orfèvres barbares, elle s'engage, par serment, à leur rendre la liberté s'ils consentent à relâcher son fils. Ceux-ci, en effet, le relâchèrent et virent aussitôt s'ouvrir la porte de leur geôle. Alors, par un de ces revirements subits familiers aux Barbares, Giso exaltait le saint que, naguère encore, elle bafouait. Ce n'était qu'à ses prières, proclamait-elle, qu'elle devait le salut de son enfant. Sans perdre de temps, elle se rend à Favianes avec son mari, montre à Séverin son petit Frédéric, comme une victime arrachée, grâce à lui, aux griffes de la

mort, et promet de lui obéir désormais en toutes choses. On a pu s'apercevoir, au demeurant, combien Giso comprenait mal le véritable caractère du serviteur de Dieu. Il est permis de croire que beaucoup de Barbares étaient dans le même cas. Ni leurs mœurs, ni leur manière de concevoir la vie n'avaient encore été profondément modifiées par le christianisme.

*
* *

Les circonstances avaient heureusement servi Séverin. Mais, le plus souvent, il ne devait compter que sur les ressources de son esprit. L'un des points les plus exposés du territoire sur lequel s'étendait sa sollicitude était Passau, à l'embouchure du Danube et de l'Inn, aux extrêmes confins de la Rhétie, du côté du Norique. On sait déjà que pour ce motif il avait fait construire tout auprès un petit monastère chargé à la fois de surveiller les mouvements des Alamans et de vaquer aux offices de charité dans la contrée avoisinante.

Or, tandis que les Ruges étaient gouvernés par Flaccithée, les Alamans avaient pour roi Gibuld[1]. Séverin avait tout lieu de se méfier de ce

1. *Eug.*, XIX, 1.

personnage, car le Norique, il ne l'ignorait pas, était l'objet de ses convoitises. En attendant qu'il se sentît en mesure de l'envahir, il ne laissait pas que d'y faire de fréquentes incursions, il ne craignait pas de pousser de rapides expéditions jusqu'au cœur du pays. Les habitants de Passau avaient particulièrement à en souffrir, car en raison de la situation de cette ville, son territoire servait nécessairement de passage aux bandes de pillards. C'est pourquoi ils appelaient souvent le saint à leur aide.

Gibuld, cependant, affectait une profonde admiration et la plus vive sympathie pour cet homme extraordinaire dont il entendait conter tant de merveilles[1]. Longtemps, à ce qu'il semble, il resta sans le connaître personnellement. Un jour que le saint était à Passau, il annonça son désir de l'y rencontrer. Ce fut une véritable panique. On savait assez ce que coûtaient ces visites barbares. Même, on soupçonnait que les intentions de Gibuld étaient loin d'être innocentes. Ce n'était, pensait-on, qu'un prétexte pour pénétrer dans la ville, se rendre compte de ses ressources et de ses moyens de défense. Tous ces motifs joints à l'espoir d'un profit certain devaient le

1. *Eug.*, XIX, 2.... *quorum rex Gibuldus summa eum reverentia diligebat.*

tenter au moins autant que le désir d'entrer en relations avec le saint homme.

Séverin ne fut pas dupe de la fourberie. Pour détourner de Passau la présence de Gibuld[1], lui-même prit les devants et rencontra le roi, tandis qu'il était en route. Nous ne savons quel discours il lui tint, mais nous pouvons le présumer par l'effet qu'il produisit sur Gibuld. Il est probable qu'avec sa perspicacité décevante, et d'ailleurs sans se départir des formes courtoises qu'il n'abandonnait jamais, il lui mit à nu devant les yeux les secrets replis de son cœur. Bref il lui fit voir clairement qu'il ne croyait pas un mot de ses protestations d'amitié. Tandis qu'il lui parlait avec cette fermeté, Gibuld, stupéfait, se mit à trembler de tous ses membres. Il avoua depuis à ses familiers que jamais il n'avait éprouvé une pareille frayeur, pas même au milieu des plus terribles dangers de la guerre[2]. Démasqué, confondu, le Barbare perdait tous ses avantages. Soit qu'il fût sous l'empire de la crainte, soit qu'il jugeât plus prudent de renoncer à lutter contre un adversaire qui semblait disposer à son gré de la puissance divine, il se fit humble et soumis et promit à Séverin de lui

1. *Eug.*, XIX, 2. *Ne adventu suo eamdem civitatem prægravaret.*
2. *Eug.*, XIX, 2.

accorder tout ce qu'il demanderait. Celui-ci lui proposa une sorte d'alliance : il l'aiderait à protéger les Romains contre toutes violences et, pour inaugurer le pacte, commencerait par rendre gratuitement la liberté à tous les captifs qui pouvaient se trouver sur son territoire. Que pouvait offrir Séverin en échange de ces bons offices ? On ne nous en dit rien. Mais son amitié et ses conseils avaient peut-être aux yeux de Gibuld, encore sous l'impression de son écrasante supériorité, assez de prix pour valoir quelques sacrifices.

Le roi l'autorisa à envoyer quelqu'un des siens qui parcourrait le pays et rechercherait tous les captifs originaires de la province de Norique qu'il découvrirait en Rhétie. Le diacre Amantius fut chargé de cette mission. Mais pour l'accomplir, il lui fallait obtenir de Gibuld une autorisation officielle dont il pût se prévaloir auprès de ses sujets désagréablement surpris par cette clémence inaccoutumée. Il alla donc à la résidence de Gibuld. Mais sans doute parce qu'il n'était plus impressionné par la présence de Séverin, peut-être humilié dans le fond, celui-ci semblait avoir oublié ses engagements. Peut-être aussi voulait-il seulement montrer aux Romains qu'il était toujours le maître de ses volontés, et prétendait bien n'agir qu'à son heure. Chaque jour donc, Amantius,

nouveau Mardochée, se tenait aux portes de la maison royale, attendant une audience, mais les portes ne s'ouvraient pas pour lui. A la fin, persuadé qu'il n'obtiendrait rien, il se mit en route, tout découragé, pour revenir rendre compte à Séverin de l'inutilité de ses démarches. Et tandis qu'il cheminait tristement, un homme parut devant lui, tout semblable à Séverin, raconta-t-il, qui lui ordonnait impérieusement de le suivre. Il obéit, parvint à la suite de son guide jusqu'à la porte du roi et aussitôt cet homme disparut. Cependant un serviteur de Gibuld, chargé d'introduire les étrangers, interrogeait le diacre, lui demandait qui il était, ce qu'il voulait. Amantius présenta les lettres dont il était porteur. Le serviteur les communiqua au roi qui, en fit remettre d'autres à Amantius, par lesquelles il donnait l'ordre aux chefs, ses sujets, de le seconder dans son entreprise. Puis on le laissa partir en lui délivrant d'un seul coup soixante-dix captifs qu'il ramena tout d'abord en Norique. Après lui, le prêtre Lucillus fut envoyé dans la Rhétie, que, fort des ordres de Gibuld, il parcourut en tous sens. Il y retrouva une multitude de malheureux, retenus en esclavage par les Alamans.

Les bons effets de l'impression produite sur Gibuld par son entrevue avec Séverin ne devaient

pas être de longue durée. Soit en effet que le roi fût mort, soit qu'il fût revenu à ses anciens errements, les incursions reprirent bientôt. Nous avons vu, a propos de l'évêque Paulin, qu'elles furent poussées jusqu'à Cucullis et s'étendirent à tout le Norique intérieur. Ces violences n'étaient que le prélude d'une invasion générale.

CHAPITRE VII

Invasion des Alamans dans la province de Norique. — Prise de Quintana. — Fuite des habitants. — Séverin organise la défense à Passau. — Victoire des Romains. — Le flot des Barbares est irrésistible. — Descente sur Lauriacum de toute la population des villes riveraines. — Lauriacum lui-même devient intenable. — Projets de Féletbée, roi des Ruges. — Intervention de Séverin. — Établissement des Romains dans les villes tributaires des Ruges du Norique oriental. — Paix relative.

La Rhétie eut la première à souffrir du mouvement des Alamans. Lorsque après avoir reçu en partage cette province ils vinrent s'y établir, il ne semble pas que du même coup toutes les villes fussent tombées en leur pouvoir. Ils n'aimaient pas d'ailleurs y séjourner, et la vie demi-nomade des Barbares, à laquelle ils étaient de tous temps accoutumés, avait pour eux trop d'attrait pour qu'ils se pliassent volontiers à la tranquillité d'une existence sédentaire. Des villes, ils appréciaient seulement les richesses qu'elles contenaient, ou qu'elles étaient réputées contenir, car,

au sortir des grandes guerres d'Attila, elle devaient être fort appauvries. Néanmoins elles offraient des ressources que la campagne ne présentait pas, et le travail des habitants reconstituait sans cesse les biens perdus par suite des guerres et du pillage. C'est ainsi que, bon gré, mal gré, elles fournissaient aux Barbares des quantités considérables de vêtements.

De plus, ces villes n'étaient point ouvertes. La plupart étaient de petites places fortes, capables de résister à un coup de main. Elles étaient donc devenues les greniers où les campagnards mettaient à l'abri leurs récoltes : autre et puissant attrait pour les envahisseurs qui, ne cultivant pas eux-mêmes, devaient vivre sur l'habitant. Or, nous savons que les restes des garnisons romaines ne furent définitivement et totalement rappelés du Norique qu'après 476, lorsque Odoacre, devenu roi d'Italie, se fut annexé cette contrée[1]. Il est fort vraisemblable que celles de Rhétie, du moins ce qui en subsistait çà et là, ne pouvant demeurer isolées, prises qu'elles étaient de tous côtés entre des hordes barbares, suivirent le même mouvement. Est-ce à cette date qu'il faut

1. *Eug.*, XX. *Per idem tempus quo constabat Romanum imperium, multorum oppidorum milites pro custodia limitis publicis stipendiis alebantur. Qua consuetudine desinente, etc.*

faire remonter l'installation des Alamans, est-ce aux années précédentes? Nous pencherions volontiers vers la première hypothèse, parce qu'un changement notable se produit alors dans la façon d'agir des Alamans. Ils ne se contentent plus de surprendre et de piller les villes quand l'occasion favorable se présente. Ils cherchent maintenant à s'emparer méthodiquement de toutes successivement, sinon pour s'y établir (ils préféraient encore les murailles mobiles de leurs chariots), du moins pour s'y livrer à un pillage général. Et comme ce ne fut pas par le Norique, mais par la Rhétie que cette prise de possession plus complète commença, il y a lieu de croire qu'il s'était produit là aussi un changement dans la situation des villes. Elles devaient être moins qu'auparavant en mesure de se défendre.

Les opérations se firent en descendant le cours du Danube. Une à une, toutes les villes riveraines tombèrent aux mains des Alamans. Quand ils furent arrivés à la dernière de ces villes avant Passau, c'est-à-dire à Quintana, ils entrèrent en contact avec les populations soumises à l'influence de Séverin[1]. Nous avons vu, en effet, que si la sphère d'action de celui-ci était limitée au

1. *Eug.*, XXVII.

Norique, son prestige rayonnait au delà des frontières, et Passau, bien qu'en Rhétie, était de sa clientèle.

A mesure que les Barbares approchaient, les habitants se repliaient en une fuite éperdue. Abandonnant tout ce qu'ils ne pouvaient emporter avec eux, ils demandaient un refuge aux cités que l'invasion ne menaçait pas aussi immédiatement. Mais ils emportaient leur or, leur argent, leurs précieux mobiliers; sur les routes se déployaient de longs convois, voitures et bêtes de somme chargées de grain, de fourrages, de pièces d'étoffes, d'objets de toute nature. Or, ces richesses qu'ils enlevaient étaient précisément ce qui excitait la convoitise des Barbares. Ainsi donc la fuite, qui était le seul moyen de sauver ces biens, en en accumulant une plus grande quantité dans un même lieu, ne faisait qu'augmenter les attraits de l'appât après lequel couraient les Barbares. Et ainsi, suivant à la piste l'objet de leur convoitise, ils étaient entraînés à pousser toujours plus loin leur conquête[1].

Quand donc les Barbares menacèrent Quintana, les habitants de cette ville abandonnèrent préci-

1. *Eug.*, XXVII, 1. *Qua causa plus inflammati sunt, credentes quod duorum populos oppidorum uno impetu prædarentur.*

pitamment leurs foyers et descendirent jusqu'à Passau. Cette dernière avait une grande importance militaire et commerciale. Elle était donc une proie toute désignée. Mais quand sa richesse se fut doublée de celle de Quintana, elle exerça sur les Alamans un attrait irrésistible. Traversant donc Quintana en hâte, ils marchèrent sans plus tarder contre Passau dont ils espéraient se rendre maîtres sans difficulté. Mais, cette fois, leurs prévisions furent déjouées. Quelqu'un, en effet, veillait; c'était saint Séverin qui, appelé par les habitants, avec l'expérience et le sang froid d'un vieux capitaine, avec l'ardeur d'un apôtre, avait tout préparé pour la défense.

Dès son arrivée, le saint s'était posé en maître, car l'heure n'était pas aux tergiversations. Il fallait un chef indiscuté, lui-même avait foi en sa mission, et parmi ceux qui mettaient en lui tout leur espoir, nul ne songeait à discuter son autorité. Il rassembla donc toutes les forces disponibles, établit une discipline, distribua les rôles[1], et comme il n'était pas seulement un capitaine, mais avant tout un saint, il imposa, suivant sa coutume constante, des jeûnes et des prières à ses compagnons d'armes. Animé d'un

1. *Eug.*, XXVII, 1, 2. *Romanos exemplis salutaribus multipliciter hortabatur... adversus Alamannos instruxerunt aciem.*

zèle enflammé, il les exhortait, leur donnait l'exemple de la vigilance et de l'exact accomplissement des devoirs que lui-même imposait aux autres; il se multipliait, pourvoyait à tout, et communiquait à ses troupes improvisées une confiance que lui-même ne ressentait peut-être qu'imparfaitement. Séverin, en effet, voyait au delà de l'effort présent, et il connaissait trop bien le caractère de cette population dégénérée pour ne pas appréhender qu'après un premier succès elle ne retombât dans son insouciance habituelle. Aussi quand il la vit prête à combattre et sous l'empire d'un généreux entraînement, lui promit-il la victoire au nom de Dieu qui combattrait avec eux; mais il eut soin de les avertir que si, après le succès, ils ne continuaient à obéir ponctuellement à ses ordres, ils périraient infailliblement.

Quand les Barbares furent en vue, le saint prononça devant l'armée une prière suprême, et le combat s'engagea[1]. Il fut acharné de part et d'autre. Enfin les Alamans lâchèrent pied et s'enfuirent.

C'était un beau triomphe. Depuis longtemps on avait perdu l'habitude de la victoire, aussi

1. *Eug.*, XXVII, 2. *Non tam materialibus armis quam sancti viri orationibus præmuniti.*

l'allégresse fut-elle à son comble. Mais Séverin, loin de se laisser entraîner aux espoirs imprudents qu'elle suscitait dans l'esprit des vainqueurs, vit seulement le parti que l'on pouvait tirer de quelques moments d'accalmie. Il ne se faisait aucune illusion sur la valeur et la portée d'un succès passager. L'effort avait été si grand qu'il ne comptait pas qu'il pût être renouvelé. Les Barbares, furieux d'un échec imprévu, allaient revenir en forces, stimulés par une rage de vengeance, et infailliblement ils auraient le dernier mot. Il importait de profiter sans perdre un instant du répit que la victoire laissait aux Romains pour sauver, non leur ville, mais leurs personnes et une partie de leurs biens.

Le moment était venu d'user de cette autorité qui lui avait été volontairement concédée et dont, par l'exigence d'un engagement solennel, sa prévoyance avait assuré la durée au delà d'un éphémère succès. Il rassembla donc les notables de Passau, et leur parla en ces termes : « Mes fils, n'imputez pas à votre valeur le succès de vos armes, vous savez qu'à Dieu seul vous devez votre délivrance. Mais il vous a seulement accordé un répit afin que vous en profitiez pour abandonner ces lieux. Descendez donc tous avec moi jusqu'à Lauriacum. » Il prononça ces paroles

avec une onction pénétrante. Mais le sacrifice qu'il exigeait était trop pénible, surtout pour des vainqueurs. Après quelques instants d'un morne silence, des objections s'élevèrent. Alors mettant plus d'autorité dans son accent : « Ce que vous voyez, s'écria-t-il, n'est rien encore! Le lieu où je vous propose de vous retirer ne doit être qu'une étape. La poussée des Barbares sera irrésistible, et il nous faudra abandonner Lauriacum comme nous devons dès à présent quitter Passau. Partons donc d'ici, et hâtons-nous[1]. »

Entraînés par cette conviction, la plupart des habitants de Passau préparèrent en hâte leur émigration et abandonnèrent leurs foyers. A la suite du saint, ils descendirent la vallée du Danube et s'établirent à Lauriacum.

Ils y rencontrèrent une immense multitude qui fuyait devant les Barbares et cherchait comme eux un refuge dans cette place, la plus forte du Norique riverain[2]. Quant à ceux des habitants de Passau qui n'avaient pu se résoudre à quitter leurs maisons, ils payèrent cher leur insoumission. Une semaine s'était à peine écoulée, qu'un

1. *Eug.*, XXVII, 2, 3.

2. *Eug.*, XXVIII, 1. *Igitur post excidium oppidorum in superiore parte Danuvii omnem populum in Lauriacum oppidum transmigrantem qui sancti Severini monitis paruerat....*

gros de Thuringiens s'empara de la ville. Ce peuple, en effet, faisait cause commune avec les Alamans, partageait avec eux les périls et le butin. Tout ce qu'ils ne passèrent pas au fil de l'épée fut par eux envoyé en captivité[1].

Passau prise, la porte du Norique était ouverte. C'est alors sans doute que disparut le monastère de Boitro. Eugippius ne le dit pas, mais on a vu que Séverin n'avait point d'illusion sur la durée de cette fondation[2], et si le chroniqueur rapporte ses paroles prophétiques, c'est apparemment qu'elles ne furent pas contredites par l'événement.

Aussi les populations se rabattant vers le sud, continuaient à affluer à Lauriacum. La vie y était fort difficile, et la misère poussée à l'extrême.

Séverin continuant son double rôle de chef et d'apôtre, ne cessait de prêcher, de recommander ce qu'il appelait « les armes spirituelles », le jeûne, la prière, l'aumône. En même temps il veillait plus que jamais à l'exacte perception des dîmes. Si leur collation présentait des difficultés nouvelles et insurmontables pour un zèle moins

1. *Eug.*, XXVII, 3.

2. *Eug.*, XXII, 1. *Quamvis cuncta mortalium opera constructa prætereant, hæc tamen ædificia præ ceteris celerrime relinquenda sunt....*

ardent, jamais elles n'avaient été plus nécessaires. Mais il était secondé par d'admirables dévouements, comme nous le prouve l'histoire de Maximus qui, chronologiquement se place à l'instant même où nous sommes arrivés. C'est alors aussi qu'eut lieu la distribution d'huile racontée plus haut et qui nous a fait voir le saint en pleine activité charitable, entouré de ses dévoués auxiliaires.

Cependant, sous la direction de Séverin, et par les soins de l'évêque et de son clergé[1], tout ce peuple était armé, organisé. Un service d'informations les renseignait chaque jour sur les mouvements de l'ennemi. En même temps, Séverin s'efforçait de faire adopter un plan de défense d'une conception toute classique, mais que l'histoire nous montre toujours difficilement accepté, si extrêmes que soient les circonstances. Si l'on faisait le vide devant l'ennemi, disait-il, si l'on enfermait dans Lauriacum tout ce qu'on y pourrait entasser de grains et de bestiaux et que l'on abandonnât à l'ennemi un pays vide de subsistances, la famine le contraindrait bientôt à se retirer sur ses terres[2]. Mais comme on l'avait vu à

1. *Eug.*, XXX, 2.
2. *Eug.*, 1. *Præstruxit ut omnem paupertatis suæ sufficentiam intra muros concluderent, quatenus inimicorum feralis*

Athènes au temps des guerres médiques et plus tard lors de la guerre contre Sparte, en Gaule au temps de Jules César, ce parti répugnait profondément à beaucoup. Ils ne pouvaient se résoudre à sacrifier leurs habitations, leurs meubles, leurs instruments de travail, à assister du haut des murailles, témoins impassibles, à l'incendie de leurs maisons, de leurs granges, de leurs étables, à la destruction de leurs vergers.

Une résistance assez vive se produisit donc, et pendant quatre jours[1], le saint dut soutenir un combat oratoire. Enfin, il obtint gain de cause et les derniers opposants, suivant l'exemple de ceux qui s'étaient laissé convaincre plus vite, commencèrent à rentrer les subsistances dans la ville. Or, le soir du quatrième jour, après avoir encore bataillé toute la journée, Séverin s'était retiré chez lui quand il apprit de source sûre l'approche d'un parti de Barbares. Aussitôt il dépêcha le moine Valens à l'évêque Constantin pour l'avertir qu'il eût à doubler la garde aux murailles, et à veiller toute la nuit, car une attaque était imminente. Mais les éclaireurs venaient précisément de revenir, et affirmaient que tout était tranquille aux

excursio nihil humanitatis inveniens statim fame compulsa immania crudelitatis cœpta desereret.

1. *Eug.*, XXX, 2, *Hæc per quatriduum contestatus....*

alentours. C'est ce que l'évêque fit répondre à Séverin. Alors celui-ci, venant en personne le trouver lui affirmait, au contraire, en présence de plusieurs témoins, qu'ils seraient infailliblement surpris s'ils n'ajoutaient foi à ses paroles. Et comme tous demeuraient sceptiques : « Je veux, leur cria-t-il, que vous me lapidiez si je n'ai dit vrai. » Une conviction si sûre d'elle-même, soutenue par tant de véhémence finit cependant par les émouvoir, et ils placèrent sur les murailles des sentinelles plus nombreuses qu'à l'ordinaire. Puis, la nuit étant venue, tous ensemble dirent l'office du soir, et enfin ils décidèrent de veiller.

Tout à coup une lueur immense éclaira la ville. Aussitôt tout le monde fut sur pied. On crie, on se presse aux remparts. Vérification faite, ce n'était qu'un magasin de foin qui brûlait, incendié par l'imprudence de l'un des ouvriers qui, à la lueur des torches, entassaient les fourrages apportés de la campagne. Mais cette panique eut un effet inattendu, et dont on ne s'aperçut que le lendemain. Des Barbares en forces s'étaient bel et bien dissimulés, avec l'habileté que leur donnaient leurs habitudes de brigandage, dans un bois voisin. Leur présence avait échappé à la vigilance des fourrageurs, mais en voyant la ville subite-

ment éclairée, en apercevant les ombres qui couraient çà et là sur les remparts, ils s'étaient crus découverts et avaient pris le parti de décamper, n'emmenant pour tout butin qu'un troupeau de bœufs, appartenant à un fermier qui avait refusé jusqu'au bout de se rendre aux représentations de Séverin. Quand le jour fut venu, quelques citoyens s'aventurèrent hors des murs et découvrirent dans le bois des échelles toutes disposées pour donner l'assaut, et que dans leur précipitation à s'enfuir, les Barbares avaient négligé d'emporter avec eux !

Ce fut encore un triomphe pour Séverin. Les habitants vinrent en foule lui présenter leurs excuses. Ils avouaient qu'ils avaient un cœur plus dur que les pierres, puisque, après avoir tant de fois éprouvé la puissance prophétique du saint, ils résistaient encore à ses avertissements. On ajoutait que le salut, cette fois encore, n'avait été dû qu'à ses prières, et l'on rappelait la parole de l'apôtre Jacques : « La prière assidue du juste est toute puissante[1] ! »

*
* *

Néanmoins, si l'on avait échappé cette nuit-là à l'assaut des Barbares, chacun sentait que le

1. Jac., Ep. cath. V, 14.

péril n'était qu'ajourné. Les Barbares ne manqueraient pas de revenir plus nombreux, et renouvelleraient avec plus de chance de succès leur tentative avortée. La situation devenait intenable. Sans les avertissements de Séverin, accompagnés d'un incident providentiel, la ville de Lauriacum, avec tout le concours du peuple qu'elle abritait, avec tous les biens et les subsistances qu'on y avait accumulés, tombait aux mains des Barbares.

Personne, au dehors, ne suivait avec plus d'attention la marche des événements, que Féléthée, le roi des Ruges[1]. Il conçut alors un grand projet où l'intérêt personnel avait au moins autant de part que celui qu'il pouvait porter aux Romains. S'il éprouvait quelque amour pour ceux-ci, c'était l'amour du propriétaire pour son troupeau. Par leur habileté dans les arts et les métiers, par leur assiduité d'agriculteurs, par leur application au travail, toutes qualités qu'il ne pouvait demander à ceux de sa race, Romains et romanisés s'étaient rendus indispensables aux Barbares, et pour pourvoir à leur subsistance, et pour satisfaire aux besoins de toutes sortes que le contact avec une civilisation plus raffinée développait en eux chaque jour davantage.

1. *Eug.*, XXXI.

Féleihée réunit donc une armée pour rabattre de force sur les places du Norique Oriental, c'est-à-dire dans la direction de Vienne (*Vindobona*), tout ce qui avait échappé au glaive des Alamans et de leurs alliés. Il les établirait dans les villes de Favianes, de Comagène, d'Astura, qui n'étaient séparées des Ruges que par le Danube, et moitié de gré, moitié de force, étaient déjà à peu près en son pouvoir. Il estimait que ces villes ainsi augmentées d'une population nombreuse et qui reprenait l'habitude des armes, avec un chef comme Séverin, défendues en outre par des garnisons tirées de ses propres troupes, seraient inexpugnables. En outre il prendrait de plus en plus pied dans le Norique riverain, but constant de sa politique.

Lorsque ces projets furent connus à Lauriacum, une grande agitation s'y manifesta. On y savait ce que valait la protection des Ruges. Et tout d'abord, n'était-ce pas une seconde invasion qui allait s'ajouter à la première? Quelles étaient les intentions véritables de Féleihée? Leur apportait-il la liberté ou l'esclavage?

La première précaution à prendre était de lui envoyer un négociateur. Il était choisi d'avance. Ce fut Séverin que l'on députa.

Mais Séverin ne jugeait pas de la situation

comme la plupart des Romains. Il estimait que le plan de Féletbée, si scabreux au premier regard, pouvait contenir une chance de salut, la seule même, pourvu que l'on amenât le roi à procéder pacifiquement[1]. Il importait actuellement d'épargner au pays le passage de cette nouvelle nuée de sauterelles, et aux Romains les brutalités dont leurs amis ne manqueraient par de les gratifier.

Il partit donc de nuit et fit diligence. Il rencontra Féletbée au matin, à une distance d'environ vingt milles. Le roi apparemment ne se sentait pas la conscience bien nette, car à la vue du saint, il fut saisi de crainte. La fatigue de Séverin, ses traits altérés par les traces d'une nuit de marche, lui faisaient craindre quelque contretemps qui allait réduire à néant ses projets. Séverin le rassura aussitôt par des paroles affectueuses. « La paix soit avec toi, roi très cher, lui dit-il. Je viens à toi en ambassadeur du Christ. Souviens-toi de la faveur, souviens-toi des bienfaits de Dieu, dont ton père a si souvent éprouvé le secours. Tant que dura son règne, tu ne l'ignores pas, jamais il n'entreprit rien d'impor-

1. Sa conduite postérieure et le langage qu'il tint au roi prouvent cette assertion, d'ailleurs conforme avec tout ce que nous venons de voir.

tant sans me consulter. Toujours il écouta mes avis salutaires avec un cœur docile, et il s'en trouva bien, car il connut toutes les prospérités. Il avait éprouvé combien est profitable l'esprit de soumission, et combien il est utile à un vainqueur de ne pas s'enivrer de ses victoires. » A demi rassuré, Féletbée se fit bon homme : « Je ne puis souffrir, lui répondit-il, que ce peuple, pour lequel tu viens me trouver en ambassadeur généreux, devienne la proie des Alamans et des Thuringes. Je ne puis souffrir qu'il soit pillé, massacré, traîné en esclavage alors que nous possédons des places fortes, voisines et tributaires, où il pourra trouver la sécurité. » Le serviteur de Dieu reprit avec fermeté : « Est-ce par ton arc et par ton épée que ces hommes ont échappé depuis si longtemps à l'assaut de leurs ennemis ? N'est-ce pas plutôt par un bienfait de Dieu qu'ils ont été conservés pour vivre, quelque temps du moins, sous ta loi ? Ne repousse donc pas mon conseil, roi très bon. Confie-les à ma foi. Ils m'obéissent. Une armée comme celle que je vois leur fera beaucoup de mal, plutôt qu'elle ne protégera leur migration. Pour moi, je mets ma confiance dans mon Seigneur. Il m'a établi pour les secourir au milieu de tant de calamités. Il me permettra de leur servir de guide. » Féletbée tout à fait rassuré par

ces paroles, satisfait de voir le saint acquiescer à ses désirs, se retira avec son armée.

Séverin, comme il l'avait promis, décida les Romains à quitter Lauriacum et la migration s'accomplit dans un ordre parfait, sans être inquiétée par les Alamans. Ils s'établirent pacifiquement dans les villes qui leur avaient été désignées, et de son côté, Féletbée tint ses engagements. Comme il l'avait prévu, les Alamans n'osèrent les poursuivre jusque là et une ère de tranquillité relative commença[1].

C'eût été presque le port après la tempête si la reine Giso, dont après l'aventure de son fils, le méchant naturel avait bientôt repris le dessus, n'avait été là pour leur rappeler qu'ils n'avaient, après tout, échappé à un esclavage plus dur que pour tomber dans un autre, moins farouche, mais aussi humiliant.

Séverin, retiré dans son monastère de Favianes[2], s'adonna tout entier à son œuvre de prédication. Il ne cessait de répéter aux Romains que leur exil n'était que passager, que bientôt ils retourneraient dans leur ancienne patrie et que

1. *Eug.*, XXXI, 6. *Igitur Romani, quod in sua sanctus Severinus fide susceperat de Lauriaco discedentes pacificis dispositionibus in oppidis ordinati benivola cum Rugis societate vixerunt.*

2. *Eug.*, *ibid.*

sur le sol romain, ils retrouveraient toute leur liberté[1].

Cet épisode de l'invasion des Alamans, et de l'établissement des colons romains dans les villes du Norique Oriental est, si l'on peut dire, le point culminant de la mission de Séverin. Jamais ses vertus d'apôtre, son dévouement, sa charité, son activité, jamais son indomptable énergie, ses dons naturels ou acquis de conducteur d'homme, de capitaine, de négociateur, ne trouvèrent occasion de se développer avec plus de force, d'éclat et de succès.

1. *Eug.*, *ibid.*

CHAPITRE VIII

Les dernières années de saint Séverin. — Odoacre, roi d'Italie. — Le monastère de Favianes. — Saint Antoine de Lérins. — Derniers avertissements à Félethée et à Giso. — Frédéric, frère de Félethée. — Menaces que lui adresse Séverin. — Dernières paroles du saint à ses moines. — Mort de saint Séverin (476-482).

Nous avons pu jusqu'à présent raconter l'histoire de la province de Norique entre les années 453 et 476, si intimement liée à celle de saint Séverin, sans éprouver le besoin de faire aucune allusion à l'histoire générale, tant les pays du Danube furent alors abandonnés à eux-mêmes ou plutôt à la barbarie! Il n'en sera plus ainsi désormais, et le Norique en particulier va reprendre un rôle de quelque importance parmi les vicissitudes de l'Occident.

En effet, tandis que cette province se débattait dans les souffrances que nous avons décrites, des événements de la plus grande conséquence avaient l'Italie pour théâtre. Nous voulons parler ni plus

ni moins que de la disparition de l'empire d'Occident. Sans doute, depuis près d'un siècle, le pouvoir impérial n'était plus en Occident qu'un fantôme, les empereurs que des ombres dont disposaient, au gré de la fortune, tantôt les Barbares, et tantôt les empereurs d'Orient. Mais, nominalement au moins, il y avait encore un empire d'Occident.

Arrivé en Italie, Odoacre s'était, comme il l'avait désiré, engagé dans la garde des empereurs, et il y avait rapidement conquis un rang élevé. Ces années ne furent pas perdues pour lui. Il dépouilla en grande partie le barbare, il s'instruisit, ses mœurs s'adoucirent. Il comprit la valeur de l'ancienne civilisation et sentit la grandeur des souvenirs dont malgré leur décadence les institutions de Rome gardaient le parfum à demi évanoui. En même temps, ses connaissances en art militaire se développaient et faisaient de lui un général capable de tenir tête victorieusement à des armées régulières. Plein de confiance en lui-même, gardant au fond de son cœur le secret d'une ambition qu'encourageait peut-être le souvenir du salut prophétique dont Séverin avait accompagné son départ pour l'Italie, Odoacre n'attendait qu'une occasion pour monter plus haut encore.

Cette occasion, il eut à peine besoin de la solliciter. Elle vint à lui pour ainsi dire d'elle-même. Il n'avait pas fallu longtemps pour abattre les espérances qu'avait fait naître l'avènement de l'empereur Nepos. Cet homme dont on vantait les vertus morales et les talents militaires ne signala son règne si court que par un traité qui cédait l'Auvergne aux Visigoths. A sa sécurité, il sacrifiait jusqu'à son honneur. Calcul imprévoyant! N'eût-il pas dû savoir que la fermeté seule en imposait aux Barbares et que les concessions n'étaient à leurs yeux qu'un aveu d'impuissance en même temps qu'une amorce à leurs convoitises? Enhardis en effet par cette lâcheté, à laquelle personne ne s'attendait, les Barbares d'Italie se soulevèrent en masse sous la conduite d'un des leurs, le patrice Oreste, Romain de Pannonie, par ses origines, qui, de secrétaire et ambassadeur d'Attila, était devenu le chef de toutes les milices impériales avec le titre de patrice.

Nepos, par une fuite honteuse, mit sa vie en sûreté en cherchant un refuge jusqu'en Dalmatie dont il avait été précédemment le gouverneur ou, pour mieux parler, le véritable roi.

Le trône impérial restait donc vacant de fait. Oreste ne crut pas pouvoir ou ne voulut pas y aspirer lui-même. Mais il désigna son fils Romu-

lus au choix des Barbares qui l'acceptèrent sans difficulté. Cependant, jaloux de tirer pour eux-mêmes quelque avantage de la révolution qu'ils venaient d'opérer, ils prétendirent contraindre Oreste à leur partager un tiers des terres d'Italie. Oreste eut le courage de résister à une exigence dont la réalisation eût entraîné la ruine de la population italienne. Odoacre jugea que le moment était venu pour lui d'entrer en lice. Il prit la tête du mouvement qui se dessinait contre Oreste et son fils, rassembla de toutes parts les Barbares qui tenaient garnison dans les villes d'Italie et marcha contre Oreste. Il le prit dans Pavie et le mit à mort. Quant à Romulus qui avait reçu le nom d'Auguste, mais auquel, par une dérision peut-être imméritée, l'histoire n'a accordé que celui d'Augustule, on eut pitié de sa jeunesse et l'on se contenta de le reléguer, coïncidence singulière, en Campanie, dans une ancienne villa de Lucullus[1], où quelques années plus tard devaient s'établir, autour des reliques de leur maître, les moines de saint Séverin, tirés du Norique par le même Odoacre. Celui-ci avait obtenu de l'infortuné jeune homme une abdication régulière qui avait été ratifiée par le sénat

1. *Marcell. chron.* ad. an. 476. *Augustulum filium Orestis Odoacer in Lucullano Campaniæ castello exilii pœna damnavit.*

et notifiée par ce corps à l'empereur d'Orient Zénon. Le trône impérial était vacant de droit.

Rien n'eût empêché Odoacre de s'en emparer. Cependant vainqueur, il montra plus de sagesse et de modération qu'on n'eût pu l'attendre d'un homme de sa race, même frotté de civilisation. Il ne prit pas le titre d'empereur et se contenta de la vague dénomination de roi, en usage chez les Barbares[1]. Mais il n'eut garde de rétablir au profit d'un autre la dignité impériale et garda pour lui-même toute la réalité d'un pouvoir dont il dédaignait le titre.

Il renvoya en Orient les insignes impériaux. Les sénateurs eux-mêmes avaient déclaré qu'il suffirait désormais d'un seul empereur pour présider aux destins de l'Orient et de l'Occident. Ils avaient même, en confirmation de cet acte, élevé à Rome une statue à Zénon. On ne saurait imaginer plus de souplesse dans la servilité!

Donc, sous les titres de patrice et de gouverneur du diocèse d'Italie, Odoacre reçut une sorte d'investiture qui palliait son usurpation. Entre temps il avait contracté une alliance honorable en épousant la fille du comte Romulus, de Petavia en Pannonie supérieure.

1. *Cassiod. chron.*, ad. an. 476. *Nomenque regis Odoacer absumpsit, cum tamen nec regalibus uteretur insignibus.*

Sans raconter ici le règne d'Odoacre, nous devons rappeler qu'il ne se montra pas indigne du haut rang où la fortune et son ambition, jointes à ses véritables mérites, l'avaient placé. Il respecta les mœurs et les institutions de ses nouveaux sujets, rendit hommage au passé de Rome en rétablissant quelques années après son avènement le consulat qui fut occupé par des représentants des plus illustres familles patriciennes, fit observer les lois des empereurs et les règles de l'administration. Ses armes assurèrent la sécurité des frontières. Quoique arien il laissa toute liberté aux catholiques. Qui pourrait affirmer que le souvenir de saint Séverin fut étranger à cette modération?

Il ne l'avait pas oublié, en effet, et c'est une lettre adressée au solitaire de Favianes qui nous ramène sur les bords du Danube.

Cette missive, pleine d'une affectueuse déférence, rappelait à Séverin le présage qui avait annoncé au jeune Barbare ses hautes destinées. Il le suppliait de lui fournir les moyens de lui témoigner sa reconnaissance en lui adressant telle demande qu'il voudrait. Toujours charitable, Séverin ne pensa pas à lui-même, mais sollicita la grâce d'un certain Ambroise, attaché au parti d'Oreste, exilé, qui avec plusieurs autres,

parmi lesquels le prêtre Primenius avait cherché un asile auprès du saint dont la renommée avait depuis longtemps dépassé la frontière du Norique. Cette grâce fut accordée sur-le-champ[1].

Si pourtant Odoacre avait pu entendre ce qu'annonçait de lui Séverin, deux ou trois ans plus tard, sa reconnaissance n'eût sans doute pas été diminuée, mais il n'eût pas été sans inquiétude sur son avenir.

Comme on peut bien le penser, en Norique plus que partout ailleurs, il n'était question que de lui. Un jour, en présence du saint, quelques personnages de haute naissance exaltaient le nouvel astre et portaient jusqu'aux nues les mérites du roi : Séverin, absorbé dans ses pensées, n'avait suivi la conversation que d'une oreille distraite. Il demanda tout à coup : « Mais de quel roi parlez-vous donc? — D'Odoacre, lui fut-il répondu. — Odoacre, fit-il, en secouant la tête, Odoacre! Son bonheur ne durera pas plus de treize ou quatorze ans! » Et comme on semblait douter de la fragilité d'un pouvoir si bien établi : « Vous verrez que je dis vrai, ajouta-t-il, et vous-mêmes, vous en serez les témoins[2]. »

1. *Eug.*, XXXII, 1.

2. *Eug.*, XXXII, 2. Odoacre périt, en effet, en 493, assassiné dans un banquet par ordre de Théodoric.

Cependant, ces années de relative tranquillité, si elles n'exigeaient plus des dévouements aussi héroïques et des vertus aussi exceptionnelles, n'étaient pas stériles pour le monastère. Les événements qui avaient si longtemps troublé la contrée avaient dû, on peut sans présomption le conjecturer, y interrompre presque complètement les études. Comme en d'autres lieux et en d'autres temps, si elles avaient trouvé un refuge, ce devait être dans les monastères de Séverin, et en particulier dans celui de Favianes. Y avait-il place dans l'enseignement qu'on y donnait pour les lettres profanes? Rien ne nous permet de le supposer, ou du moins qu'elle y fût grande. L'exemple d'Eugippius lui-même tendrait plutôt à faire croire le contraire[1]. Et quant à Séverin, les nombreux propos rapportés par son biographe prouvent combien il était versé dans les Écritures, mais aucune réminiscence littéraire ou historique, en dehors des souvenirs bibliques, ne

1. Eugippius, cependant, n'est pas étranger à toute rhétorique. Le style de la lettre à Paschasius le prouve. Il a souci de la composition (*Ad. Pasch.*, 7... *patria... unde sicut moris est, texendæ cujuspiam vitæ sumatur exordium*). Enfin, le discours qu'il prête à saint Séverin mourant, bien que tout à fait conforme par le fond aux paroles que dut prononcer Séverin, est arrangé suivant les règles de l'art avec un exorde et une péroraison. On sent l'expérience du prédicateur.

s'y mêle. On s'adonnait à Favianes à l'étude de l'Écriture sainte, on y lisait les Pères, on les commentait, et l'instruction, convenable à l'état de ceux qui la recevaient, n'y était pas négligeable, puisque des hommes d'un mérite et d'une science religieuse reconnus, y reçurent tout au moins les éléments de la science sacrée et la méthode qui devait leur permettre d'y progresser.

Toute une jeune génération s'élevait, en effet, à Favianes, qui devait plus tard, en Occident, faire honneur au saint éducateur. On y voyait Marcianus, le laïque de Cucullis qui avait été témoin de l'affaire des sacrifices humains ou des sacrilèges, et de qui Eugippius la tenait[1]. Il s'était fait moine et avait entraîné avec lui son frère René. Séverin savait combien il pouvait compter sur le dévouement des deux frères, et il les chargea d'une longue et périlleuse mission parmi les Barbares. Nous ne connaissons aucun détail sur cette mission, sinon qu'ils se trouvèrent un jour dans un grand danger et qu'au même moment, Séverin, de son monastère, en eut la perception très nette, comme on put s'en

1. *Eug.*, XI, 2. Marcianus fut abbé de Lucullanum immédiatement avant Eugippius. On voit combien étaient sûres les informations du biographe (XXXVII, 1).

assurer après leur retour qui n'eut lieu que quelques mois plus tard[1].

Eugippius était certainement alors à Favianes, encore jeune, et nous avons parlé de lui assez longuement dans l'introduction pour qu'il soit inutile de revenir ici sur sa personne.

Enfin, le plus jeune sans doute des disciples de Séverin, mais non celui qui devait être le moins illustre, arriva à Favianes aux environs de cette année 476. C'était un neveu de l'évêque de Lauriacum, Constantius, qui n'avait pas cru pouvoir confier son éducation à de plus sûres et de plus saintes mains. Il le lui amena tout jeune, à l'âge de huit ans, et cette première entrevue fut l'occasion d'une scène gracieuse et touchante qui rappelle la rencontre de saint Germain d'Auxerre et de Geneviève. Le vieillard tenait l'enfant près de lui et doucement le caressait, et ce faisant, observait sa physionomie. Il y lisait comme en un livre toutes les vertus qui devaient illustrer malgré lui celui qui fut saint Antoine de Lérins. Car, ajoute le biographe de ce saint personnage, Ennodius, faisant allusion à cette pénétration où les contemporains reconnaissaient quelque chose de surnaturel, Séverin était de ceux pour qui

1. *Eug.*, XXXVII, 1, 2.

rien n'est caché[1]. L'histoire de saint Antoine de Lérins n'est pas longue car nul homme n'eut moins d'aventures, n'aima davantage la vie solitaire et cachée, ne fut plus modeste. Sa sainteté fut toute intérieure. Nous savons qu'après la mort de Séverin il acheva son éducation auprès de son oncle Constantius, qu'il émigra en 488 avec tous les habitants d'origine romaine, se retira dans une solitude sur les bords du lac de Côme[2], d'où, le renom de sa sainteté lui attirant des visiteurs trop nombreux à son gré, il chercha une retraite plus profonde chez les religieux de l'île de Lérins où il vécut deux années encore et fit l'édification des moines les plus saints qui fussent alors.

*
* *

Près de trente ans s'étaient écoulés, depuis le jour où chassé d'Astura par la malveillante incrédulité des habitants, Séverin avait commencé sa mission en Norique. Épuisé par tant d'efforts et d'austérités, il se sentait à bout de forces et pressentait sa fin prochaine. Bien qu'il eût réussi, au prix de bien des sacrifices à assurer aux Romains

1. *Ennodius*. Vita beati Antonii. Migne, t. 63-64, p. 239, 240.

2. Près du tombeau de saint Félix de Côme, martyr.

un établissement à peu près tranquille et stable, il n'était pas sans inquiétude sur le sort qui leur était réservé lorsqu'il n'y serait plus, en attendant le jour prévu par lui où ils devraient abandonner définitivement cette province.

En effet, si les Ruges les avaient jusqu'alors protégés contre les autres Barbares, cette protection était demeurée tyrannique. Le faible Féléthée, dominé par l'altière et capricieuse Giso, ne leur épargnait guère les vexations et se montrait impuissant même à les préserver des mauvais traitements.

Séverin voulut tenter sur leur âme un suprême et énergique effort, et l'histoire nous a conservé le souvenir de l'entrevue solennelle qu'il eut avec eux[1]. Soit qu'il n'eût plus la force de les aller trouver, soit qu'il le jugeât plus conforme à sa dignité et plus propre à frapper leurs esprits, il les convoqua tous deux dans sa solitude. Ils y vinrent. Longuement le saint les exhorta, leur rappelant qu'ils devaient rendre compte un jour au Seigneur de la conduite qu'ils auraient tenue à l'égard de leurs sujets. Et s'échauffant par degrés, à un moment il posa son doigt sur la poitrine du roi, et s'adressant à Giso : « Que pré-

1. *Eug.*, XL, 1, 3.

fères-tu, lui demanda-t-il, celui-ci ou bien l'or et l'argent? » Et comme la reine lui répondait qu'elle préférait son mari à toutes les richesses : « S'il en est ainsi, reprit-il, cesse donc d'opprimer les innocents, de peur que le cri de leur affliction ne soit le signal de votre ruine. Car c'est toi, toi Giso, qui en toutes circonstances détournes ton mari de la bienveillance qui lui est naturelle. » Giso, tout humiliée et confuse, lui répondit : « Est-ce donc pour nous recevoir ainsi, homme de Dieu, que tu nous as fait venir? » Et lui : « C'est que mon devoir, tout humble et tout indigne que je sois, est de vous conjurer, moi qui suis sur le point de retourner à Dieu, que vous mettiez fin à vos iniquités et de vous donner tout entiers aux œuvres de piété. Jusqu'à présent, grâce au Seigneur, votre règne a été prospère. Prenez garde que bientôt il n'en soit plus de même. » Ainsi avertis le roi et la reine prirent respectueusement congé du saint et s'en retournèrent.

Mais Féletbée et Giso ne donnaient pas seuls à Séverin de graves sujets de crainte. Tout près de lui vivait un voisin plus dangereux encore. A la brutalité barbare, il joignait les appétits mal satisfaits d'un cadet de famille mécontent de son partage. C'était un frère du roi Féletbée, nommé

Frédéric[1]. Pour tout lot, il avait reçu précisément la ville de Favianes et son territoire. Cupide, violent, il déguisait les pires instincts du Barbare sous des dehors sournois et doucereux, dont Séverin n'était pas la dupe. Il affectait un profond respect pour la demeure du saint et lui rendait de fréquentes visites.

Un jour qu'il était entré comme de coutume pour le saluer, Séverin lui dit brusquement : « Sache que je vais bientôt mourir. Et quand je serai retourné à Dieu, prends bien garde de porter la main sur rien de ce qui m'a été confié en dépôt, garde-toi de toucher au bien des pauvres et des captifs. Sois assuré, si tu te conduis mal, que tu sentiras les effets de la colère divine! » Frédéric, qui ne s'attendait pas à cette sortie, en fut troublé; pour rassurer le saint, il lui répondit avec cette aménité feinte qui lui était familière : « Comment peux-tu concevoir de tels soupçons, alors que nous ne redoutons rien tant que d'être privé de tes bienfaits? Qui n'en a éprouvé les effets? C'est pourquoi, bien loin de vouloir rien te prendre, nous voulons te donner au contraire, afin de mériter nous aussi tes prières, comme a fait notre père Flaccithée.

1. *Eug.*, XIII, 1, 3.

Crois-tu que j'aie oublié de quels secours lui furent tes mérites et ta sainteté? » Mais Séverin, peu convaincu par ces protestations, reprit d'une voix sévère : « Si jamais tu oses porter la main sur ma cellule, sache-le bien, tu seras aussitôt puni en ce monde, et tu auras à rendre compte dans l'autre. Pense à ne pas t'attirer ce châtiment que je ne te souhaite pas. » Frédéric renouvela ses assurances et promit au saint de ne pas oublier ses avis.

*
* *

Ayant ainsi pourvu, autant qu'il était en lui, à la sécurité de ses fils spirituels et du peuple qu'il avait servi si longtemps et avec tant d'amour, Séverin tourna toutes ses pensées sur sa mort prochaine. Depuis plus de deux ans il la sentait venir, et même il en avait annoncé le temps au saint prêtre Lucillus. Celui-ci était venu lui faire part, le jour de l'Épiphanie, que le lendemain, comme chaque année, il célébrerait l'anniversaire de son ancien évêque, Valentin, qui avait exercé l'épiscopat en Rhétie. Lucillus était alors très âgé. « Si le saint évêque Valentin, lui dit Séverin, t'a désigné pour célébrer cette solennité, je te délègue à mon tour pour me rendre aussi les derniers devoirs, ce qui arrivera

10.

au même jour. » Lucillus demeura tout saisi : « Eh quoi! disait-il, ne suis-je pas moi-même un vieillard décrépit et n'est-ce pas à moi de partir le premier? » — « Il en sera comme je te le dis, lui répondit Séverin, et nos désirs humains sont comme un néant devant les décrets de la divine Providence[1]. »

Depuis lors, il ne cessait de s'entretenir avec les siens de sa fin prochaine. Il leur parlait avec une douce sérénité du passage de cette vie dans l'autre[2]. Mais cette pensée ne l'absorbait pas au point qu'il oubliât de les consoler en leur prédisant un avenir meilleur : « J'ai confiance, leur disait-il parfois, en la grâce de Jésus-Christ, mon Sauveur. Vous resterez unis pour son service, tous ensemble vous connaîtrez le calme dans une société pacifiée. A ma tombe il accordera les grâces qui conduisent à la vie éternelle, sans lui refuser celles qui consolent dans la vie présente[3]. »

« Sachez, leur disait-il encore, sachez-le, mes frères, comme l'Écriture nous apprend que les fils d'Israël furent tirés de la terre d'Égypte, vous serez arrachés à l'injuste domination des Bar-

1. *Eug.*, XLI, 1, 2.
2. *Eug.*, XL, 4.
3. *Eug.*, XLII, 3.

bares. Tous émigreront, avec tous leurs biens, de ces villes, pour une province voisine de Rome, et vous ne laisserez captif aucun des vôtres derrière vous. Mais n'oubliez pas le précepte du saint patriarche Joseph, dont moi, indigne et infime, j'usurpe la parole pour vous dire : « Vous recevrez la visite du Seigneur, emportez-moi avec vous[1]. » Et ce n'est pas dans mon intérêt, mais dans le vôtre que je vous le conseille. En effet, ces lieux, aujourd'hui peuplés et couverts de riches moissons seront transformés en une vaste solitude, si bien que vos ennemis pour y trouver de l'or, en seront réduits à fouiller les tombeaux des morts. »

Souvent il insistait sur ce devoir qu'il léguait à ses fils d'emporter avec eux les os de leur père. Quand la migration générale se produirait, leur expliquait-il, groupée autour de son corps, toute la communauté marcherait d'une seule âme et d'un même pas. Plus tard encore son tombeau resterait le centre qui maintiendrait indissolublement unis ses fils et leurs successeurs[2]. Ainsi, dans sa pénétrante vue de l'avenir, il apercevait

1. *Gen.*, 50, 25.

2. *Eug.*, XL, 6. *Pietatis providus argumento præcepit ut, dum generalis populi transmigratio provenisset, indivisa fratrum, quos adquisierat, congregatio proficiscens optentu memoriæ ejus in uno societatis sanctæ vinculo permaneret.*

du même coup le danger de dispersion qui menacerait son fidèle troupeau, et le moyen qui conjurerait ce danger. Touchante confiance aussi, qui comptait sur l'amour que lui portaient ses enfants pour être le lien qui devait les maintenir unis!

Le jour des nones de janvier, il commença à ressentir une légère douleur au côté. Il ne douta pas que ce ne fût un signe précurseur. Pendant les trois jours qui précédèrent sa mort, il prescrivit à ses moines de se tenir une partie de la nuit à côté de son lit. Il leur parlait de l'avenir qui les attendait, il leur rappelait ses recommandations au sujet de son corps. Mais surtout il n'oubliait pas leurs besoins spirituels, et il ne cessait de les exhorter. Parmi ceux qui entouraient le lit du vieillard était Eugippius, et avec une fidélité touchante, il nous a rapporté les derniers entretiens de saint Séverin, sinon dans leur lettre, assurément du moins dans leur substance et dans leur allure. Document précieux entre tous, car à lire ces paroles que lui prête un pieux disciple, on croirait entendre la voix du saint lui-même. On aime aussi à y voir au jour lumineux de la suprême sincérité, cette bonté qui n'avait plus besoin de se cacher sous des dehors un peu rudes, on y surprend un accent tout vibrant

d'amour qui explique l'ardeur passionnée qu'apportait le saint en toutes ses entreprises, enfin l'affection et l'estime qu'il ne craint pas de témoigner hautement à ses moines nous montre qu'il pensait avoir réussi dans cette partie de sa tâche et qu'il avait confiance dans l'avenir de sa fondation. Les ayant vus nous-mêmes à l'œuvre, nous n'en serons pas surpris.

Nous ne saurions clore plus dignement la vie de notre saint qu'en reproduisant textuellement ses paroles, telles qu'elles nous ont été transmises par son biographe et disciple : « Mes bien chers frères en Notre-Seigneur, vous savez que le patriarche Jacob, sur le point de quitter ce monde, fit venir ses fils, les bénit chacun à leur tour et découvrit à leurs yeux les mystères de l'avenir[1]. Pour nous, si petit en comparaison de cet illustre patriarche, si loin de ses vertus, nous n'aurons pas la témérité de l'imiter en ce dernier point. Il y a une chose pourtant que je veux vous dire, en vous renvoyant à l'exemple de vos ancêtres dans la foi, afin que vous vous régliez sur leur conduite et que vous imitiez leur fidélité. Abraham, appelé par le Seigneur, reçut l'ordre de partir pour un lieu dont la possession lui serait attribuée. Le

1. *Gen.*, 49, 1-33.

Seigneur ne lui disait pas quel était ce lieu, et cependant, il partit. Imitez donc la foi du saint Patriarche, imitez sa docilité, méprisez tout ce qui touche à la terre, n'ayez de souci que pour la patrie céleste. Pour moi, j'ai confiance dans le Seigneur, car je sais que, par vos mérites, j'obtiendrai beaucoup dans le ciel. Je vous vois, et c'est une grande joie pour moi, remplis de ferveur spirituelle; vous aimez la justice, vous chérissez les liens de la fraternelle charité qui vous unit, vous gardez la chasteté, vous êtes fidèles à la règle de l'humilité. Tout cela, je le constate, autant du moins que les yeux d'un homme peuvent le distinguer, je le loue, je l'approuve. Mais priez, mes fils, afin que tous ces mérites dignes d'éloges au regard des hommes, le soient aussi au regard de l'éternelle Vérité, car il arrive que les hommes croient voir, mais Dieu voit. Selon une parole vénérable : « Il scrute le fond des cœurs et prévient les plus secrètes pensées[1]. » Priez donc assidûment et mettez votre espoir dans les prières, priez Dieu qu'il illumine les yeux de votre cœur, qu'il les ouvre, comme demandait le bienheureux Elisée[2], afin que vous puissiez voir quelle aide vous devez espérer des saints, combien de se-

1. *Rom.*, 8, 27.
2. *Reg.*, IV, 6, 27.

cours de toutes sortes sont préparés pour ceux qui restent fidèles. Notre Dieu se révèle aux simples. Vous surtout qui combattez pour Dieu sous le harnois de Dieu, ne négligez pas la prière, ne reculez pas devant la pénitence, vous qui n'avez pas craint de faillir. Si vous péchez, ne fuyez pas les larmes, elles seront votre rançon devant Dieu que vous aurez offensé, car il a daigné appeler du nom de sacrifice les tribulations d'un cœur brisé par le repentir[1]. Soyons humbles de cœur, évitons l'agitation de l'esprit; gardons-nous de tout péché; ne perdons jamais de vue les commandements divins. Qu'importent en effet l'humilité des vêtements, le nom de moine, le mot de religion, les dehors de la piété, si nous sommes trouvés infidèles observateurs de la loi? Que vos mœurs, mes chers fils, soient donc en toutes choses en accord avec votre vocation. Qu'un simple laïque se laisse entraîner au péché, certes, c'est un grand malheur, mais que dire des moines qui ont fui les délices du monde comme une bête monstrueuse et malfaisante pour s'attacher uniquement au Christ, des moines dont l'habit seul et la démarche semblent être une garantie de vertu? Mais qu'est-il besoin de si

1. Ps., 50, 19.

longs discours, mes chers fils? Il ne me reste plus qu'à vous appliquer la parole de l'Apôtre : « Et maintenant je vous recommande à Dieu et « à la parole de sa grâce, qui peut vous sauver « et vous donner l'héritage avec tous ses saints[1]. » Gloire lui soit rendue dans les siècles des siècles! »

Quand il eût fini de parler, Séverin invita tous ses enfants à s'approcher de son lit, et l'un après l'autre il les embrassa. Ensuite il reçut la sainte communion. Puis il leur interdit de verser des larmes sur lui. Il étendit la main et fit sur lui-même un grand signe de croix, et commanda qu'ils entonnassent un psaume. Comme l'émotion qui les étreignait ne leur permettait pas de le faire, lui-même chanta les premières paroles : « Laudate Dominum in sanctis ejus, omnis spiritus laudet Dominum. » Au moment même où les moines répondaient d'une voix à peine distincte à ce verset, Séverin s'endormit dans la paix du Seigneur. C'était le sixième jour avant les ides de janvier[2].

Lorsque l'on procéda à ses funérailles, les moines les plus âgés, qui avaient vu tant de fois sa parole se réaliser, persuadés que tout ce qu'il

1. Ps., 150, 1, 6.
2. *Eug.*, XLIII, 9. C'est-à-dire le 8 janvier.

avait dit au sujet de la migration se produirait réellement, le placèrent dans un cercueil en bois, afin qu'il fût possible de se conformer aux volontés du défunt quand l'heure du départ serait arrivée.

CHAPITRE IX

Frédéric pille le monastère de Favianes. — Lucillus est élu abbé. — Impuissance des moines à continuer l'œuvre de Séverin. — Dissensions dans la famille royale des Ruges. — Frédéric, frère du roi, poignardé par son neveu. — Cinq années d'anarchie. — Première intervention d'Odoacre. — Féléthée et Giso figurent à Rome dans la pompe triomphale d'Odoacre. — Deuxième intervention d'Odoacre. — Le retour des Romains en Italie est décidé (482-488.)

Saint Séverin n'avait été que trop clairvoyant en se refusant à croire aux bonnes intentions de Frédéric. A peine avait-il rendu le dernier soupir que le Barbare famélique et impie, avec un cynisme incroyable, se jetait sur le monastère et faisait main basse sur tout ce qui se trouva à sa convenance[1]. Ce fut d'abord le dépôt de vêtements provenant des dîmes. Après le bien des pauvres, ce fut le bien de Dieu. Le monastère n'était pas bien riche en objets précieux. Mais si peu qu'il y en eût, c'était assez pour qu'on le

1. *Eug.*, XLIV.

prît! L'or et l'argent, faciles à dissimuler comme à transporter, exerçaient sur les Barbares une attirance invincible. Un calice d'argent excitait surtout la convoitise de Frédéric. S'en emparer était un sacrilège? Qu'importe? Il donna l'ordre qu'on le lui apportât avec tous les autres objets consacrés au culte. On les avait placés sur l'autel, comme si la sainteté du lieu eût dû les protéger contre la rapine. Et en effet, l'intendant que le Ruge avait chargé de cette besogne n'eut pas le courage de l'accomplir. Il s'y refusa même obstinément. Furieux, Frédéric fit alors venir un soldat, Avitianus, sans doute, comme son nom semble l'indiquer, un Romain entré au service des Ruges. Il lui intima l'ordre de saisir les objets désignés. Ce soldat, par habitude de la discipline, n'osa se soustraire à un ordre formel. Avec répugnance, il obéit. Mais telle était son émotion qu'il fut pris d'un tremblement qui ne le quitta plus, si bien qu'on le crut possédé du démon. Il ne l'était que de la douleur d'avoir été associé, bien malgré lui, à une action révoltante pour sa conscience de chrétien. Bientôt après, en effet, afin d'expier une violence à laquelle son cœur n'avait pas pris de part, il renonça au monde, se retira dans un îlot désert de la Méditerranée et y vécut désormais en ermite.

Là ne s'arrêtèrent pas les excès de Frédéric. Enhardi par un succès facile, de plus en plus oublieux des avertissements de Séverin, non seulement il pilla le monastère, mais faisant charger sur des barques jusqu'au pauvre mobilier des moines, il transporta le tout au delà du Danube, ne laissant du monastère de Favianes que les murs, parce que, suivant l'énergique expression d'Eugippius, il ne pouvait les emporter[2].

Ainsi réduits au plus extrême dénuement, les moines ne se découragèrent pas. Indissolublement unis autour du cercueil de leur maître, ils élurent pour supérieur le prêtre Lucillus, que son âge et l'affection de Séverin désignaient à leurs suffrages[3]. Mais Lucillus était vieux et sans force. Ce fut en vain qu'ils tentèrent de continuer avec lui l'œuvre de Séverin. Sa mort, plus encore que sa vie, laissait voir la force immense qui était en lui et uniquement en lui. Séverin, seul, était capable de tenir les Ruges en respect. Seul aussi il savait aller chercher au fond de leur conscience obscure et faire vibrer ce qui s'y pouvait trouver de bon. Dès qu'il fut mort, leurs pires instincts

1. *Eug.*, XLIV, 2.
2. *Eug.*, XLIV, 3.
3. *Eug.*, XLIV, 5.

reprirent le dessus et les Romains furent plus maltraités que jamais.

Mais la Providence veillait. Le châtiment ne devait pas tarder à s'abattre sur ces hommes qu'une crainte superstitieuse ne retenait plus.

La discorde, en effet, se mit dans la famille royale. Quelles furent les causes du drame, on l'ignore. Il est vraisemblable que Frédéric se souleva contre son frère et entraîna dans son parti une portion de la nation des Ruges. Toujours est-il qu'un mois après le pillage du monastère il tombait sous le poignard de son neveu[1], cet autre Frédéric que sa mère avait jadis arraché, au prix d'une capitulation, des mains des orfèvres esclaves. Ainsi furent accomplies les menaces de Séverin.

Cette mort tragique ne ramena pas la paix dans le Rugiland. Forts de l'anarchie qui le déchirait, les Barbares voisins le harcelèrent, ne cessant d'empiéter sur les domaines de Féléthée.

Cette situation dura environ quatre ans. Mais un homme, bien qu'accablé du souci des plus grandes affaires, ne perdait pas de vue ce qui se passait sur ce petit coin de terre. Odoacre, nous l'avons vu, n'avait jamais oublié les liens qui le

1. *Eug.*, XLIV, 3. 4.

rattachaient par ses débuts, au Norique et à saint Séverin. De plus, le Norique était la seule province danubienne qu'il considérât comme faisant partie de l'héritage de l'empire d'Occident. En 487, il se résolut à intervenir, pour rétablir l'ordre, d'une part, et de l'autre pour affirmer son autorité sur la province de Norique. Il rassembla donc une armée considérable, dont il prit en personne le commandement[1]. Ainsi l'orphelin qui avait vu sa tribu détruite par les Goths, le chef de brigands vêtu de peaux de bêtes qui avait franchi en courbant la tête la porte du moine Séverin, reparaissait en conquérant, en arbitre, en chef d'une armée disciplinée et aguerrie, où le légionnaire coudoyait le Barbare, en héritier des empereurs enfin, aux lieux mêmes d'où il était parti n'ayant pour tout bien que son épée. Ainsi se trouvait deux fois réalisée la prédiction de Séverin.

Notons cette particularité que parmi les auxiliaires barbares qui venaient délivrer le Norique et rendre la paix aux Romains, était un corps de Ruges[2].

1. *Eug.*, XLIV, 4. *Chron. min.*, VI, 312, 313, 314 (éd. Mommsen), sub., an. 487. — *Cassiod. Chron. min.*, *V.* 2, p. 159.

2. *Paul. diac.* Hist. Longobard. 1, 19.

Félethée n'osa point attendre l'ennemi. Repassant en hâte le Danube, il laissa la province vide de défenseurs. Les villes romaines accueillirent Odoacre comme un libérateur. Le patrice passa le fleuve et commença contre les Barbares une guerre acharnée. Enfin le camp royal tomba entre ses mains. Félethée et Giso furent faits prisonniers. Les Ruges firent leur soumission.

Après quelque temps employé à pacifier et à organiser le pays, en apparence délivré de ses oppresseurs, Odoacre revint à Rome, mais il n'y voulut rentrer qu'au milieu de l'appareil triomphal des Scipions et des Césars. Comme les vieux généraux de la République, comme les empereurs, il monta au Capitole, entouré de la pompe des anciens jours. Suivant la cruelle coutume des vieux Romains, Félethée et Giso chargés de chaînes et tendant vers le peuple des mains suppliantes, marchaient dans le cortège et fixaient les regards de tous. Quand la fête fut terminée, Félethée eut la tête tranchée, Giso, s'en alla languir tristement dans les fers[1]. On a justement reproché à Odoacre cet excès d'orgueil. Félethée n'avait rien d'un Vercingétorix, et la guerre qui

1. *Eug.*, XLIV, 4. *Chron. min.*, loc. cit.... *Cassiod.*, loc. cit.

l'avait livré à Odoacre était presque une guerre fratricide[1].

Cette victoire, en outre, ne fut pas définitive. Il manquait une victime à la hache du triomphateur et ce fut un vengeur qui parut. Le farouche Frédéric, en effet, avait échapppé au désastre des siens. Errant dans les forêts, il s'y était tenu caché tant que les troupes d'Odoacre avaient occupé le pays. Quand le dernier soldat eût repassé les Alpes, il sortit de son repaire, rallia à lui les Ruges déconcertés et sans chefs et se jeta sur les villes romaines. Ce furent d'horribles représailles.

Alors Odoacre mobilisa de nouveau son armée et mit à la tête de l'expédition son frère Onulphe[2]. Mais ses projets avaient changé. Des soucis plus graves que la soumission d'une peuplade barbare retenaient ses préoccupations Il avait donc renoncé à la possession du Norique. Mais par un juste sentiment de ses devoirs envers les Romains, ses sujets, il voulut du moins les soustraire aux cruautés de leurs ennemis. En même temps qu'Onulphe, chargé de châtier les Ruges, le comte des domestiques, Pierius, quittait Rome

1. Outre les Ruges, et indépendamment des Italiens, il y avait dans l'armée d'Odoacre des Turcilinges et des Hérules.

2. *Eug.*, XLIV, 4. Probablement en 488.

pour organiser le retour de toute la population romaine dans son ancienne patrie. Ainsi se réalisait ce qu'avait annoncé Séverin.

L'homme de guerre accomplit son œuvre le premier. Le Rugiland mis à feu et à sang ne fut bientôt plus qu'un désert. Cela, aussi, Séverin l'avait prédit[1]. Frédéric, cependant, réussit à s'échapper. Il se réfugia auprès du roi des Ostrogoths, Théodoric, qui était pour lors en Mésie. Mais ce n'est pas l'histoire d'Odoacre que nous racontons ici; qu'il nous suffise de rappeler qu'en Théodoric le Ruge Frédéric devait trouver un vengeur de sa triste querelle, Odoacre un meurtrier, l'Italie un nouveau maître.

1. Onulphe fit si bien place nette que le pays se trouva vide et les Lombards vinrent peu après s'y installer provisoirement. *Paul Diac.*, Hist. Longob., I, 19.

CHAPITRE X

L'exode (488). — Marche triomphale des reliques de saint Séverin. — Arrivée en Italie. — Séjour provisoire à Monte Feltro. — Barbaria, noble dame napolitaine, offre aux moines la villa de Lucullanum. — Intervention du pape Gélase (492-496). — Sépulture royale et nouveau monastère de Saint-Séverin.

« Après ma mort, Dieu vous visitera; emportez mes os avec vous », avait dit saint Séverin sur son lit de mort, en s'appropriant une parole du patriarche Abraham. Et voici qu'en effet Dieu avait visité ce peuple si longtemps opprimé et lui promettait un asile sûr.

A la voix du comte Pierius[1], l'exode se prépara.

1. *Eug.*, XLIV, 5. Ce même comte fut tué deux ou trois années plus tard en Italie dans une bataille (*Chron. min.*, vol. I, p. 316, 319).

L'émigration eut lieu en 388, et cette date nous permet de fixer celle de la mort de Séverin. En effet, Odoacre fait la guerre aux Ruges en 487, puis une seconde guerre. Or, en 489, Théodoric envahit l'Italie. Donc, la deuxième guerre et l'exode doivent être de 488, nécessairement après 487, avant 489. Or, Eugippius nous dit que le corps fut exhumé six ans après la mort; c'est donc bien en 482

Les habitants romains des villes et des bourgs chargèrent sur des chariots tout ce qu'ils pouvaient emporter. Les préparatifs des moines si bien dépouillés quelques années auparavant par Frédéric, ne durent pas demander grand travail. Mais leur richesse ne consistait pas en meubles, en étoffes et en vases précieux. Autre était leur trésor.

Depuis six ans le corps de saint Séverin reposait dans la sépulture provisoire où l'avaient déposé ses frères. Quand le jour du départ fut proche, toute la communauté se réunit un soir autour du sépulcre. L'abbé Lucillus, qui vivait toujours, entonna un psaume. Puis, lorsque le chant fut terminé, il donna l'ordre d'ouvrir le tombeau. Dès qu'il le fut, une odeur si suave se répandit que le cœur des assistants fut pénétré de joie, et plusieurs, incapables de maîtriser leur émotion, se prosternèrent le front contre terre. Puis l'on découvrit le corps, et, à la grande surprise des assistants (car on ne l'avait pas embaumé), il se trouva conservé comme au jour de la déposition. La barbe, les cheveux étaient intacts.

qu'il faut placer cette mort. L'exode des Romains du Norique fut considéré comme un événement important, car il est relaté par plusieurs chroniqueurs, entre autres par Paul Diacre, Histor. Longob., I, 19.

Pieusement, on changea les linges qui l'entouraient, puis l'on referma le cercueil. On le plaça dans une sorte de chapelle portative ou d'oratoire, depuis longtemps préparé à cet effet[1], et le tout fut disposé sur un chariot traîné par plusieurs chevaux.

Alors on vit un des spectacles les plus extraordinaires que l'histoire ait enregistré et que volontiers on attribuerait à la légende si nous ne possédions le souvenir écrit des témoins oculaires : tout un peuple émigrant derrière les os de celui qui avait été non pas un roi, non pas même son chef temporel, mais uniquement son père spirituel et son bienfaiteur[2]. La population romaine tout entière, en effet, se mit en marche à la suite du char qui portait la dépouille de Séverin, comme si elle eût demandé au saint personnage de lui servir de guide dans son exode comme il l'avait fait dans les tribulations. Autour du char marchaient les moines, et jour et nuit, dans l'oratoire comme en une chapelle ardente, quelques-uns priaient et chantaient.

Le cortège, escorté par les soldats d'Onulphe

1. *Eug.*, XLIII, 9. Dès après la mort du saint :... *loculum ligneum paraverunt ut... prædictoris imperata complerent.*
2. *Eug.*, XLIV, 7. *Cunctis nobiscum provincialibus idem iter agentibus....*

s'engagea dans les Alpes et le franchit sans rencontrer d'obstacles, puis il redescendit vers les côtes plus hospitalières de l'Adriatique. Moines, peuple, soldats, tous allaient d'un même pas comme d'un même cœur, selon la parole même de Séverin, et faisaient au bienfaiteur du Norique comme de triomphales funérailles. Pas un ne se sépara des autres avant que, tous ensemble, on n'eût foulé le sol de l'Italie.

Partout où l'on s'arrêtait, la foule accourait pour vénérer les saintes reliques. Sur tout le parcours, les malades attendaient et beaucoup étaient guéris[1].

Enfin on toucha le sol de l'Italie. On s'arrêta dans une place nommée Monte Feltre. Ici, la dispersion s'opéra. Chacun prit sa route du côté où l'appelaient ses relations, ses intérêts, et surtout les terres qu'Odoacre n'avait pas manqué de mettre à la disposition des arrivants[2].

Les reliques de saint Séverin demeurèrent à Monte Feltre[3], mais sans y être inhumées, et les moines eux mêmes y restèrent, mais sans y avoir

1. *Eug.*, XLV, 1.

2. *Eug.*, XLIV, 7. ... *Per diversas Italiæ regiones varias suæ peregrinationis sortiti sunt sedes.*

3. Probablement Feltres en Vénétie. Ce pouvait être aussi Monte Feltro, aujourd'hui San Leone, dans la Marche d'Ancône.

d'établissement définitif. Lucillus y mourut et Marcianus le remplaça dans ses fonctions d'abbé.

*
* *

Il y avait alors à Naples une femme de haute naissance et fort riche, nommée Barbaria[1], qui ainsi que son mari avait porté à saint Séverin un intérêt passionné. Non qu'ils l'eussent connu personnellement, mais pour ce qu'en racontait la renommée. Il est fort possible aussi qu'ils en aient eu des relations adressées directement du Norique. On sait avec quelle rapidité les nouvelles et les écrits se propageaient souvent à cette époque malgré l'insécurité des chemins et des communications. Barbaria avait donc conçu pour Séverin une très vive admiration, qui après la mort du saint s'était changée en une tendre dévotion. Elle apprit l'exode des Romains du Norique, la marche bienfaisante et triomphale des saintes reliques à travers les Alpes. Mais quand elle sut que le corps du saint demeurait sans une demeure qui lui appartînt, reçu comme par charité dans l'église d'une obscure localité, elle en conçut une grande peine.

Barbaria était riche et aussi généreuse que riche. Entre autres propriétés, elle possédait une

1. *Eug.*, XLVI.

des plus antiques, des plus somptueuses, et des plus illustres villas du golfe de Baïes, appelée Lucullanum.

Lucullanum, comme son nom l'indique, n'était autre qu'une des merveilleuses résidences où jadis Lucullus, revenu d'Asie, à demi méconnu, dégoûté des affaires publiques, avait abrité son mécontement et son hautain pessimisme avec ses trésors et ses voluptés. Bien des flots s'étaient brisés depuis lors contre les assises de pierre qui, suivant le mot du moraliste, usurpaient sur la mer, et la villa de plaisance s'était transformée en un château fortifié. Coïncidence singulière, c'était dans cet asile du vice élégant que venait d'expirer, après quelques années d'une existence tout épicurienne, l'insignifiant Romulus Augustule[1].

Barbaria résolut d'offrir ce château aux moines de Séverin pour en faire leur monastère. Plusieurs fois elle écrivit à ce sujet à Marcianus et à tous ses frères. Enfin l'autorité du pape Gélase intervint[2], et les moines se décidèrent à accepter

1. On ignore la date à laquelle mourut le dernier des empereurs romains. Mais la vacance du logis permet de supposer que son hôte impérial avait vu y finir ses jours. On a dit que Lucullanum n'était autre que le *Castel del Ovo* actuel, mais rien n'est moins sûr.

2. *Eug.*, XLVI, 2.

l'offre généreuse qui leur était faite. Il leur fallait traverser presque toute l'Italie. On vit donc de nouveau se dérouler le saint cortège. Le char fut remis en marche, et sur sa route se pressait la foule des fidèles avides de porter au saint le tribut de leur vénération, de solliciter des guérisons, de contempler au moins le cercueil de ce puissant intercesseur, dont la renommée allait grandissante à chaque étape.

Enfin, l'on atteignit Naples. La réception fut grandiose. L'évêque Victor[1], entouré de tout son clergé, attendait à quelque distance de la ville. Derrière l'évêque et les clercs, toute la population de Naples était massée. Quand le char apparut, ce fut une immense acclamation ; puis tout le peuple, d'une seule voix, commença le chant des psaumes. On devait traverser toute la ville. Les rues étaient pleines de monde. Avec cet enthousiasme dont les peuples méridionaux savent seuls donner le spectacle, on se plaçait devant le char, on se jetait sous les roues pour le toucher et obtenir une guérison. On vit une vénérable dame, nommée Processa, de bonne famille napolitaine et connue pour sa piété, se coucher à terre sous le véhicule[2]. Quand il eut passé, elle se trouva guérie.

1. *Eug.*, XLVI, 2.
2. *Eug.*, XLIV, 3.

On citait aussi l'aveugle Laudicius qui, se tenant dans une maison et surpris d'entendre le chant des psaumes mêlé à l'immense rumeur qui montait de la rue, s'informa ce qui se passait. Quand il eut appris que le corps de saint Séverin arrivait, il demanda qu'on le mit à la fenêtre. Il s'y plaça et pria avec ardeur. A l'instant même où passa le saint corps, ses yeux s'ouvrirent, et il put nommer chacune des personnes qui l'entouraient[1].

Le primicier des chantres de l'église de Naples qui, depuis longtemps, souffrait de violents maux de tête, par la simple apposition de son front sur le bois du char se trouva guéri[2].

A chaque miracle les acclamations couvraient le chant des psaumes. On pleurait de joie, on se répandait en actions de grâce.

Enfin, après avoir à grand'peine parcouru la ville, on parvint à Lucullanum. L'évêque reçut le corps et l'installa solennellement dans le magnifique mausolée élevé par les soins de Barbaria.

Toujours groupés autour de leur maître comme il l'avait prévu, les religieux de Séverin prirent possession de leur nouveau monastère qui devint un asile renommé de paix, de prière et de science[3].

1. *Eug.*, XLVI, 4.
2. *Eug.*, XLVI 5.
3. Une importante bibliothèque fut l'un des glorieux ornements du monastère de Lucullanum.

Ainsi, l'humble moine qui avait voulu cacher jusqu'à son nom, mais n'avait pu soustraire ses mérites à l'admiration du monde, reposait dans une sépulture royale. Et la villa païenne, souillée jadis par le vice et les voluptés, ne retentissait plus que du chant des psaumes et des cantiques. Ruche de sain labeur et de prière féconde, elle était comme le symbole de la terre rajeunie et purifiée sous l'action divine des vertus et de la foi chrétiennes.

APPENDICE

I

HYMNE A SAINT SÉVERIN

Par un cantique à la gloire du Seigneur, tous ensemble célébrons ce jour de fête, où Séverin, notre Père, entra dans les régions célestes.

Quelle plume serait assez éloquente, quelle lyre assez harmonieuse, pour dire tous les miracles que le Christ tout-puissant accorda à son zèle?

Prophète sûr et trop véridique, à qui souvent Dieu révélait l'avenir pour le salut d'un peuple alors opprimé.

De sa voix divinatrice, il dévoilait les pièges des brigands et les ruses des pillards; par ses avertissements reçus d'en haut, il sauvait les villes lasses de lutter.

Doucement secourable aux malheureux, il brisa l'horrible fléau de la famine; en foule il délivra de leurs ennemis ceux qu'avait vaincus la férocité des Barbares.

Sublime confesseur, maître humble, tu donnas à tes moines une règle; tu leur montras comment, par l'étroit sentier de l'abstinence, on prend d'assaut le ciel.

Entre tes mains sacrées une lumière brilla qui venait du ciel, une huile coula, abondante, comme d'une source.

Il souffrait avec tous les malheureux et les réchauffait de sa pitié; aux faibles il rendait la vigueur, aux malades la santé. Nul ne vint à lui qui s'en retournât sans remède.

C'est encore toi dont la prière, en présence de tes frères, triompha de la mort, rappela aux joies de la vie Silvinus déjà couché dans sa tombe.

Grâce aux cierges qu'alluma le flambeau de la foi, ce Père vénérable convainquit les coupables; ainsi nos cœurs glacés s'enflamment au contact de l'amour divin.

Accourus pour assister à ses saintes funérailles, un muet recouvra la parole; un aveugle exulta de reconnaître au loin ses amis.

Réjouis-toi, Naples, en ce jour de fête; applaudis-toi de garder ce patron céleste que le Créateur souverain te donna pour ton honneur et pour ton bien.

Par ses mérites, ô Dieu clément, accorde-nous gloire et pardon, afin qu'aux régions célestes nous jouissions éternellement de ta lumière adorée.

Tous ensemble, par nos chants, proclamons la gloire de notre Père.

Suivant Ozanam, la composition de cet hymne ne serait pas de beaucoup postérieure au livre d'Eugippius. (*Doc. in. pour l'hist. litteraire*, p. 107.)

II

TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT SÉVERIN DE LUCULLANUM AU MONASTÈRE DE SAINT-SÉVERIN A NAPLES.

Les reliques de saint Séverin ne trouvèrent pas un asile définitif dans le monastère de Lucullanum.

Au x[e] siècle, en effet, la crainte de voir les Sarrasins, déjà maîtres de la Sicile, s'emparer de ce lieu bien situé et fortifié d'où ils auraient menacé Naples, détermina Grégoire, consul de Naples, à démanteler le *Castellum* (an. Ch. 902) et à en retirer à Naples les habitants[1]. Singulière répétition, à plusieurs siècles de distance, de l'exode du Norique en Italie! Qu'allaient devenir les reliques du saint? Le consul inclinait à les laisser dans le tombeau où elles avaient été déposées par les soins de la dame Barbaria. Mais tel n'était pas l'avis du vénérable Jean, abbé du monastère de Saint-Séverin, à Naples. Il supplia les autorités de les confier à sa garde. On lui répondit que si la volonté de Dieu se manifestait par quelque signe, on n'hésiterait pas à transférer les reliques; que, dans le cas contraire, on estimerait que le désir du saint était de rester à Lucullanum.

L'abbé ne cessa de prier. Enfin, un prêtre attaché au monastère vint le trouver et lui raconta une vision qu'il avait eue. Le saint lui était apparu pendant son sommeil, et lui avait affirmé son consentement au transfert de son corps.

On accorda donc à l'abbé ce qu'il demandait, et en grande solennité on exhuma le corps de Séverin. Il fut trouvé à une profondeur considérable, et à la surprise de tous les assistants, dans un merveilleux état de conservation. Les muscles adhéraient encore aux os, et le visage était empreint de majesté. On le transporta au monastère de son nom, à Naples, où, d'après Bollandus, il repose encore.

1. Tout le récit de cette translation concernant les miracles et les reliques de saint Séverin se trouve consigné dans la relation du diacre Johannès, témoin oculaire. V. BIBLIOGRAPHIE.

Mais dans le monastère même, il ne demeura pas à la même place. L'abbé Jean, en effet, estima que l'église du monastère était trop modeste pour abriter un corps si précieux, et se mit en tête d'élever en l'honneur du saint une basilique voûtée. Pour se procurer à bon compte les matériaux nécessaires, il fit enlever au cap Misène des pierres taillées provenant du *Castellum* de ce lieu, qui, environ soixante ans plus tôt, avait été détruit par les Sarrasins.

Quand la basilique fut construite on y transporta le corps de saint Séverin. L'abbaye passa plus tard aux mains des Bénédictins. Cette translation est célébrée à Naples le 10 octobre.

On lisait sur la porte principale de la basilique l'inscription suivante :

Divis Severino Noricorum in Oriente apostolo et Sosio Levitæ B. Januarii episcopi in passione socio templum ubi eorum S. S. corpora sub altare majori requiescunt : et apostolico indultu cum ablatione sacra purgantes animæ liberantur.

Sur le grand autel :

Hic duo sancta simul divinaque corpora patres
Sosius unanimus et Severinus habeat.

Cette double translation a donné lieu à toutes sortes d'erreurs de la part des annalistes postérieurs. Il suffit cependant pour l'élucider de lire avec attention le récit qu'en a fait le diacre Johannès. Les détails sur la deuxième translation sont contenus dans la *Translation de saint Sosius*, par le même auteur.

Rien n'est plus clair que ces deux textes.

En résumé : 1° le corps de saint Séverin repose à Favianes, en Norique ;

2° Il est transporté en Italie, où il demeure à Monte Feltre jusqu'au pontificat de Gélase;

3° Il repose au Castellum de Lucullanum près de Naples jusqu'en 902;

4° A cette date, on le transfère à Naples, au monastère de Saint-Séverin. Ce monastère tire son nom de l'apôtre du Norique, et non de tout autre saint Séverin, en dépit des confusions postérieures, comme il appert du texte de Johannès.

5° Une basilique est élevée aussitôt après, sur le terrain même du monastère, avec des matériaux provenant du cap Misène et, bien que Johannès ne le dise pas explicitement, très probablement en partie avec les pierres tirées de l'église en ruine où était enterré saint Sosius. En effet, le corps de ce saint fut alors exhumé, transporté au monastère de Saint-Séverin, inhumé dans la nouvelle basilique. Celle-ci fut placée, comme on l'a vu plus haut, sous le vocable des SS. Séverin et Sosius[1].

Tout ceci est d'une netteté parfaite et il y a lieu de ne tenir aucun compte des confusions postérieures. Celles-ci proviennent, je crois, en partie, de la même préoccupation qui a fait indûment attribuer un frère à saint Séverin de Norique, à savoir la prétention d'expliquer le mystère de son origine, en l'identifiant avec d'autres saints du même nom.

1. L'église des SS. Séverin et Sosius existe encore à Naples, mais entièrement rebâtie en 1490 par Mormandi. Elle est ornée de fresques par Corenzio et richement décorée. Le couvent renferme depuis 1818 les grandes *Archives* du royaume. Le cloître est peint de fresques qui représentent des sujets tirés de la vie de saint Benoît.

III

SAINT GRÉGOIRE LE GRAND ET LES RELIQUES DE SAINT SÉVERIN.

Le pape saint Grégoire le Grand fait, à diverses reprises, allusion au monastère de Lucullanum et aux reliques de saint Séverin, qu'il paraît avoir eues en grande vénération.

Ep. III, 1. Il prescrit à Petrus, sous-diacre de Campanie, d'avoir à renvoyer dans les églises de la ville les esclaves fugitifs qui chercheraient un asile au monastère de Saint-Séverin, à Lucullanum, ou dans tout autre église du Castellum. S'ils ont quelque grief sérieux contre leurs maîtres, qu'on ne les renvoie pas des églises sans leur avoir régulièrement conféré les ordres sacrés. Si au contraire ils ont commis quelque faute contre leurs maîtres, qu'on les livre à ceux-ci.

Ep. III, 19. Le pape demande au même de lui envoyer des reliques de saint Séverin, pour consacrer de nouveau une église de Rome, située dans la troisième région, près de la *domus Merulana*, et qui avait été longtemps occupée par les Ariens (saint Grégoire s'était fait une règle de consacrer ainsi de nouveau les églises profanées par la jouissance des hérétiques).

Ep. XI, 31. A Paschasius, évêque de Naples. Le pape lui écrit pour l'inviter à délivrer à un certain Johannès, agissant au nom de son maître Venantius, des reliques de saint Séverin, pour un oratoire que ce Venantius se propose de lui consacrer à Rome.

BIBLIOGRAPHIE

Texte d'Eugippius :

Ed. princeps. Surius. *De probatis sanctorum historicis.* Cologne, 1570, p. 153-161.

Ed. princeps de la lettre de Paschasius. Baronius. *Ann. eccl.* Rome, 1595.

Ed. princeps de la lettre d'Eugippius. Canisius. *Antiq. lectiones*, t. VI. Ingolstadt, 1604.

Bollandus. *Acta sanctorüm*, 8 janvier.

Migne. *Patrol. lat.*, t. LXII, p. 1167 et *lettre de Paschasius*, même tome, p. 39. 1863.

Éd. récentes, Herm. Sauppe. *Eug. vita S. Severini.* Berlin, 1877. *Monum. Germaniæ historica. Auctores antiquiss.* t. I, 2. (Commentaires résumant les études antérieures).

Pius Knœll. *Eug. vita S. Severini.* Vienne, 1886. (*Corpus Script. ecclesiastic. lat.*)

Th. Mommsen. *Eug. vita S. Severini* (*Script. rerum germanic. in. usum scholarum*) Berlin, 1898. (Bibliographie complète des éditions et classement critique des manuscrits).

Sur les translations, outre Eugippius, in fine : *Gesta episcop. Neapolit.* pars. 1, 18, 19. (*Mon. Germ. hist. Scriptores rerum Longabard. et Italic.*, p. 408-409).

Translatio S. Severini, auctore Johanne Diacono.

(*Mon. Germ. hist. Scriptores rerum Longobard. et Italic. Sæc.* VI-IX.

Et : *Translatio S. Sosii*, par le même, *ibid.*

Hymne à S. Séverin. Ed. princeps dans : Ozanam. *Docum. in. d'hist. litt.*, Paris, 1850, p. 241.

Se trouve dans les éd. de Sauppe, de Mommsen.

Teuffel. *Hist. de la litt. rom.*, p. 334.

Ebert. *Hist. de la litt. chrét. du moyen âge en Occident*, t. I, p. 431, 433.

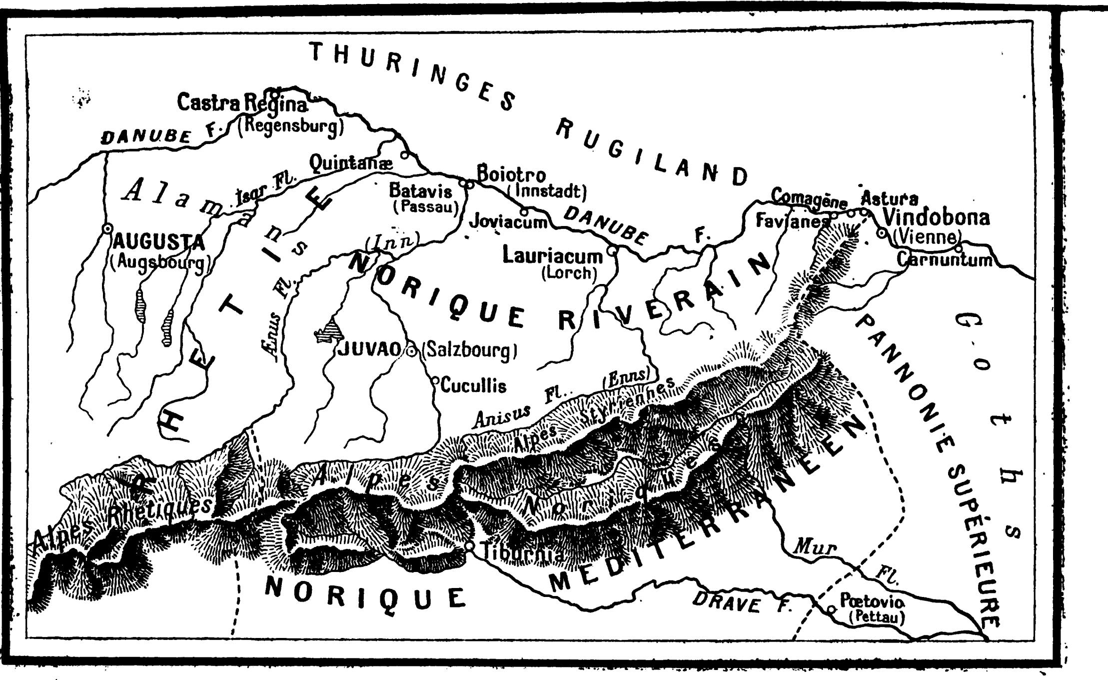
Tillemont. *Mémoires*. XVI, p. 178, 181.

Am. Thierry. *Récits de l'histoire romaine au V*e *siècle*, p. 134-181, 311-343, 4e éd., 1868,

Herzog. *Encyclopædia*, art. *Séverin.*

Frey. *Der heilig Severinus*. Bâle, 1872.

Galante. *Memorie dell' antico cenobio Lucullano di S. Severino*. Naples, 1835.



LE NORIQUE A LA FIN DU V[e] SIÈCLE.

TABLE DES MATIÈRES

61 038. — Imprimerie LAHURE, rue de Fleurus, 9, à Paris.

NIL OBSTAT

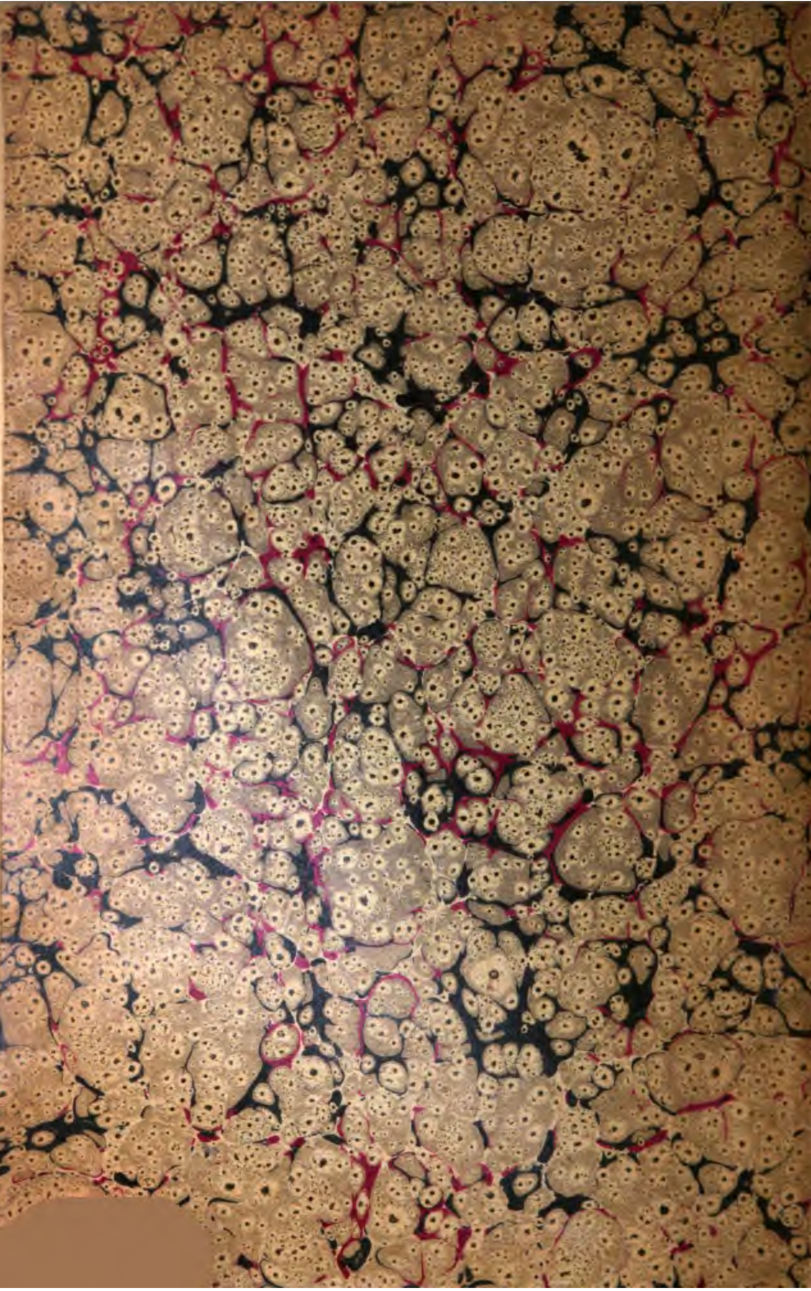
Parisiis, die 14 *Februarii* 1908.

ALFRED BAUDRILLART
Rect. I. C. P.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 10 *Februarii* 1908.

E. THOMAS
V. G.





YB 20583
407355
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
G. E. Stechert & Co.
Alfred Hafner
New York

